This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

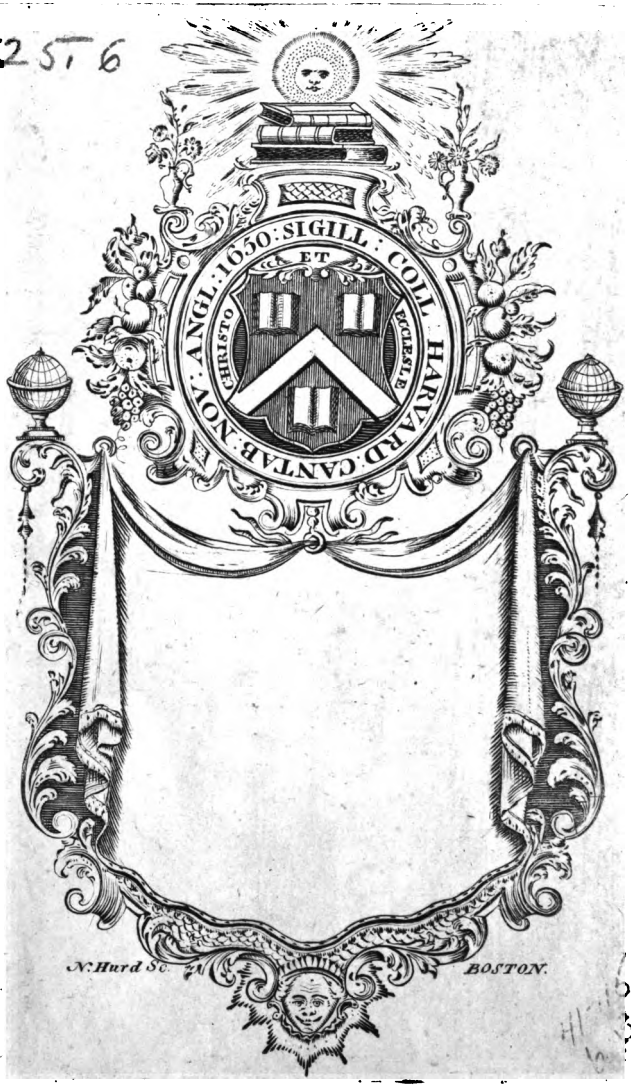
+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

Digitized by Google

395256



Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

ŒUVRES

COMPLÈTES

DE LA FONTAINE.

TOME II.

Digitized by Google

ON SOUSCRIT A PARIS,

CHEZ P. DUPONT, LIBRAIRE,

ÉDITEUR DES ŒUVRES COMPLÈTES DE VOLTAIRE, J. J. ROUSSEAU, BERNARDIN DE SAINT-PIERRE, LA HARPE, PLUTARQUE, ETC., ETC.

HÔTEL DES FERMES, RUE DU BOULOY, N° 24.

PARIS, IMPRIMERIE DE GAULTIER-LAGUIONIE, HÔTEL DES FERMES.

Digitized by Google

ŒUVRES

COMPLÈTES

DE LA FONTAINE,

AVEC LES NOTES DE TOUS LES COMMENTATEURS,
ET DES NOTICES HISTORIQUES EN TÊTE DE CHAQUE OUVRAGE.

FABLES. — TOME II.

PARIS,

CHEZ P. DUPONT, LIBRAIRE-ÉDITEUR.

1826.

Digitized by Google

39525.6

7322
41-113
6.3

Digitized by Google

LIVRE SEPTIÈME.

Digitized by Google

Digitized by Google

AVERTISSEMENT.

Voici un second recueil de fables que je présente au public [1]. J'ai jugé à propos de donner à la plupart de celles-ci un air et un tour un peu différent de celui que j'ai donné aux premières, tant à cause de la différence des sujets, que pour remplir de plus de variété mon ouvrage. Les traits familiers que j'ai semés avec assez d'abondance dans les deux autres parties [2] convenoient bien mieux aux inventions d'Ésope qu'à ces dernières, où j'en use plus sobrement pour ne pas tomber en des répétitions [3]; car le nombre de ces traits n'est pas infini. Il a donc fallu que j'aie cherché d'autres enrichissements, et étendu davantage les circonstances de ces récits, qui d'ailleurs me sembloient le demander de la sorte. Pour peu que le lecteur y prenne garde, il le reconnoîtra lui-

[1] Ce recueil formoit la troisième et la quatrième partie, deux volumes in-12, 1678 et 1679. Il contenoit cinq livres.

[2] C'est-à-dire la première et la seconde partie, qui contenoient les six premiers livres : ils avoient paru en 1668 et en 1669, in-12 et in-4°, et ils furent réimprimés en 1678 avec la troisième et la quatrième partie.

[3] Ce n'étoit pas là le seul motif qui avoit décidé La Fontaine à mettre moins de concision dans ses récits. (Voyez à ce sujet l'Histoire de sa vie et de ses ouvrages, p. 144, édition in-8°; t. I, p. 243, in-18.)

Digitized by Google

même : ainsi je ne tiens pas qu'il soit nécessaire d'en étaler ici les raisons, non plus que de dire où j'ai puisé ces derniers sujets. Seulement je dirai, par reconnaissance, que j'en dois la plus grande partie à Pilpay, sage indien. Son livre a été traduit en toutes les langues. Les gens du pays le croient fort ancien, et original à l'égard d'Ésope, si ce n'est Ésope lui-même sous le nom du sage Locman. Quelques autres m'ont fourni des sujets assez heureux. Enfin, j'ai tâché de mettre en ces deux dernières parties toute la diversité dont j'étois capable.

Il s'est glissé quelques fautes dans l'impression. J'en ai fait faire un errata [1]; mais ce sont de légers remèdes pour un défaut considérable. Si on veut avoir quelque plaisir de la lecture de cet ouvrage, il faut que chacun fasse corriger ces fautes à la main dans son exemplaire, ainsi qu'elles sont marquées par chaque errata, aussi bien pour les deux premières parties que pour les dernières [2].

[1] L'errata des deux premiers volumes se trouve sur un feuillet séparé, qui, par cette raison, manque à beaucoup d'exemplaires : on le place ordinairement après la table des matières du premier volume. L'errata de la troisième partie est à la fin de cette préface, et celui de la quatrième partie est à la fin de la table des matières et du volume.

[2] On a pu voir, par la préface que nous avons mise en tête de ces fables, et par les variantes que nous avons données, que ces errata ne suffisoient point pour rétablir la pureté du texte.

Digitized by Google

A

MADAME DE MONTESPAN[1].

L'apologue est un don qui vient des immortels,
Ou, si c'est un présent des hommes,
Quiconque nous l'a fait mérite des autels :
Nous devons tous, tant que nous sommes,
Ériger en divinité
Le sage par qui fut ce bel art inventé.
C'est proprement un charme : il rend l'ame attentive,
Ou plutôt il la tient captive,
Nous attachant à des récits
Qui mènent à son gré les cœurs et les esprits.
O vous qui l'imitez, Olympe, si ma muse
A quelquefois pris place à la table des dieux,
Sur ces dons aujourd'hui daignez porter les yeux ;
Favorisez les jeux où mon esprit s'amuse !
Le Temps, qui détruit tout, respectant votre appui,
Me laissera franchir les ans dans cet ouvrage :
Tout auteur qui voudra vivre encore après lui
Doit s'acquérir votre suffrage.

[1] Françoise-Athénaïs de Rochechouard de Mortemart, marquise de Montespan, née en 1641, morte le 28 mai 1707, à l'âge de soixante-six ans. Sa liaison avec Louis XIV avoit commencé en 1668, et dura près de quinze ans, jusqu'en 1683. Consultez, sur ce qui concerne cette beauté célèbre, et sur ses rapports avec notre fabuliste, l'*Histoire de la vie et des ouvrages de Jean de La Fontaine*, p. 127 et 170 de l'édition in-8°, ou t. I, p. 214, et t. II, p. 6-9 de l'édition in-18.

Digitized by Google

C'est de vous que mes vers attendent tout leur prix :
Il n'est beauté dans nos écrits
Dont vous ne connoissiez jusques aux moindres traces.
Eh! qui connoît que vous les beautés et les graces!
Paroles et regards, tout est charmes dans vous.
Ma muse, en un sujet si doux,
Voudroit s'étendre davantage :
Mais il faut réserver à d'autres cet emploi;
Et d'un plus grand maître que moi
Votre louange est le partage[1].
Olympe, c'est assez qu'à mon dernier ouvrage
Votre nom serve un jour de rempart et d'abri;
Protégez désormais le livre favori
Par qui j'ose espérer une seconde vie :
Sous vos seuls auspices ces vers
Seront jugés, malgré l'envie,
Dignes des yeux de l'univers.
Je ne mérite pas une faveur si grande;
La fable en son nom la demande :
Vous savez quel crédit ce mensonge a sur nous.
S'il procure à mes vers le bonheur de vous plaire,
Je croirai lui devoir un temple pour salaire :
Mais je ne veux bâtir des temples que pour vous.

[1] Ce grand maître étoit Louis XIV.

Digitized by Google

FABLES
DE
LA FONTAINE.

LIVRE SEPTIÈME.

FABLE PREMIÈRE.

LES ANIMAUX MALADES DE LA PESTE [1].

Un mal qui répand la terreur,
Mal que le ciel en sa fureur
Inventa pour punir les crimes de la terre,
La peste (puisqu'il faut l'appeler par son nom),
Capable d'enrichir en un jour l'Achéron,
Faisoit aux animaux la guerre.

[1] Ce sujet, qui a fourni à La Fontaine la plus belle de ses fables, a été traité par divers auteurs, par François Philelphe, par Raulin, et par Herman Hugon. (Voyez Philelphi *Poetæ clarissimi*; J. Raulini *Itinerarium*, serm. XIV; Frischlini *Facetiæ selectiores*. Amst., 1651.) Plusieurs autres compositions qu'on a citées n'ont qu'un rapport éloigné avec la fable de notre poète, et ressemblent davantage à la fable VII du livre X : mais la fable de Fr. Habert, intitulée *du Lièvre, du Loup, et de l'Asne*, a trop de ressemblance avec celle de La Fontaine pour n'avoir pas été connue de lui, si elle étoit composée avant lui, et si ce n'est pas une imposture littéraire. Cette fable a paru, avec deux autres fables attribuées aussi à François Habert, dans les *Annales poétiques* (t. V, p. 17), sans qu'on ait encore pu découvrir où l'éditeur les a prises.

Digitized by Google

Ils ne mouroient pas tous, mais tous étoient frappés :
On n'en voyoit point d'occupés
A chercher le soutien d'une mourante vie[1] ;
Nul mets n'excitoit leur envie ;
Ni loups ni renards n'épioient
La douce et l'innocente proie ;
Les tourterelles se fuyoient :
Plus d'amour, partant plus de joie.
Le lion tint conseil, et dit : Mes chers amis,
Je crois que le ciel a permis
Pour nos péchés cette infortune.
Que le plus coupable de nous
Se sacrifie aux traits du céleste courroux :
Peut-être il obtiendra la guérison commune.
L'histoire nous apprend qu'en de tels accidents
On fait de pareils dévouements.
Ne nous flattons donc point ; voyons sans indulgence
L'état de notre conscience.
Pour moi, satisfaisant mes appétits gloutons,
J'ai dévoré force moutons.
Que m'avoient-ils fait ? nulle offense ;
Même il m'est arrivé quelquefois de manger
Le berger.
Je me dévouerai donc, s'il le faut : mais je pense
Qu'il est bon que chacun s'accuse ainsi que moi ;
Car on doit souhaiter, selon toute justice,
Que le plus coupable périsse.
Sire, dit le renard, vous êtes trop bon roi ;

[1] Labitur, infelix studiorum, atque immemor herbæ,
Victor equus, fontesque avertitur.
VIRG., *Georg.*, III, 498.

Digitized by Google

Vos scrupules font voir trop de délicatesse.
Eh bien! manger moutons, canaille, sotte espèce,
Est-ce un péché? Non, non. Vous leur fîtes, seigneur,
En les croquant, beaucoup d'honneur;
Et quant au berger, l'on peut dire
Qu'il étoit digne de tous maux,
Étant de ces gens-là qui sur les animaux
Se font un chimérique empire.
Ainsi dit le renard; et flatteurs d'applaudir.
On n'osa trop approfondir
Du tigre, ni de l'ours, ni des autres puissances,
Les moins pardonnables offenses :
Tous les gens querelleurs, jusqu'aux simples mâtins,
Au dire de chacun, étoient de petits saints.
L'âne vint à son tour, et dit : J'ai souvenance
Qu'en un pré de moines passant,
La faim, l'occasion, l'herbe tendre, et, je pense,
Quelque diable aussi me poussant,
Je tondis de ce pré la largeur de ma langue;
Je n'en avois nul droit, puisqu'il faut parler net.
A ces mots on cria haro sur le baudet.
Un loup, quelque peu clerc [1], prouva par sa harangue
Qu'il falloit dévouer ce maudit animal,
Ce pelé, ce galeux, d'où venoit tout leur mal.
Sa peccadille fut jugée un cas pendable.
Manger l'herbe d'autrui! quel crime abominable!
Rien que la mort n'étoit capable

[1] Un peu instruit. Pasquier dit : « Le mot de *clerc* appartient aux ecclésias-« tiques; et comme ainsi fut qu'il n'y eut qu'eux qui fissent profession de bonnes » lettres, aussi par métaphore nous appelâmes *grand clerc* l'homme savant, « *mauclerc*, celui qu'on tenoit pour bête, et la science *clergie*. »

Digitized by Google

D'expier son forfait. On le lui fit bien voir.
Selon que vous serez puissant ou misérable,
Les jugements de cour vous rendront blanc ou noir.

FABLE II.

LE MAL MARIÉ[1].

Que le bon soit toujours camarade du beau,
Dès demain je chercherai femme;
Mais comme le divorce entre eux n'est pas nouveau,
Et que peu de beaux corps, hôtes d'une belle ame,
Assemblent l'un et l'autre point,
Ne trouvez pas mauvais que je ne cherche point.
J'ai vu beaucoup d'hymens, aucuns d'eux ne me tentent;
Cependant des humains presque les quatre parts
S'exposent hardiment au plus grand des hasards;
Les quatre parts aussi des humains se repentent.
J'en vais alléguer un qui, s'étant repenti,
Ne put trouver d'autre parti
Que de renvoyer son épouse,
Querelleuse, avare, et jalouse.
Rien ne la contentoit, rien n'étoit comme il faut:
On se levoit trop tard, on se couchoit trop tôt;
Puis du blanc, puis du noir, puis encore autre chose.
Les valets enrageoient; l'époux étoit à bout:
Monsieur ne songe à rien, monsieur dépense tout,

[1] Æsop., 93 *vel* 246.

Digitized by Google

Monsieur court, monsieur se repose.
Elle en dit tant, que monsieur, à la fin,
Lassé d'entendre un tel lutin,
Vous la renvoie à la campagne
Chez ses parents. La voilà donc compagne
De certaines Philis qui gardent les dindons,
Avec les gardeurs de cochons.
Au bout de quelque temps qu'on la crut adoucie,
Le mari la reprend. Eh bien! qu'avez-vous fait?
Comment passiez-vous votre vie?
L'innocence des champs est-elle votre fait?
Assez, dit-elle : mais ma peine
Étoit de voir les gens plus paresseux qu'ici;
Ils n'ont des troupeaux nul souci.
Je leur savois bien dire, et m'attirois la haine
De tous ces gens si peu soigneux.
Eh! madame, reprit son époux tout-à-l'heure [1],
Si votre esprit est si hargneux
Que le monde qui ne demeure
Qu'un moment avec vous, et ne revient qu'au soir,
Est déjà lassé de vous voir,
Que feront des valets qui, toute la journée,
Vous verront contre eux déchaînée?
Et que pourra faire un époux
Que vous voulez qui soit jour et nuit avec vous?
Retournez au village : adieu. Si de ma vie
Je vous rappelle, et qu'il m'en prenne envie,
Puissé-je chez les morts avoir pour mes péchés,
Deux femmes comme vous sans cesse à mes côtés!

[1] C'est-à-dire sur-le-champ. Cette expression n'est plus usitée dans ce sens.

Digitized by Google

FABLE III.

LE RAT QUI S'EST RETIRÉ DU MONDE.

Les Levantins en leur légende
Disent qu'un certain rat, las des soins d'ici-bas,
Dans un fromage de Hollande
Se retira loin du tracas.
La solitude étoit profonde,
S'étendant partout à la ronde.
Notre ermite nouveau subsistoit là-dedans.
Il fit tant, de pieds et de dents,
Qu'en peu de jours il eut au fond de l'ermitage
Le vivre et le couvert : que faut-il davantage?
Il devint gros et gras : Dieu prodigue ses biens
A ceux qui font vœu d'être siens.
Un jour, au dévot personnage
Des députés du peuple rat
S'en vinrent demander quelque aumône légère :
Ils alloient en terre étrangère
Chercher quelque secours contre le peuple chat;
Ratopolis [1] étoit bloquée :
On les avoit contraints de partir sans argent,
Attendu l'état indigent
De la république attaquée.
Ils demandoient fort peu, certains que le secours

[1] Mot composé, qui signifie *ville des rats*.

Digitized by Google

Seroit prêt dans quatre ou cinq jours.
Mes amis, dit le solitaire,
Les choses d'ici-bas ne me regardent plus [1] :
En quoi peut un pauvre reclus
Vous assister? que peut-il faire
Que de prier le ciel qu'il vous aide en ceci?
J'espère qu'il aura de vous quelque souci.
Ayant parlé de cette sorte,
Le nouveau saint ferma sa porte.

Qui désigné-je, à votre avis,
Par ce rat si peu secourable?
Un moine? Non, mais un dervis :
Je suppose qu'un moine est toujours charitable.

FABLE IV.

LE HÉRON.

Un jour, sur ses longs pieds, alloit je ne sais où
Le héron au long bec emmanché d'un long cou :
Il côtoyoit une rivière.
L'onde étoit transparente ainsi qu'aux plus beaux jours;
Ma commère la carpe y faisoit mille tours
Avec le brochet son compère.

1 Tous les biens de ce monde ont pour moi peu d'appas.
MOLIÈRE, *Tartufe*, act. IV, sc. I.

Digitized by Google

Le héron en eût fait aisément son profit [1] :
Tous approchoient du bord; l'oiseau n'avoit qu'à prendre.
Mais il crut mieux faire d'attendre
Qu'il eût un peu plus d'appétit :
Il vivoit de régime, et mangeoit à ses heures.
Après quelques moments l'appétit vint : l'oiseau,
S'approchant du bord, vit sur l'eau
Des tanches qui sortoient du fond de ces demeures.
Le mets ne lui plut pas; il s'attendoit à mieux,
Et montroit un goût dédaigneux,
Comme le rat du bon Horace [2].
Moi, des tanches! dit-il; moi, héron, que je fasse
Une si pauvre chère! Et pour qui me prend-on?
La tanche rebutée, il trouva du goujon.
Du goujon! c'est bien là le dîner d'un héron!
J'ouvrirois pour si peu le bec! aux dieux ne plaise!
Il l'ouvrit pour bien moins : tout alla de façon
Qu'il ne vit plus aucun poisson.
La faim le prit : il fut tout heureux et tout aise
De rencontrer un limaçon.

Ne soyons pas si difficiles :
Les plus accommodants, ce sont les plus habiles;

[1] La Fontaine a dit dans la fable du *Renard et des Raisins* :

Le galant en eût fait volontiers son profit.
Liv. II, fab. III.

[2] Allusion à ces vers d'Horace :

Cupiens varia fastidia cœna
Vincere tangentis male singula dente superbo.
Lib. II, sat. VI, v. 86.

Digitized by Google

On hasarde de perdre en voulant trop gagner[1].
Gardez-vous de rien dédaigner,
Surtout quand vous avez à peu près votre compte.
Bien des gens y sont pris. Ce n'est pas aux hérons
Que je parle : écoutez, humains, un autre conte;
Vous verrez que chez vous j'ai puisé ces leçons.

FABLE V.

LA FILLE.

Certaine fille, un peu trop fière,
Prétendoit trouver un mari
Jeune, bien fait, et beau, d'agréable manière;
Point froid et point jaloux : notez ces deux points-ci.
Cette fille vouloit aussi
Qu'il eût du bien, de la naissance,
De l'esprit, enfin tout. Mais qui peut tout avoir?
Le Destin se montra soigneux de la pourvoir :
(Il vint des partis d'importance.)
La belle les trouva trop chétifs de moitié :
Quoi! moi! quoi! ces gens-là! l'on radote, je pense.
A moi les proposer! hélas! ils font pitié :
Voyez un peu la belle espèce!
L'un n'avoit en l'esprit nulle délicatesse;

[1] Dans la fable de *la Poule aux œufs d'or*, La Fontaine a dit :

L'avarice perd tout en voulant tout gagner.
Liv. V, fab. XIII.

Digitized by Google

L'autre avoit le nez fait de cette façon-là :
C'étoit ceci, c'étoit cela;
C'étoit tout, car les précieuses
Font dessus tout les dédaigneuses.
Après les bons partis, les médiocres gens
Vinrent se mettre sur les rangs.
Elle de se moquer. Ah! vraiment je suis bonne
De leur ouvrir la porte! Ils pensent que je suis
Fort en peine de ma personne :
Grace à Dieu, je passe les nuits
Sans chagrin, quoique en solitude.
La belle se sut gré de tous ces sentiments.
L'âge la fit déchoir : adieu tous les amants.
Un an se passe, et deux, avec inquiétude :
Le chagrin vient ensuite; elle sent chaque jour
Déloger quelques Ris, quelques Jeux, puis l'Amour;
(Puis ses traits choquer et déplaire;)
Puis cent sortes de fards. Ses soins ne purent faire
Qu'elle échappât au Temps, cet insigne larron [1].
Les ruines d'une maison
Se peuvent réparer : que n'est cet avantage
Pour les ruines du visage!
Sa préciosité [2] changea lors de langage.
Son miroir lui disoit : Prenez vite un mari.
Je ne sais quel désir le lui disoit aussi.

1 Singula de nobis anni prædantur euntes.
HORAT., epist. II, 2, v. 55.

2 Ce mot est excellent, et si clair qu'il n'a pas besoin d'explication; cependant il n'a jamais été admis dans le dictionnaire de l'Académie françoise : mais, avant notre poète, Ménage l'avoit déjà employé plusieurs fois dans la *seconde partie des Observations sur la langue françoise*, 1676, in-12, p. 210 et 448.

Digitized by Google

Le désir peut loger chez une précieuse.
Celle-ci fit un choix qu'on n'auroit jamais cru,
Se trouvant à la fin tout aise et tout heureuse
De rencontrer un malotru.

FABLE VI.

LES SOUHAITS [1].

Il est au Mogol des follets
Qui font office de valets,
Tiennent la maison propre, ont soin de l'équipage,
Et quelquefois du jardinage.
Si vous touchez à leur ouvrage,
Vous gâtez tout. Un d'eux près du Gange autrefois
Cultivoit le jardin d'un assez bon bourgeois.
Il travailloit sans bruit, avoit beaucoup d'adresse,
Aimoit le maître et la maîtresse,
Et le jardin surtout. Dieu sait si les Zéphyrs,
Peuple ami du démon, l'assistoient dans sa tâche!
Le follet, de sa part, travaillant sans relâche,
Combloit ses hôtes de plaisirs.
Pour plus de marques de son zèle,
Chez ces gens pour toujours il se fût arrêté,

[1] Le fond de cet apologue est tiré d'un ancien conte arabe. On a cité les anciens *Fabliaux*, t. IV, p. 227, du recueil de Le Grand d'Aussy, et Marie de France, t. II, p. 140, fable XXI. Si La Fontaine a connu quelques-unes de ces sources, c'est par l'intermédiaire d'auteurs plus modernes.

Digitized by Google

Nonobstant la légèreté
A ses pareils si naturelle;
Mais ses confrères les esprits
Firent tant que le chef de cette république,
Par caprice ou par politique,
Le changea bientôt de logis.
Ordre lui vient d'aller au fond de la Norwège
Prendre le soin d'une maison
En tout temps couverte de neige;
Et d'Indou qu'il étoit on vous le fait Lappon.
Avant que de partir, l'esprit dit à ses hôtes :
On m'oblige de vous quitter;
Je ne sais pas pour quelles fautes :
Mais enfin il le faut. Je ne puis arrêter
Qu'un temps fort court, un mois, peut-être une semaine :
Employez-la; formez trois souhaits : car je puis
Rendre trois souhaits accomplis;
Trois, sans plus. Souhaiter, ce n'est pas une peine
Étrange et nouvelle aux humains.
Ceux-ci, pour premier vœu, demandent l'abondance;
Et l'Abondance à pleines mains
Verse en leurs coffres la finance,
En leurs greniers le blé, dans leurs caves les vins ;
Tout en crève. Comment ranger cette chevance[1] ?
Quels registres, quels soins, quel temps il leur fallut !
Tous deux sont empêchés si jamais on le fut.
Les voleurs contre eux complotèrent;
Les grands seigneurs leur empruntèrent;
Le prince les taxa. Voilà les pauvres gens

[1] Ces biens.

Digitized by Google

Malheureux par trop de fortune.
Otez-nous de ces biens l'affluence importune,
Dirent-ils l'un et l'autre : heureux les indigents !
La pauvreté vaut mieux qu'une telle richesse.
Retirez-vous, trésors ; fuyez : et toi, déesse,
Mère du bon esprit, compagne du repos,
O Médiocrité, reviens vite ! A ces mots
La Médiocrité revient. On lui fait place :
Avec elle ils rentrent en grace,
Au bout de deux souhaits, étant aussi chanceux
Qu'ils étoient, et que sont tous ceux
Qui souhaitent toujours et perdent en chimères
Le temps qu'ils feroient mieux de mettre à leurs affaires:
Le follet en rit avec eux.
Pour profiter de sa largesse,
Quand il voulut partir et qu'il fut sur le point,
Ils demandèrent la sagesse :
C'est un trésor qui n'embarrasse point.

FABLE VII.

LA COUR DU LION [1].

Sa majesté lionne un jour voulut connoître
De quelles nations le ciel l'avoit fait maître.
Il manda donc par députés
Ses vassaux de toute nature,

[1] Regner., fab. XXIII. — Phædr. IV, 12.

Digitized by Google

Envoyant de tous les côtés
Une circulaire écriture
Avec son sceau. L'écrit portoit
Qu'un mois durant le roi tiendroit
Cour plénière, dont l'ouverture
Devoit être un fort grand festin,
Suivi des tours de Fagotin.
Par ce trait de magnificence
Le prince à ses sujets étaloit sa puissance.
En son louvre il les invita.
Quel louvre! un vrai charnier, dont l'odeur se porta
D'abord au nez des gens. L'ours boucha sa narine:
Il se fût bien passé de faire cette mine;
Sa grimace déplut: le monarque irrité
L'envoya chez Pluton faire le dégoûté.
Le singe approuva fort cette sévérité;
Et, flatteur excessif, il loua la colère [1]
Et la griffe du prince, et l'antre, et cette odeur:

[1] VAR. Vers sans rime, précédé de trois rimes masculines de suite; double négligence qui ne se trouve corrigée dans aucune des éditions originales. Plusieurs éditeurs, pour remédier à ce défaut, ont ainsi imprimé les deux vers qui précèdent:

Sa grimace déplut; le monarque irrité
L'envoya chez Pluton faire
Le dégoûté.
Le singe approuva fort cette sévérité, etc.

Mais l'abbé Aubert a proposé la correction la plus heureuse; en changeant le dernier vers que nous venons de citer, il met:

Le singe approuva fort cette action sévère.

Ainsi, par la seule altération de deux mots, et sans modifier le sens, on fait disparoître les trois rimes masculines, et on donne une rime au mot *colère*. La Fontaine auroit, sans aucun doute, adopté cette correction; mais nous n'avons pas les mêmes droits, et comme éditeur nous devons reproduire son texte avec les fautes qu'il y a laissées.

Digitized by Google

Il n'étoit ambre, il n'étoit fleur
Qui ne fût ail au prix. Sa sotte flatterie
Eut un mauvais succès, et fut encor punie :
Ce monseigneur du lion-là
Fut parent de Caligula [1].
Le renard étant proche : Or çà, lui dit le sire,
Que sens-tu? dis-le-moi : parle sans déguiser.
L'autre aussitôt de s'excuser,
Alléguant un grand rhume [2] : il ne pouvoit que dire
Sans odorat. Bref, il s'en tire.

Ceci vous sert d'enseignement :
Ne soyez à la cour, si vous voulez y plaire,
Ni fade adulateur, ni parleur trop sincère,
Et tâchez quelquefois de répondre en Normand [3].

[1] Caligula mit sa sœur Drusille au rang des divinités, et sévissoit également contre ceux qui pleuroient sa mort et contre ceux qui ne la pleuroient point; les premiers parce qu'ils insultoient, suivant lui, à son apothéose; les seconds parce qu'ils étoient insensibles à sa perte. Dion. Cass., *Hist.*, lib. LIX, cap. II, p. 914, édit. Reimar, in-folio; Sueton., *Caligula*, 24, tom. I, pag. 356, edit. Wolfii.

[2] Trait qui est tiré de Regner.

. . . . . Cerebri rhuma odoratus poros
Tam stipat, ut non transmeat nares odor.

[3] Ce qui signifie, de ne dire ni oui ni non. De cette réputation qu'ont les Normands est venu cet autre proverbe : « *Un Normand a son dit et son « dédit* »

Digitized by Google

FABLE IX[1].

LE COCHE ET LA MOUCHE[2].

Dans un chemin montant, sablonneux, malaisé,
Et de tous les côtés au soleil exposé,
Six forts chevaux tiroient un coche.
Femmes, moine, vieillards, tout étoit descendu :
L'attelage suoit, souffloit, étoit rendu.
Une mouche survient, et des chevaux s'approche,
Prétend les animer par son bourdonnement,
Pique l'un, pique l'autre, et pense à tout moment
Qu'elle fait aller la machine ;
S'assied sur le timon, sur le nez du cocher.
Aussitôt[3] que le char chemine
Et qu'elle voit les gens marcher,
Elle s'en attribue uniquement la gloire,
Va, vient, fait l'empressée : il semble que ce soit
Un sergent de bataille allant en chaque endroit
Faire avancer ses gens et hâter la victoire.
La mouche, en ce commun besoin,

1 Cette fable a paru pour la première fois dans le recueil intitulé *Fables nouvelles et autres poésies*, 1671, in-12, p. 4, fab. II. Elle a donné lieu à cette expression proverbiale *la Mouche du coche*, qui est entendue de tout le monde.

2 AEsop., 217. 294. — Phædr., III, 6.

3 VAR. Dans le recueil de 1671, p. 5 :

Fait à fait que le char chemine.

Cette expression picarde *fait à fait* signifie *à mesure que, pendant que*.

Digitized by Google

Se plaint qu'elle agit seule, et qu'elle a tout le soin ;
Qu'aucun n'aide aux chevaux à se tirer d'affaire.
Le moine disoit son bréviaire :
Il prenoit bien son temps! une femme chantoit :
C'étoit bien de chansons qu'alors il s'agissoit!
Dame mouche s'en va chanter à leurs oreilles,
Et fait cent sottises pareilles.
Après bien du travail, le coche arrive au haut.
Respirons maintenant! dit la mouche aussitôt :
J'ai tant fait que nos gens sont enfin dans la plaine.
Çà, messieurs les chevaux, payez-moi de ma peine.
Ainsi certaines gens, faisant les empressés,
S'introduisent dans les affaires :
Ils font partout les nécessaires,
Et, partout importuns, devroient être chassés.

FABLE X[1].

LA LAITIÈRE ET LE POT AU LAIT[2].

Perrette, sur sa tête ayant un pot au lait
Bien posé sur un coussinet,
Prétendoit arriver sans encombre[3] à la ville.

[1] Madame de Sévigné, dans une lettre en date du 9 mars 1672, parle de cette fable; ce qui donne lieu de présumer qu'au moins tout ce septième livre étoit alors composé. (Voyez l'*Histoire de la vie et des ouvrages de J. de La Fontaine*, p. 156. édit. in-8o, ou t. I, p. 261 de l'édit. in-18.)

[2] Bonaventure des Périers. — *Les Contes ou les Nouvelles récréations et joyeux devis*, nouv. XIV, t. I, p. 141-144, édition de 1735, in-12. Comparaison des Alquemistes à la bonne femme qui portoit une potée de lait au marché.

[3] Sans obstacle, sans accident fâcheux.

Digitized by Google

Légère et court vêtue, elle alloit à grands pas,
Ayant mis ce jour-là, pour être plus agile,
Cotillon simple et souliers plats.
Notre laitière ainsi troussée
Comptoit déjà dans sa pensée
Tout le prix de son lait; en employoit l'argent;
Achetoit un cent d'œufs; faisoit triple couvée:
La chose alloit à bien par son soin diligent.
Il m'est, disoit-elle, facile
D'élever des poulets autour de ma maison;
Le renard sera bien habile
S'il ne m'en laisse assez pour avoir un cochon.
Le porc à s'engraisser coûtera peu de son;
Il étoit, quand je l'eus, de grosseur raisonnable:
J'aurai, le revendant, de l'argent bel et bon.
Et qui m'empêchera de mettre en notre étable,
Vu le prix dont il est [1], une vache et son veau,
Que je verrai sauter au milieu du troupeau?
Perrette là-dessus saute aussi, transportée:
Le lait tombe; adieu veau, vache, cochon, couvée.
La dame de ces biens, quittant d'un œil marri [2]
Sa fortune ainsi répandue,
Va s'excuser à son mari,
En grand danger d'être battue.
Le récit en farce en fut fait;

[1] Vu le prix que vaut le porc ainsi engraissé. Un des commentateurs de notre poëte n'a pas bien compris cet hémistiche, et, le rapportant à la vache dont il est fait mention dans ce même vers, il y a vu une faute de langue inexcusable. Il se trompe: cet hémistiche est une incise ou une sorte de parenthèse, et le désordre de la phrase peint à merveille le trouble d'esprit que la joie cause à la laitière. — [2] Triste, fâché.

Digitized by Google

On l'appela le Pot au lait.
Quel esprit ne bat la campagne ?
Qui ne fait châteaux en Espagne [1] ?
Picrochole [2], Pyrrhus, la laitière, enfin tous,
Autant les sages que les fous.
Chacun songe en veillant; il n'est rien de plus doux :
Une flatteuse erreur emporte alors nos ames;
Tout le bien du monde est à nous,
Tous les honneurs, toutes les femmes.
Quand je suis seul, je fais au plus brave un défi;
Je m'écarte, je vais détrôner le sophi;
On m'élit roi, mon peuple m'aime;
Les diadèmes vont sur ma tête pleuvant :
Quelque accident fait-il que je rentre en moi-même;
Je suis gros Jean [3] comme devant.

[1] Expression proverbiale, qui signifie former des projets ou des entreprises chimériques. On a fait diverses conjectures sur l'origine de cette locution, qui est bien ancienne, puisqu'on la retrouve dans le *Roman de la Rose*, composé vers le milieu du treizième siècle. (Vers 2467, t. I, p. 83 de l'édit. 1735, in-12.)

[2] VAR. *Pichrocole*, dans l'édition de 1678, dans celle de 1729, et dans celle de Montenault. Mais quoique La Fontaine ait ainsi écrit ce nom, on a eu raison de le corriger d'après Rabelais, dans lequel il l'a pris, et aussi d'après l'étymologie grecque. (Voyez Rabelais, *Gargantua*, I, 34, t. I, p. 124, édit. in-4°.)

[3] Expression burlesque, mise en usage par Rabelais pour désigner un homme sans conséquence, et qui est ici d'autant plus plaisante que notre poète se nommoit Jean. (Voyez Rabelais, *Pentagruel*, second prologue du liv. IV, t. II, p. xxviij de l'édition in-4°.)

Digitized by Google

FABLE XI.

LE CURÉ ET LE MORT[1].

Un mort s'en alloit tristement
S'emparer de son dernier gîte;
Un curé s'en alloit gaîment
Enterrer ce mort au plus vite.
Notre défunt étoit en carrosse porté,
Bien et dûment empaqueté,
Et vêtu d'une robe, hélas ! qu'on nomme bière,
Robe d'hiver, robe d'été,
Que les morts ne dépouillent guère.
Le pasteur étoit à côté,
Et récitoit, à l'ordinaire,
Maintes dévotes oraisons,
Et des psaumes et des leçons,
Et des versets et des répons :
Monsieur le mort, laissez-nous faire,
On vous en donnera de toutes les façons;
Il ne s'agit que du salaire.
Messire Jean Chouart[2] couvoit des yeux son mort,
Comme si l'on eût dû lui ravir ce trésor;

[1] L'accident arrivé après la mort de M. de Boufflers, et que madame de Sévigné a raconté dans une de ses lettres en date du 26 janvier 1672, a fourni le sujet de cette fable. (Voyez l'*Histoire de la vie et des ouvrages de Jean de La Fontaine*, p. 156 de l'édit. in-8o, et t. I, p. 261 de l'édit. in-18.)

[2] Nom par lequel Rabelais désigne un homme d'église que l'on veut ridicu-

Digitized by Google

Et, des regards, sembloit lui dire :
Monsieur le mort, j'aurai de vous
Tant en argent, et tant en cire,
Et tant en autres menus coûts.
Il fondoit là-dessus l'achat d'une feuillette
Du meilleur vin des environs :
Certaine nièce assez proprette
Et sa chambrière Pâquette
Devoient avoir des cotillons.
Sur cette agréable pensée
Un heurt survient : adieu le char.
Voilà messire Jean Chouart
Qui du choc de son mort à la tête cassée :
Le paroissien en plomb entraîne son pastenr ;
Notre curé suit son seigneur ;
Tous deux s'en vont de compagnie.
Proprement toute notre vie
Est le curé Chouart qui sur son mort comptoit,
Et la fable du Pot au lait.

liser. J. B. Rousseau s'en est servi dans le même sens. (Voyez l'*Histoire de la vie et des ouvrages de J. de La Fontaine*, p. 158 de l'édit. in-8°, et t. I, p. 262 de l'édit. in-18.)

Digitized by Google

FABLE XII.

L'HOMME QUI COURT APRÈS LA FORTUNE, ET L'HOMME QUI L'ATTEND DANS SON LIT.

Qui ne court après la Fortune ?
Je voudrais être en lieu d'où je pusse aisément
Contempler la foule importune
De ceux qui cherchent vainement
Cette fille du Sort de royaume en royaume,
Fidèles courtisans d'un volage fantôme.
Quand ils sont près du bon moment
L'inconstante aussitôt à leurs désirs échappe.
Pauvres gens ! Je les plains ; car on a pour les fous
Plus de pitié que de courroux.
Cet homme, disent-ils, étoit planteur de choux ;
Et le voilà devenu pape !
Ne le valons-nous pas ? Vous valez cent fois mieux :
Mais que vous sert votre mérite ?
La fortune a-t-elle des yeux ?
Et puis, la papauté vaut-elle ce qu'on quitte,
Le repos ? le repos, trésor si précieux
Qu'on en faisoit jadis le partage des dieux [1] !
Rarement la Fortune à ses hôtes le laisse.
Ne cherchez point cette déesse,
Elle vous cherchera : son sexe en use ainsi.

1 Immortali ævo summa cum pace fruuntur.
LUCRET., lib. I.

Digitized by Google

Certain couple d'amis, en un bourg établi,
Possédoit quelque bien. L'un soupiroit sans cesse
Pour la Fortune; il dit à l'autre un jour :
Si nous quittions notre séjour ?
Vous savez que nul n'est prophète
En son pays : cherchons notre aventure ailleurs.
Cherchez, dit l'autre ami : pour moi je ne souhaite
Ni climats ni destins meilleurs.
Contentez-vous, suivez votre humeur inquiète :
Vous reviendrez bientôt. Je fais vœu cependant
De dormir en vous attendant.
L'ambitieux, ou, si l'on veut, l'avare,
S'en va par voie et par chemin.
Il arriva le lendemain
En un lieu que devait la déesse bizarre
Fréquenter sur tout autre; et ce lieu, c'est la cour.
Là donc pour quelque temps il fixe son séjour,
Se trouvant au coucher, au lever, à ces heures
Que l'on sait être les meilleures;
Bref, se trouvant à tout, et n'arrivant à rien.
Qu'est-ce ci? se dit-il : cherchons ailleurs du bien.
La fortune pourtant habite ces demeures;
Je la vois tous les jours entrer chez celui-ci,
Chez celui-là : d'où vient qu'aussi
Je ne puis héberger cette capricieuse?
On me l'avoit bien dit que des gens de ce lieu
L'on n'aime pas toujours l'humeur ambitieuse.
Adieu, messieurs de cour; messieurs de cour, adieu :
Suivez jusques au bout une ombre qui vous flatte.
La Fortune a, dit-on, des temples à Surate :

Digitized by Google

Allons là. Ce fut un de dire et s'embarquer.
Ames de bronze, humains, celui-là fut sans doute
Armé de diamant[1], qui tenta cette route,
Et le premier osa l'abyme défier[2]!
Celui-ci, pendant son voyage,
Tourna les yeux vers son village
Plus d'une fois, essuyant les dangers
Des pirates, des vents, du calme et des rochers,
Ministres de la mort : avec beaucoup de peines
On s'en va la chercher en des rives lointaines,
La trouvant assez tôt sans quitter la maison.
L'homme arrive au Mogol : on lui dit qu'au Japon
La Fortune pour lors distribuoit ses graces.
Il y court. Les mers étoient lasses
De le porter; et tout le fruit
Qu'il tira de ses longs voyages,
Ce fut cette leçon que donnent les sauvages :
Demeure en ton pays, par la nature instruit.
Le Japon ne fut pas plus heureux à cet homme
Que le Mogol l'avoit été :
Ce qui lui fit conclure en somme
Qu'il avoit à grand tort son village quitté.
Il renonce aux courses ingrates,
Revient en son pays, voit de loin ses pénates,
Pleure de joie, et dit : Heureux qui vit chez soi,

1 . . . . Tunica tectum adamantina.
HORAT., od. I, 6.

2 Illi robur et æs triplex
Circa pectus erat, qui fragilem truci
Commisit pelago ratem
Primus. . . .
HORAT., od. I, 3.

Digitized by Google

De régler ses désirs faisant tout son emploi[1] !
Il ne sait que par ouï-dire
Ce que c'est que la cour, la mer, et ton empire,
Fortune, qui nous fais passer devant les yeux
Des dignités, des biens que jusqu'au bout du monde
On suit, sans que l'effet aux promesses réponde.
Désormais je ne bouge, et ferai cent fois mieux.
En raisonnant de cette sorte,
Et contre la Fortune ayant pris ce conseil,
Il la trouve assise à la porte
De son ami plongé dans un profond sommeil.

FABLE XIII.

LES DEUX COQS[2].

Deux coqs vivoient en paix : une poule survint,
Et voilà la guerre allumée.
Amour, tu perdis Troie! et c'est de toi que vint
Cette querelle envenimée
Où du sang des dieux même[3] on vit le Xanthe teint!

[1] Racan avoit dit, dans ses stances sur la retraite :

O bienheureux celuy. . . . . .
. . . . . Qui loin retiré de la foule importune,
Vivant dans sa maison, content de sa fortune,
A selon son pouvoir mesuré ses désirs.

[2] Æsop. 145, 119. Aphton. 12.

[3] Le singulier pour le pluriel : licence poétique dont on trouve de fréquents exemples dans Corneille, que Voltaire excuse, et que les grammairiens condamnent.

Digitized by Google

Long-temps entre nos coqs le combat se maintint.
Le bruit s'en répandit par tout le voisinage :
La gent qui porte crête au spectacle accourut;
Plus d'une Hélène au beau plumage
Fut le prix du vainqueur. Le vaincu disparut :
Il alla se cacher au fond de sa retraite,
Pleura sa gloire et ses amours [1],
Ses amours qu'un rival, tout fier de sa défaite,
Possédoit à ses yeux. Il voyoit tous les jours
Cet objet rallumer sa haine et son courage;
Il aiguisoit son bec, battoit l'air et ses flancs,
Et s'exerçant contre les vents,
S'armoit d'une jalouse rage.
Il n'en eut pas besoin. Son vainqueur sur les toits
S'alla percher et chanter sa victoire.
Un vautour entendit sa voix :
Adieu les amours et la gloire;
Tout cet orgueil périt sous l'ongle du vautour.
Enfin, par un fatal retour,
Son rival autour de la poule
S'en revint faire le coquet.
Je laisse à penser quel caquet;
Car il eut des femmes en foule.

La fortune se plaît à faire de ces coups :
Tout vainqueur insolent à sa perte travaille.
Défions-nous du Sort, et prenons garde à nous
Après le gain d'une bataille.

1 Multa gemens plagasque superbi
Victoris, tum quos amisit inultus amores.
VIRG., *Georg.*, III, 226.

Digitized by Google

FABLE XIV.

L'INGRATITUDE ET L'INJUSTICE DES HOMMES ENVERS LA FORTUNE[1].

Un trafiquant sur mer, par bonheur, s'enrichit.
Il triompha des vents pendant plus d'un voyage :
Gouffre, banc, ni rocher, n'exigea de péage
D'aucun de ses ballots; le Sort l'en affranchit.
Sur tous ses compagnons Atropos et Neptune
Recueillirent leurs droits, tandis que la Fortune
Prenoit soin d'amener son marchand à bon port.
Facteurs, associés, chacun lui fut fidèle.
Il vendit son tabac, son sucre, sa canelle,
Ce qu'il voulut, sa porcelaine encor :
Le luxe et la folie enflèrent son trésor;
Bref, il plut dans son escarcelle.
On ne parloit chez lui que par doubles ducats;
Et mon homme d'avoir chiens, chevaux et carrosses;
Ses jours de jeûne étoient des noces.
Un sien ami, voyant ses somptueux repas,
Lui dit : Et d'où vient donc un si bon ordinaire? —
Et d'où me viendroit-il que de mon savoir-faire?
Je n'en dois rien qu'à moi, qu'à mes soins, qu'au talent
De risquer à propos, et bien placer l'argent.
Le profit lui semblant une fort douce chose,

[1] Abstemius, 198.

Digitized by Google

Il risqua de nouveau le gain qu'il avoit fait;
Mais rien pour cette fois ne lui vint à souhait.
Son imprudence en fut la cause:
Un vaisseau mal frété périt au premier vent;
Un autre, mal pourvu des armes nécessaires,
Fut enlevé par les corsaires;
Un troisième au port arrivant,
Rien n'eut cours ni débit : le luxe et la folie
N'étoient plus tels qu'auparavant.
Enfin, ses facteurs le trompant,
Et lui-même ayant fait grand fracas, chère lie[1],
Mis beaucoup en plaisirs, en bâtiments beaucoup[2],
Il devint pauvre tout d'un coup.
Son ami, le voyant en mauvais équipage,
Lui dit : D'où vient cela ? — De la Fortune, hélas ! —
Consolez-vous, dit l'autre; et, s'il ne lui plaît pas
Que vous soyez heureux, tout au moins soyez sage.

Je ne sais s'il crût ce conseil :
Mais je sais que chacun impute, en cas pareil,
Son bonheur à son industrie;
Et si de quelque échec notre faute est suivie,
Nous disons injures au Sort:
Chose n'est ici plus commune.
Le bien, nous le faisons; le mal, c'est la Fortune:
On a toujours raison, le Destin toujours tort.

[1] Chère succulente et joyeuse. Cette expression de *chère lie* est familière à nos vieux conteurs. (Voyez Rabelais, *Pantagruel*, IV, 44.)

[2] Cette ressemblance du mot *beaucoup* semble une imitation de ce vers de Virgile :

Multa super Priamo rogitans, super Hectore multa.
VIRG., *Æneid.*, I, 756.

Digitized by Google

FABLE XV.

LES DEVINERESSES.

C'est souvent du hasard que naît l'opinion;
Et c'est l'opinion qui fait toujours la vogue.
Je pourrois fonder ce prologue
Sur gens de tous états : tout est prévention,
Cabale, entêtement; point ou peu de justice.
C'est un torrent : qu'y faire? il faut qu'il ait son cours :
Cela fut, et sera toujours.

Une femme, à Paris, faisoit la pythonisse :
On l'alloit consulter sur chaque événement.
Perdoit-on un chiffon, avoit-on un amant,
Un mari vivant trop, au gré de son épouse,
Une mère fâcheuse, une femme jalouse;
Chez la devineuse [1] on couroit
Pour se faire annoncer ce que l'on désiroit.
Son fait consistoit en adresse :
Quelques termes de l'art, beaucoup de hardiesse,
Du hasard quelquefois, tout cela concouroit,
Tout cela bien souvent faisoit crier miracle.
Enfin, quoique ignorante à vingt et trois carats [2],

[1] Pour *devineresse*. On trouve dans Marot le mot *devineur* : il est de la langue; mais *devineuse* est de l'invention de notre poète.

[2] Expression proverbiale, pour dire presque entièrement, presque complètement, de même que l'or à vingt-trois carats, qui est presque entièrement pur.

Digitized by Google

Elle passoit pour un oracle.
L'oracle étoit logé dedans un galetas :
Là, cette femme emplit sa bourse,
Et, sans avoir d'autre ressource,
Gagne de quoi donner un rang à son mari;
Elle achète un office, une maison aussi.
Voilà le galetas rempli
D'une nouvelle hôtesse, à qui toute la ville,
Femmes, filles, valets, gros messieurs, tout enfin
Alloit, comme autrefois, demander son destin;
Le galetas devint l'antre de la Sibylle :
L'autre femelle avoit achalandé ce lieu.
Cette dernière femme eut beau faire, eut beau dire,
Moi devine[1] ! on se moque : eh! messieurs, sais-je lire?
Je n'ai jamais appris que ma croix de par Dieu.
Point de raisons : fallut deviner et prédire,
Mettre à part force bons ducats,
Et gagner malgré soi plus que deux avocats.
Le meuble et l'équipage aidoient fort à la chose :
Quatre siéges boiteux, un manche de balai,
Tout sentoit son sabbat et sa métamorphose.
Quand cette femme auroit dit vrai
Dans une chambre tapissée,
On s'en seroit moqué : la vogue étoit passée
Au galetas; il avoit le crédit.
L'autre femme se morfondit.

[1] Pour *devineresse*. On dit *devin;* mais *devine* ne se dit pas plus que *devineuse*, si ce n'est parmi le peuple, dont notre poète emprunte ici le langage pour ajouter à l'illusion. Remarquons qu'il met ce mot dans la bouche d'une femme qui ne sait pas même lire.

Digitized by Google

L'enseigne fait la chalandise [1].
J'ai vu dans le palais une robe mal mise
Gagner gros : les gens l'avoient prise
Pour maître tel, qui traînoit après soi
Force écoutants. Demandez-moi pourquoi.

FABLE XVI.

LE CHAT, LA BELETTE, ET LE PETIT LAPIN [2].

Du palais d'un jeune lapin
Dame belette, un beau matin,
S'empara : c'est une rusée.
Le maître étant absent, ce lui fut chose aisée.
Elle porta chez lui ses pénates, un jour
Qu'il étoit allé faire à l'aurore sa cour
Parmi le thym et la rosée.
Après qu'il eut brouté, trotté, fait tous ses tours,
Jeannot lapin retourne aux souterrains séjours.
La belette avoit mis le nez à la fenêtre.
O dieux hospitaliers! que vois-je ici paroître!
Dit l'animal chassé du paternel logis.
Holà! madame la belette,
Que l'on déloge sans trompette,

[1] Habitude d'acheter chez un marchand.

[2] *Contes et Fables indiennes de Bidpaï et de Lockman, traduits d'Ali Tchelebi-ben-Saleh; ouvrage commencé par feu* M. Galland, *continué et fini par* Cardonne, 1778, in-12. t. II, p. 342. *Le Chat et la Perdrix.*

Digitized by Google

Ou je vais avertir tous les rats du pays.
La dame au nez pointu répondit que la terre
Étoit au premier occupant.
C'étoit un beau sujet de guerre
Qu'un logis où lui-même il n'entroit qu'en rampant!
Et quand ce seroit un royaume,
Je voudrois bien savoir, dit-elle, quelle loi
En a pour toujours fait l'octroi
A Jean, fils ou neveu de Pierre ou de Guillaume,
Plutôt qu'à Paul, plutôt qu'à moi.
Jean lapin allégua la coutume et l'usage:
Ce sont, dit-il, leurs lois qui m'ont de ce logis
Rendu maître et seigneur, et qui, de père en fils,
L'ont de Pierre à Simon, puis à moi Jean, transmis.
Le premier occupant, est-ce une loi plus sage?
Or bien, sans crier davantage,
Rapportons-nous, dit-elle, à Raminagrobis [1].
C'étoit un chat vivant comme un dévot ermite,
Un chat faisant la chattemite [2],
Un saint homme de chat, bien fourré, gros et gras,
Arbitre expert sur tous les cas.
Jean lapin pour juge l'agrée.
Les voilà tous deux arrivés
Devant sa majesté fourrée.

[1] Nom comique tiré de Rabelais. « Nous avons ici, près la Villaumère, ung « vieux poëte; c'est *Raminagrobis*, lequel en seconde nopce épousa la grande « gourre dont naquit la belle Bazoche. » *Pantagruel*, liv. III, ch. XXI. Ce nom pourroit bien être plus ancien que Rabelais. Dans Bidpaï il y a un chat qui se nomme *Roumi*. *Kalila and Dimna or the Fables of Bidpaï, translated from the arabic by W.* Knatchbull, 1819, in-8°, p. 275.

[2] Voyez ci-après, liv. IX, fab. XIV; et dans Rabelais, liv. IV, ancien prologue, t. II.

Digitized by Google

Grippeminaud[1] leur dit : Mes enfants, approchez,
Approchez; je suis sourd, les ans en sont la cause.
L'un et l'autre approcha, ne craignant nulle chose.
Aussitôt qu'à portée il vit les contestants,
Grippemenaud le bon apôtre,
Jetant des deux côtés la griffe en même temps,
Mit les plaideurs d'accord en croquant l'un et l'autre.

Ceci ressemble fort aux débats qu'ont parfois
Les petits souverains se rapportants[2] aux rois.

[1] Autre nom burlesque emprunté de Rabelais, *Pantagruel*, liv. V, chap. XI, intitulé : « Comment nous passasmes le guischet habité par *Grippeminaud*, archiduc des chats fourrez. »

[2] VAR. *Se rapportant*. Cette leçon est celle de toutes les éditions modernes, depuis l'édition de Montenault jusqu'à celle de Didot. La leçon que nous avons adoptée est celle de toutes les éditions originales, et elle forme une faute grammaticale, selon l'usage actuel, attendu qu'il est de principe que le participe présent est invariable, et que quand il est précédé du pronom *se* il ne peut jamais devenir adjectif verbal. Il n'en étoit pas de même du temps de notre poète, et les auteurs du siècle de Louis XIV nous fournissent un grand nombre d'exemples contraires à la règle.

Dans leur fureur de nouveau *s'oubliants*.
RACINE.

Et pour lier des mots si mal *s'entr'accordants*.
BOILEAU.

Et plus loin des laquais l'un l'autre *s'agaçants*.
BOILEAU.

Et du nom de maris fièrement *se parants*.
MOLIÈRE.

Molière, et La Fontaine surtout, écrivent presque toujours ainsi, et on doit respecter leur texte, qui d'ailleurs sert à marquer les variations de la langue.

Digitized by Google

FABLE XVII.

LA TÊTE ET LA QUEUE DU SERPENT[1].

Le serpent a deux parties
Du genre humain ennemies,
Tête et queue; et toutes deux
Ont acquis un nom fameux
Auprès des Parques cruelles:
Si bien qu'autrefois entre elles
Il survint de grands débats
Pour le pas.
La tête avoit toujours marché devant la queue.
La queue au ciel se plaignit,
Et lui dit:
Je fais mainte et mainte lieue
Comme il plaît à celle-ci:
Croit-elle que toujours j'en veuille user ainsi?
Je suis son humble servante.
On m'a faite, Dieu merci,
Sa sœur, et non sa suivante.
Toutes deux de même sang,
Traitez-nous de même sorte:
Aussi bien qu'elle je porte
Un poison prompt et puissant[2].

[1] Plutarque, *Vie d'Agis et de Cléomène*, t. VII, p. 311 de la traduction d'Amyot, édit. de Clavier, 1802, in-8o.

[2] Erreur d'histoire naturelle: malgré le proverbe *in cauda venenum*, il n'y a point de poison dans la queue des serpents.

Digitized by Google

Enfin, voilà ma requête:
C'est à vous de commander
Qu'on me laisse précéder,
A mon tour, ma sœur la tête.
Je la conduirai si bien
Qu'on ne se plaindra de rien.
Le ciel eut pour ces vœux une bonté cruelle.
Souvent sa complaisance a de méchants effets.
Il devroit être sourd aux aveugles souhaits.
Il ne le fut pas lors [1]; et la guide [2] nouvelle,
Qui ne voyoit, au grand jour,
Pas plus clair que dans un four,
Donnoit tantôt contre un marbre,
Contre un passant, contre un arbre :
Droit aux ondes du Styx elle mena sa sœur.

Malheureux les états tombés dans son erreur!

[1] *Lors* pour *alors* est d'un usage fréquent dans nos premiers poètes : Marot, Malherbe, et Racan, en fournissent de nombreux exemples.

[2] Le mot *guide* étoit alors féminin, ainsi que plusieurs mots dérivés de l'espagnol ou de l'italien, appartenant à l'art militaire, qui cependant expriment des êtres masculins, comme *sentinella, guarda, guida;* et on disoit en françois *la guide*, comme on dit encore *la sentinelle* et *la garde*. Mais ce mot de *guide*, du temps même de La Fontaine, n'étoit plus, dans ce sens, employé qu'au masculin; et si on trouve des exemples contraires, c'est seulement lorsqu'il est question de rappeler les titres d'anciens ouvrages ascétiques, tels que *la Guide des pécheurs*, etc. Cependant ce changement d'usage étoit, à cet égard, assez récent; car le dictionnaire de Nicot, imprimé en 1605, fait encore *guide* féminin.

Digitized by Google

FABLE XVIII.

UN ANIMAL DANS LA LUNE[1].

Pendant qu'un philosophe[2] assure
Que toujours par leurs sens les hommes sont dupés,
Un autre philosophe[3] jure
Qu'ils ne nous ont jamais trompés.
Tous les deux ont raison; et la philosophie
Dit vrai quand elle dit que les sens tromperont
Tant que sur leur rapport les hommes jugeront;
Mais aussi, si l'on rectifie
L'image de l'objet sur son éloignement,
Sur le milieu qui l'environne,
Sur l'organe et sur l'instrument,
Les sens ne tromperont personne.
La nature ordonna ces choses sagement :
J'en dirai quelque jour les raisons amplement.
J'aperçois le soleil : quelle en est la figure?
Ici-bas ce grand corps n'a que trois pieds de tour :

[1] Le chevalier Paul Neal, un des membres de la Société royale de Londres, crut avoir aperçu au travers de son télescope un éléphant dans la lune; mais on découvrit bientôt que cet éléphant n'étoit qu'une souris qui s'étoit glissée entre les deux verres du télescope. Ce fait suggéra à La Fontaine des réflexions philosophiques sur les erreurs de nos sens, auxquelles il lui a plu de donner le titre de fable. (Voyez l'*Histoire de la vie et des ouvrages de Jean de La Fontaine*, p. 162, in-8°; t. I, p. 271 de l'édition in-18.)

[2] Démocrite.

[3] Épicure.

Digitized by Google

Mais si je le voyois là-haut dans son séjour,
Que seroit-ce à mes yeux que l'œil de la nature [1]?
Sa distance me fait juger de sa grandeur;
Sur l'angle et les côtés ma main la détermine.
L'ignorant le croit plat; j'épaissis sa rondeur :
Je le rends immobile; et la terre chemine.
Bref, je démens mes yeux en toute sa machine :
Ce sens ne me nuit point par son illusion.
Mon ame, en toute occasion,
Développe le vrai caché sous l'apparence;
Je ne suis point d'intelligence
Avecque mes regards peut-être un peu trop prompts,
Ni mon oreille [2], lente à m'apporter les sons.
Quand l'eau courbe un bâton, ma raison le redresse :
La raison décide en maîtresse.
Mes yeux moyennant ce secours,
Ne me trompent jamais en me mentant toujours.
Si je crois leur rapport, erreur assez commune,
Une tête de femme est au corps de la lune.
Y peut-elle être? non. D'où vient donc cet objet?
Quelques lieux inégaux font de loin cet effet.
La lune nulle part n'a sa surface unie :
Montueuse en des lieux, en d'autres aplanie,

[1] Cette expression, qu'à tort on a critiquée, se retrouve dans des poètes plus anciens.

Il voit ce beau soleil, l'*œil* de Dieu et du monde.
REMI BELLEAU, *Complainte de Prométhée.*

Cet astre, ame du monde, *œil* unique des cieux.
REGNIER, sonnet II.

J. B. Rousseau et Delille se sont aussi servis de cette métaphore.

[2] Ni avec mon oreille. Ellipse.

Digitized by Google

L'ombre avec la lumière y peut tracer souvent
Un homme, un bœuf, un éléphant.
Naguère l'Angleterre y vit chose pareille.
La lunette placée, un animal nouveau
Parut dans cet astre si beau,
Et chacun de crier merveille.
Il étoit arrivé là-haut un changement
Qui présageoit sans doute un grand événement.
Savoit-on si la guerre entre tant de puissances
N'en étoit point l'effet? le monarque accourut :
Il favorise en roi ces hautes connoissances.
Le monstre dans la lune à son tour lui parut.
C'étoit une souris cachée entre les verres :
Dans la lunette étoit la source de ces guerres.
On en rit. Peuple heureux! quand pourront les François[1]
Se donner, comme vous, entiers à ces emplois!
Mars nous fait recueillir d'amples moissons de gloire :
C'est à nos ennemis de craindre les combats,
A nous de les chercher, certains que la Victoire,
Amante de Louis, suivra partout ses pas.
Ses lauriers nous rendront célèbres dans l'histoire.
Même les Filles de Mémoire
Ne nous ont point quittés; nous goûtons des plaisirs :
La paix fait nos souhaits, et non point nos soupirs.
Charles[2] en sait jouir : il sauroit dans la guerre
Signaler sa valeur, et mener l'Angleterre
A ces jeux qu'en repos elle voit aujourd'hui.

[1] L'Angleterre étoit en paix avec toutes les puissances, tandis que la France faisoit alors à la fois la guerre à la Hollande, à l'Espagne et à l'Empire.

[2] Charles II, roi d'Angleterre.

Digitized by Google

Cependant s'il pouvoit apaiser la querelle,
Que d'encens! Est-il rien de plus digne de lui [1]?
La carrière d'Auguste a-t-elle été moins belle
Que les fameux exploits du premier des Césars?
O peuple trop heureux! quand la paix viendra-t-elle
Nous rendre, comme vous, tout entiers aux beaux-arts?

[1] On voit par ces vers que cette fable a été composée vers le commencement de l'année 1677. Alors les puissances se trouvoient épuisées par la guerre, et désiraient la paix. L'Angleterre, qui seule étoit restée neutre, devint, par cette raison, l'arbitre des négociations qui se poursuivoient à Nimègue. Toutes les parties belligérantes invoquoient sa médiation; mais Charles II se trouvoit fort embarrassé, parce que ses liaisons secrètes avec Louis XIV lui faisoient désirer de prescrire des conditions qui fussent avantageuses à ce monarque, et que d'un autre côté il craignoit l'opinion du peuple anglois, si, trahissant les intérêts de l'Angleterre, il ne favorisoit pas les nations alliées et coalisées contre la France. (Voyez Hume's, *Hist. of England*, ch. LXVI, t. VIII, p. 25. London, 1782, in-8o.)

FIN DU SEPTIÈME LIVRE.

Digitized by Google

Digitized by Google

LIVRE HUITIÈME.

Digitized by Google

Digitized by Google

LIVRE HUITIÈME.

FABLE PREMIÈRE.

LA MORT ET LE MOURANT[1].

La Mort ne surprend point le sage[2],
Il est toujours prêt à partir,
S'étant su lui-même avertir
Du temps où l'on se doit résoudre à ce passage.
Ce temps, hélas! embrasse tous les temps:
Qu'on le partage en jours, en heures, en moments,
Il n'en est point qu'il ne comprenne
Dans le fatal tribut; tous sont de son domaine;
Et le premier instant où les enfants des rois
Ouvrent les yeux à la lumière
Est celui qui vient quelquefois
Fermer pour toujours leur paupière.
Défendez-vous par la grandeur;
Alléguez la beauté, la vertu, la jeunesse,
La Mort ravit tout sans pudeur;
Un jour le monde entier accroîtra sa richesse.
Il n'est rien de moins ignoré;
Et, puisqu'il faut que je le die,

[1] Abstemius, 99.
[2] Non deterret sapientem mors. CICER., *Tusc.*

Digitized by Google

Rien où l'on soit moins préparé.
Un mourant, qui comptoit plus de cent ans de vie,
Se plaignoit à la Mort que précipitamment
Elle le contraignoit de partir tout-à-l'heure,
Sans qu'il eût fait son testament,
Sans l'avertir au moins. Est-il juste qu'on meure
Au pied levé? dit-il : attendez quelque peu;
Ma femme ne veut pas que je parte sans elle;
Il me reste à pourvoir un arrière-neveu;
Souffrez qu'à mon logis j'ajoute encore une aile.
Que vous êtes pressante, ô déesse cruelle!
Vieillard, lui dit la Mort, je ne t'ai point surpris;
Tu te plains sans raison de mon impatience :
Eh! n'as-tu pas cent ans? Trouve-moi dans Paris
Deux mortels aussi vieux; trouve-m'en dix en France.
Je devois, ce dis-tu, te donner quelque avis
Qui te disposât à la chose :
J'aurois trouvé ton testament tout fait,
Ton petit-fils pourvu, ton bâtiment parfait.
Ne te donna-t-on pas des avis quand la cause
Du marcher et du mouvement,
Quand les esprits, le sentiment,
Quand tout faillit en toi? Plus de goût, plus d'ouïe;
Toute chose pour toi semble être évanouie;
Pour toi l'astre du jour prend des soins superflus :
Tu regrettes des biens qui ne te touchent plus.
Je t'ai fait voir tes camarades,
Ou morts, ou mourants, ou malades :
Qu'est-ce que tout cela, qu'un avertissement?
Allons, vieillard, et sans réplique.

Digitized by Google

Il n'importe à la république
Que tu fasses ton testament.

La Mort avoit raison : je voudrois qu'à cet âge
On sortît de la vie ainsi que d'un banquet [1],
Remerciant son hôte, et qu'on fît son paquet :
Car de combien peut-on retarder le voyage?
Tu murmures, vieillard! vois ces jeunes [2] mourir;
Vois-les marcher, vois-les courir
A des morts, il est vrai, glorieuses et belles,
Mais sûres cependant, et quelquefois cruelles.
J'ai beau te le crier : mon zèle est indiscret :
Le plus semblable aux morts meurt le plus à regret.

FABLE II.

LE SAVETIER ET LE FINANCIER [3].

Un savetier chantoit du matin jusqu'au soir :
C'étoit merveille de le voir,
Merveille de l'ouïr; il faisoit des passages,
Plus content qu'aucun des sept sages.
Son voisin, au contraire, étant tout cousu d'or,

1 Cur non ut vitæ plenus conviva recedis?
LUCRET.

2 *Jeunes*, adjectif, est ici pris substantivement. Hardiesse heureuse.

3 Bonaventure des Periers, nouvelle XXI, t. I, p. 221. Comparez aussi dans Horace l'apologue relatif à l'Orateur Philippe et au Crieur public. Vulteius Murena, epist. I, 7.

Digitized by Google

Chantoit peu, dormoit moins encor :
C'étoit un homme de finance.
Si sur le point du jour parfois il sommeilloit,
Le savetier alors en chantant l'éveilloit ;
Et le financier se plaignoit
Que les soins de la Providence
N'eussent pas au marché fait vendre le dormir,
Comme le manger et le boire [1].
En son hôtel il fait venir
Le chanteur, et lui dit : Or çà, sire Grégoire,
Que gagnez-vous par an ? Par an ! ma foi, monsieur,
Dit avec un ton de rieur
Le gaillard savetier, ce n'est point ma manière
De compter de la sorte ; et je n'entasse guère
Un jour sur l'autre : il suffit qu'à la fin
J'attrape le bout de l'année ;
Chaque jour amène son pain. —
Eh bien ! que gagnez-vous, dites-moi, par journée ? —
Tantôt plus, tantôt moins : le mal est que toujours
(Et sans cela nos gains seroient assez honnêtes),
Le mal est que dans l'an s'entremêlent des jours
Qu'il faut chômer ; on nous ruine en fêtes [2] :
L'une fait tort à l'autre ; et monsieur le curé
De quelque nouveau saint charge toujours son prône.

[1] Infinitifs changés en substantifs par licence poétique très-heureuse.

[2] VAR. Les vers qui précèdent, dans l'édition de 1678, étoient primitivement ainsi :

Tantôt plus, tantôt moins ; le mal est que toujours
Il s'entremêle certains jours
Qu'il faut chômer ; on nous ruine en fête.

De sorte que ce dernier vers se trouvoit sans rime. La Fontaine a lui-même corrigé cette faute par un carton, qui manque à beaucoup d'exemplaires.

Digitized by Google

Le financier, riant de sa naïveté,
Lui dit : Je vous veux mettre aujourd'hui sur le trône.
Prenez ces cent écus; gardez-les avec soin,
Pour vous en servir au besoin.
Le savetier crut voir tout l'argent que la terre
Avoit, depuis plus de cent ans,
Produit pour l'usage des gens.
Il retourne chez lui : dans sa cave il enserre
L'argent, et sa joie à la fois.
Plus de chant : il perdit la voix
Du moment qu'il gagna ce qui cause nos peines.
Le sommeil quitta son logis;
Il eut pour hôtes les soucis,
Les soupçons, les alarmes vaines.
Tout le jour il avoit l'œil au guet; et la nuit,
Si quelque chat faisoit du bruit,
Le chat prenoit l'argent. A la fin le pauvre homme
S'en courut chez celui qu'il ne réveilloit plus :
Rendez-moi, lui dit-il, mes chansons et mon somme;
Et reprenez vos cent écus.

Digitized by Google

FABLE III[1].

LE LION, LE LOUP, ET LE RENARD[2].

Un lion, décrépit, goutteux, n'en pouvant plus,
Vouloit que l'on trouvât remède à la vieillesse.
Alléguer l'impossible aux rois, c'est un abus.
Celui-ci parmi chaque espèce
Manda les médecins : il en est de tous arts [3].
Médecins au lion viennent de toutes parts;
De tous côtés lui vient des donneurs de recettes.
Dans les visites qui sont faites
Le renard se dispense, et se tient clos et coi.
Le loup en fait sa cour, daube, au coucher du roi,
Son camarade absent. Le prince tout-à-l'heure
Veut qu'on aille enfumer renard dans sa demeure,
Qu'on le fasse venir. Il vient, est présenté;
Et sachant que le loup lui faisoit cette affaire :
Je crains, sire, dit-il, qu'un rapport peu sincère
Ne m'ait à mépris imputé
D'avoir différé cet hommage;
Mais j'étois en pélerinage,

[1] Cette fable parut d'abord en 1671 : elle est la première du recueil intitulé *Fables choisies et autres poésies.*

[2] AEsop., 72, 223.—*Contes et fables indiennes de Bidpaï et de Lokman*, 1778, in-12, t. II, p. 87 : *Le Corbeau, le Loup, le Renard, le Lion, et le Chameau.*

[3] C'est-à-dire de toutes les professions et de toutes les classes. Du temps de La Fontaine, les bateleurs, vendeurs de baume et de spécifiques, et les charlatans de tous les genres, étoient encore plus nombreux qu'aujourd'hui, et, vu l'ignorance et le pédantisme des médecins, ils obtenoient encore plus de crédit.

Digitized by Google

Et m'acquittois d'un vœu fait pour votre santé.
Même j'ai vu dans mon voyage
Gens experts et savants; leur ai dit la langueur
Dont votre majesté craint à bon droit la suite.
Vous ne manquez que de chaleur;
Le long âge en vous l'a détruite :
D'un loup écorché vif appliquez-vous la peau
Toute chaude et toute fumante :
Le secret sans doute en est beau
Pour la nature défaillante.
Messire loup vous servira,
S'il vous plaît, de robe de chambre.
Le roi goûte cet avis-là.
On écorche, on taille, on démembre
Messire loup. Le monarque en soupa,
Et de sa peau s'enveloppa.

Messieurs les courtisans, cessez de vous détruire ;
Faites, si vous pouvez, votre cour sans vous nuire :
Le mal se rend chez vous au quadruple du bien.
Les daubeurs[1] ont leur tour d'une ou d'autre manière :
Vous êtes dans une carrière
Où l'on ne se pardonne rien.

[1] Mot heureusement créé par notre poète, et admis seulement depuis la publication de cette fable dans le dictionnaire de l'Académie françoise.

Digitized by Google

FABLE IV.

LE POUVOIR DES FABLES[1].

A M. DE BARILLON[2].

La qualité d'ambassadeur
Peut-elle s'abaisser à des contes vulgaires?
Vous puis-je offrir mes vers et leurs graces légères?
S'ils osent quelquefois prendre un air de grandeur,
Seront-ils point traités par vous de téméraires?
Vous avez bien d'autres affaires
A démêler que les débats
Du lapin et de la belette.
Lisez-les; ne les lisez pas:
Mais empêchez qu'on ne nous mette
Toute l'Europe sur les bras.
Que de mille endroits de la terre
Il nous vienne des ennemis,
J'y consens; mais que l'Angleterre
Veuille que nos deux rois se lassent d'être amis,
J'ai peine à digérer la chose[3].
N'est-il point encor temps que Louis se repose[4]?
Quel autre Hercule enfin ne se trouveroit las

[1] AEsop., 181, 54.

[2] Ambassadeur en Angleterre, ami de notre poète, de madame de Sévigné, de madame de Grignan, et de madame de Coulanges.

[3] Le parlement d'Angleterre s'opposoit à ce que Charles favorisât la France.

[4] On négocioit alors à Nimègue pour la paix.

Digitized by Google

De combattre cette hydre? et faut-il qu'elle oppose
Une nouvelle tête aux efforts de son bras?
Si votre esprit plein de souplesse,
Par éloquence et par adresse,
Peut adoucir les cœurs et détourner ce coup[1],
Je vous sacrifierai cent moutons : c'est beaucoup
Pour un habitant du Parnasse.
Cependant faites-moi la grace
De prendre en don ce peu d'encens :
Prenez en gré mes vœux ardents,
Et le récit en vers qu'ici je vous dédie.
Son sujet vous convient, je n'en dirai pas plus :
Sur les éloges que l'envie
Doit avouer qui vous sont dus
Vous ne voulez pas qu'on appuie.

Dans Athène autrefois, peuple vain et léger,
Un orateur[2], voyant sa patrie en danger,
Courut à la tribune; et, d'un art tyrannique,
Voulant forcer les cœurs dans une république,
Il parla fortement sur le commun salut.
On ne l'écoutoit pas. L'orateur recourut
A ces figures violentes
Qui savent exciter les ames les plus lentes :
Il fit parler les morts, tonna, dit ce qu'il put;
Le vent emporta tout; personne ne s'émut.

[1] Le parlement d'Angleterre vouloit qu'en cas que Louis XIV ne consentît pas à faire la paix avec les alliés, Charles II se joignît à eux pour faire la guerre à la France.

[2] Cet orateur se nommoit Demades.

Digitized by Google

L'animal aux têtes frivoles[1],
Étant fait à ces traits, ne daignoit l'écouter;
Tous regardoient ailleurs : il en vit s'arrêter
A des combats d'enfants, et point à ses paroles.
Que fit le harangueur ? Il prit un autre tour.
Cérès, commença-t-il, faisoit voyage un jour
Avec l'anguille et l'hirondelle :
Un fleuve les arrête; et l'anguille en nageant,
Comme l'hirondelle en volant,
Le traversa bientôt. L'assemblée à l'instant
Cria tout d'une voix : Et Cérès, que fit-elle ?
Ce qu'elle fit! un prompt courroux
L'anima d'abord contre vous.
Quoi! de contes d'enfants son peuple s'embarrasse;
Et du péril qui le menace
Lui seul entre les Grecs il néglige l'effet!
Que ne demandez-vous ce que Philippe fait?
A ce reproche l'assemblée,
Par l'apologue réveillée,
Se donne entière à l'orateur.
Un trait de fable en eut l'honneur.

Nous sommes tous d'Athène en ce point; et moi-même,
Au moment que je fais cette moralité,
Si Peau-d'âne m'étoit conté[2],

[1] Horace, en parlant du peuple romain, a dit :

Bellua multorum est capitum. . . . . .
HORAT., Epist. I, 1, v. 76.

[2] C'est bien au conte de *Peau-d'âne*, écrit pour l'amusement des enfants, auquel La Fontaine fait ici allusion, et non pas à la cent vingt-neuvième nouvelle de Bonaventure des Periers, comme l'a prétendu un commentateur de notre

Digitized by Google

J'y prendrois un plaisir extrême.
Le monde est vieux, dit-on : je le crois; cependant
Il le faut amuser encor comme un enfant.

FABLE V.

L'HOMME ET LA PUCE[1].

Par des vœux importuns nous fatiguons les dieux,
Souvent pour des sujets même indignes des hommes :
Il semble que le ciel sur tous tant que nous sommes
Soit obligé d'avoir incessamment les yeux,
Et que le plus petit de la race mortelle,
A chaque pas qu'il fait, à chaque bagatelle,
Doive intriguer l'Olympe et tous ses citoyens,
Comme s'il s'agissoit des Grecs et des Troyens.

Un sot par une puce eut l'épaule mordue.
Dans les plis de ses draps elle alla se loger.
Hercule, ce dit-il, tu devois bien purger
La terre de cette hydre au printemps revenue!
Que fais-tu, Jupiter, que du haut de la nue
Tu n'en perdes la race afin de me venger!

Pour tuer une puce il vouloit obliger
Ces dieux à lui prêter leur foudre et leur massue.

poète. Perrault a mis en vers le conte de *Peau-d'âne*, et il a été publié séparément avec la nouvelle de *Grisélidis* de Boccace, versifiée par le même auteur, mais postérieurement à cette fable. Ces contes de fées, rajeunis du temps de Louis XIV, ont une origine plus ancienne.

[1] Ésop., 62, 194.

Digitized by Google

FABLE VI.

LES FEMMES ET LE SECRET[1].

Rien ne pèse tant qu'un secret :
Le porter loin est difficile aux dames ;
Et je sais même sur ce fait
Bon nombre d'hommes qui sont femmes.

Pour éprouver la sienne un mari s'écria,
La nuit, étant près d'elle : O dieux ! qu'est-ce cela ?
Je n'en puis plus ! on me déchire !
Quoi ! j'accouche d'un œuf !—D'un œuf !—Oui, le voilà
Frais et nouveau pondu : gardez bien de le dire ;
On m'appelleroit poule. Enfin n'en parlez pas.
La femme, neuve sur ce cas,
Ainsi que sur mainte autre affaire,
Crut la chose, et promit ses grands dieux de se taire :
Mais ce serment s'évanouit
Avec les ombres de la nuit.
L'épouse, indiscrète et peu fine,
Sort du lit quand le jour fut à peine levé ;
Et de courir chez sa voisine :
Ma commère, dit-elle, un cas est arrivé ;
N'en dites rien surtout, car vous me feriez battre :
Mon mari vient de pondre un œuf gros comme quatre.

[1] Abstemius, 129.

Digitized by Google

Au nom de Dieu, gardez-vous bien
D'aller publier ce mystère.
Vous moquez-vous ? dit l'autre : ah ! vous ne savez guère
Quelle je suis. Allez, ne craignez rien.
La femme du pondeur[1] s'en retourne chez elle.
L'autre grille déjà de conter la nouvelle :
Elle va la répandre en plus de dix endroits :
Au lieu d'un œuf elle en dit trois.
Ce n'est pas encor tout ; car une autre commère
En dit quatre, et raconte à l'oreille le fait :
Précaution peu nécessaire ;
Car ce n'étoit plus un secret.
Comme le nombre d'œufs, grace à la renommée,
De bouche en bouche alloit croissant,
Avant la fin de la journée
Ils se montoient à plus d'un cent.

FABLE VII.

LE CHIEN QUI PORTE A SON COU LE DINÉ DE SON MAITRE[2].

Nous n'avons pas les yeux à l'épreuve des belles,
Ni les mains à celle de l'or :
Peu de gens gardent un trésor
Avec des soins assez fidèles.

[1] Mot de la création de notre poète, si bien adapté à cette historiette qu'on pourroit peut-être l'employer ailleurs.

[2] Regnier, première partie, fable XVII.

Digitized by Google

Certain chien, qui portoit la pitance au logis,
S'étoit fait un collier du dîné de son maître.
Il étoit tempérant, plus qu'il n'eût voulu l'être
Quand il voyoit un mets exquis;
Mais enfin il l'étoit : et, tous tant que nous sommes,
Nous nous laissons tenter à l'approche des biens.
Chose étrange! on apprend la tempérance aux chiens,
Et l'on ne peut l'apprendre aux hommes!
Ce chien-ci donc étant de la sorte atourné,
Un mâtin passe, et veut lui prendre le dîné.
Il n'en eut pas toute la joie
Qu'il espéroit d'abord : le chien mit bas la proie
Pour la défendre mieux, n'en étant plus chargé.
Grand combat. D'autres chiens arrivent;
Ils étoient de ceux-là qui vivent
Sur le public, et craignent [1] peu les coups.
Notre chien, se voyant trop foible contre eux tous,
Et que la chair couroit un danger manifeste,
Voulut avoir sa part; et, lui sage, il leur dit :
Point de courroux, messieurs; mon lopin me suffit :
Faites votre profit du reste.
A ces mots, le premier, il vous happe un morceau,
Et chacun de tirer, le mâtin, la canaille,
A qui mieux mieux : ils firent tous ripaille;
Chacun d'eux eut part au gâteau.

Je crois voir en ceci l'image d'une ville
Où l'on met les deniers à la merci des gens.

[1] VAR., édit. de 1678 : *En craignant*. Mais La Fontaine a consigné la leçon du texte dans l'errata qui est à la suite de la préface du tome IV.

Digitized by Google

Échevins, prévôt des marchands,
Tout fait sa main : le plus habile
Donne aux autres l'exemple, et c'est un passe-temps
De leur voir nettoyer un monceau de pistoles.
Si quelque scrupuleux, par des raisons frivoles,
Veut défendre l'argent, et dit le moindre mot,
On lui fait voir qu'il est un sot.
Il n'a pas de peine à se rendre :
C'est bientôt le premier à prendre.

FABLE VIII.

LE RIEUR ET LES POISSONS[1].

On cherche les rieurs; et moi je les évite.
Cet art veut, sur tout autre, un suprême mérite :
Dieu ne créa que pour les sots
Les méchants diseurs de bons mots.
J'en vais peut-être en une fable
Introduire un; peut-être aussi
Que quelqu'un trouvera que j'aurai réussi.

Un rieur étoit à la table
D'un financier, et n'avoit en son coin
Que de petits poissons : tous les gros étoient loin.
Il prend donc les menus, puis leur parle à l'oreille;

[1] Abstemius, 118. C'est l'anecdote du poète Philoxène de Cythère, racontée par Athénée, l. I, ch. VI, t. I, p. 32 et 33 de la traduction françoise.

Digitized by Google

Et puis il feint, à la pareille,
D'écouter leur réponse. On demeura surpris :
Cela suspendit les esprits.
Le rieur alors, d'un ton sage,
Dit qu'il craignoit qu'un sien ami,
Pour les grandes Indes parti,
N'eût depuis un an fait naufrage.
Il s'en informoit donc à ce menu fretin :
Mais tous lui répondoient qu'ils n'étoient pas d'un âge
A savoir au vrai son destin;
Les gros en sauroient davantage.
N'en puis-je donc, messieurs, un gros interroger?
De dire si la compagnie
Prit goût à sa plaisanterie,
J'en doute; mais enfin il les sut engager
A lui servir d'un monstre assez vieux pour lui dire
Tous les noms des chercheurs de mondes inconnus
Qui n'en étoient pas revenus,
Et que depuis cent ans sous l'abyme avoient vus
Les anciens du vaste empire.

Digitized by Google

FABLE IX [1].

LE RAT ET L'HUITRE [2].

Un rat, hôte d'un champ, rat de peu de cervelle,
Des lares paternels un jour se trouva soûl.
Il laisse là le champ, le grain, et la javelle,
Va courir le pays, abandonne son trou.
Sitôt qu'il fut hors de la case:
Que le monde, dit-il, est grand et spacieux!
Voilà les Apennins, et voici le Caucase!
La moindre taupinée étoit mont à ses yeux.
Au bout de quelques jours le voyageur arrive
En un certain canton où Thétis sur la rive
Avoit laissé mainte huître; et notre rat d'abord
Crut voir, en les voyant, des vaisseaux de haut bord.
Certes, dit-il, mon père étoit un pauvre sire!
Il n'osoit voyager, craintif au dernier point.
Pour moi, j'ai déjà vu le maritime empire:
J'ai passé les déserts, mais nous n'y bûmes point [3].
D'un certain magister le rat tenoit ces choses,

[1] Cette fable est la quatrième du recueil de *Fables et autres poésies* publié en 1671.

[2] Abstemius, I. AEsop., 212, 290.

[3] Allusion à un passage de Rabelais, liv. I, ch. XXXIII, t. I, p. 123. Quand on propose à Picrochole la conquête du monde, et qu'on lui fait traverser en idée, avec toute sa suite, les trois Arabies, il dit: « Ha! paovres gents, que boirons-« nous par ces déserts? » On lui répond qu'on a pourvu à tout, et que la caravane de la Mecque s'y trouve, et lui fournit du pain et du vin. « Voire (dit Pi-« crochole), mais nous ne busmes poinct frais. »

Digitized by Google

Et les disoit à travers champs;
N'étant pas de ces rats qui, les livres rongeants,
Se font savants jusques aux dents.
Parmi tant d'huîtres toutes closes
Une s'étoit ouverte; et, bâillant au soleil,
Par un doux zéphyr réjouie,
Humoit l'air, respiroit, étoit épanouie,
Blanche, grasse, et d'un goût, à le voir, nompareil.
D'aussi loin que le rat voit cette huître qui bâille:
Qu'aperçois-je? dit-il; c'est quelque victuaille!
Et, si je ne me trompe à la couleur du mets,
Je dois faire aujourd'hui bonne chère, ou jamais.
Là-dessus maître rat, plein de belle espérance,
Approche de l'écaille, alonge un peu le cou,
Se sent pris comme aux lacs; car l'huître tout d'un coup
Se referme. Et voilà ce que fait l'ignorance.

Cette fable contient plus d'un enseignement:
Nous y voyons premièrement
Que ceux qui n'ont du monde aucune expérience
Sont, aux moindres objets, frappés d'étonnement;
Et puis nous y pouvons apprendre
Que tel est pris qui croyoit prendre.

Digitized by Google

FABLE X.

L'OURS ET L'AMATEUR DES JARDINS [1].

Certain ours montagnard, ours à demi léché,
Confiné par le Sort dans un bois solitaire,
Nouveau Bellérophon [2], vivoit seul et caché.
Il fût devenu fou : la raison d'ordinaire
N'habite pas long-temps chez les gens séquestrés.
Il est bon de parler, et meilleur de se taire;
Mais tous deux sont mauvais alors qu'ils sont outrés.
Nul animal n'avoit affaire
Dans les lieux que l'ours habitoit;
Si bien que, tout ours qu'il étoit,
Il vint à s'ennuyer de cette triste vie.
Pendant qu'il se livroit à la mélancolie,
Non loin de là certain vieillard
S'ennuyoit aussi de sa part.
Il aimoit les jardins, étoit prêtre de Flore;
Il l'étoit de Pomone encore.
Ces deux emplois sont beaux; mais je voudrois parmi
Quelque doux et discret ami.
Les jardins parlent peu, si ce n'est dans mon livre :
De façon que, lassé de vivre

[1] *Les Contes et Fables indiennes de Bidpaï et de Lokman*, t. II, p. 180 : *Le Jardinier et l'Ourse.*

[2] Le vainqueur de la Chimère, qui, ayant eu le malheur de tuer son frère, fut plongé dans une mélancolie si profonde qu'elle ne finit qu'avec sa vie.

Digitized by Google

Avec des gens muets, notre homme, un beau matin,
Va chercher compagnie et se met en campagne.
L'ours, porté d'un même dessein [1],
Venoit de quitter sa montagne.
Tous deux, par un cas surprenant,
Se rencontrent en un tournant.
L'homme eut peur: mais comment esquiver? et que faire?
Se tirer en Gascon d'une semblable affaire
Est le mieux : il sut donc dissimuler sa peur.
L'ours, très-mauvais complimenteur,
Lui dit : Viens-t'en me voir. L'autre reprit : Seigneur,
Vous voyez mon logis; si vous me vouliez faire
Tant d'honneur que d'y prendre un champêtre repas,
J'ai des fruits, j'ai du lait : ce n'est peut-être pas
De nosseigneurs les ours le manger ordinaire [2];
Mais j'offre ce que j'ai. L'ours l'accepte; et d'aller.
Les voilà bons amis avant que d'arriver :
Arrivés, les voilà se trouvant bien ensemble;
Et bien qu'on soit, à ce qu'il semble,
Beaucoup mieux seul qu'avec des sots,
Comme l'ours en un jour ne disoit pas deux mots,
L'homme pouvoit sans bruit vaquer à son ouvrage.
L'ours alloit à la chasse, apportoit du gibier;
Faisoit son principal métier
D'être bon émoucheur; écartait du visage
De son ami dormant ce parasite ailé
Que nous avons mouche appelé.

[1] VAR. *Destin*, dans quelques éditions modernes : mais c'est une mauvaise leçon qu'aucune édition originale n'autorise.

[2] L'ours commun est frugivore.

Digitized by Google

Un jour que le vieillard dormoit d'un profond somme,
Sur le bout de son nez une allant se placer
Mit l'ours au désespoir; il eut beau la chasser.
Je t'attraperai bien, dit-il; et voici comme.
Aussitôt fait que dit : le fidèle émoucheur
Vous empoigne un pavé, le lance avec roideur,
Casse la tête à l'homme en écrasant la mouche;
Et non moins bon archer que mauvais raisonneur,
Roide mort étendu sur la place il le couche.

Rien n'est si dangereux qu'un ignorant ami;
Mieux vaudroit un sage ennemi.

FABLE XI.

LES DEUX AMIS [1].

Deux vrais amis vivoient au Monomotapa;
L'un ne possédoit rien qui n'appartînt à l'autre.
Les amis de ce pays-là
Valent bien, dit-on, ceux du nôtre.

Une nuit que chacun s'occupoit au sommeil,
Et mettoit à profit l'absence du soleil,
Un de nos deux amis sort du lit en alarme;
Il court chez son intime, éveille les valets :

[1] *Contes et Fables indiennes de Bidpaï et de Lokman*, t. II, p. 304 : *Les deux Amis*.

Digitized by Google

Morphée avoit touché le seuil de ce palais.
L'ami couché s'étonne; il prend sa bourse, il s'arme,
Vient trouver l'autre, et dit : Il vous arrive peu
De courir quand on dort; vous me paroissiez homme
A mieux user du temps destiné pour le somme :
N'auriez-vous point perdu tout votre argent au jeu?
En voici. S'il vous est venu quelque querelle,
J'ai mon épée; allons. Vous ennuyez-vous point
De coucher toujours seul? une esclave assez belle
Étoit à mes côtés; voulez-vous qu'on l'appelle?
Non, dit l'ami, ce n'est ni l'un ni l'autre point :
Je vous rends grace de ce zèle.
Vous m'êtes, en dormant, un peu triste apparu;
J'ai craint qu'il ne fût vrai; je suis vîte accouru.
Ce maudit songe en est la cause.

Qui d'eux aimoit le mieux? Que t'en semble, lecteur?
Cette difficulté vaut bien qu'on la propose.
Qu'un ami véritable est une douce chose!
Il cherche vos besoins au fond de votre cœur;
Il vous épargne la pudeur
De les lui découvrir vous-même :
Un songe [1], un rien, tout lui fait peur
Quand il s'agit de ce qu'il aime.

[1] Var. Édit. de 1678 : *Une ombre*. Mais La Fontaine a changé ce mot au moyen de son errata.

Digitized by Google

FABLE XII.

LE COCHON, LA CHÈVRE, ET LE MOUTON [1].

Une chèvre, un mouton, avec un cochon gras,
Montés sur même char, s'en alloient à la foire.
Leur divertissement ne les y portoit pas;
On s'en alloit les vendre, à ce que dit l'histoire :
Le charton [2] n'avait pas dessein
De les mener voir Tabarin [3].
Dom pourceau crioit en chemin
Comme s'il avait eu cent bouchers à ses trousses :
C'étoit une clameur à rendre les gens sourds.
Les autres animaux, créatures plus douces,

[1] Æsop., 179. Aphton., 30, Lokman, 19, p. 80 de la traduction de M. Marcel, 1803, in-12.

[2] Charton et chareton, vieux mot, pour charretier, voiturier.

Lors Marcel tost et vitement
Jetta jus tout son vestement,
A la roe se mist au bas;
Le *chareton* ne le crut pas.
Roman du second Renard, fol. 26, cité par M. Roquefort.

[3] Tabarin étoit le bouffon gagé d'un nommé Mondor, vendeur de baume et d'onguent, qui avoit établi son théâtre sur la place du Pont-Neuf, du côté de la place Dauphine, au commencement du dix-septième siècle. Les farces comiques et ordurières qui y furent jouées eurent un succès prodigieux, et servirent à duper et à divertir la cour et la ville. Tabarin en acquit une telle célébrité qu'on imprima ses lazzi, et que ce recueil eut six éditions; il est intitulé *Recueil général et fantaisies de Tabarin, divisé en deux parties,* etc. Paris, 1625. Cette fable de La Fontaine et quelques vers de Boileau ont procuré à Tabarin une sorte d'immortalité qu'il n'auroit pas obtenue par son insipide recueil et par son ignoble talent.

Digitized by Google

Bonnes gens, s'étonnoient qu'il criât au secours;
Ils ne voyoient nul mal à craindre.
Le charton dit au porc : Qu'as-tu tant à te plaindre?
Tu nous étourdis tous : que ne te tiens-tu coi?
Ces deux personnes-ci, plus honnêtes que toi,
Devroient t'apprendre à vivre, ou du moins à te taire :
Regarde ce mouton; a-t-il dit un seul mot?
Il est sage. Il est un sot,
Repartit le cochon : s'il savoit son affaire,
Il crieroit, comme moi, du haut de son gosier;
Et cette autre personne honnête
Crieroit tout du haut de sa tête.
Ils pensent qu'on les veut seulement décharger,
La chèvre de son lait, le mouton de sa laine :
Je ne sais pas s'ils ont raison;
Mais quant à moi, qui ne suis bon
Qu'à manger, ma mort est certaine.
Adieu mon toit et ma maison.

Dom pourceau raisonnoit en subtil personnage :
Mais que lui servoit-il ? Quand le mal est certain,
La plainte ni la peur ne changent le destin;
Et le moins prévoyant est toujours le plus sage.

Digitized by Google

FABLE XIII.

TIRCIS ET AMARANTE.

POUR MADEMOISELLE DE SILLERY [1].

J'avois Ésope quitté
Pour être tout à Boccace [2];
Mais une divinité
Veut revoir sur le Parnasse
Des fables de ma façon.
Or, d'aller lui dire, Non,
Sans quelque valable excuse,
Ce n'est pas comme on en use
Avec des divinités,
Surtout quand ce sont de celles
Que la qualité de Belles
Fait reines des volontés.
Car, afin que l'on le sache,
C'est Sillery qui s'attache

[1] La Fontaine étoit, ainsi que de Maucroix son ami, fort lié avec les Bruslart de Sillery; et on trouve encore dans ses œuvres diverses une épître adressée à un chevalier de Sillery, probablement frère ou parent de celle à qui cette fable est dédiée.

[2] Un grand nombre de fables de notre poète sont tirées d'Ésope, et il a puisé dans Boccace les sujets de plusieurs de ses contes. Il en avoit publié un recueil en 1675, dont la vente avoit été interdite par sentence de police, ce qui ne l'empêchoit pas d'avouer qu'il s'occupoit encore à composer de nouveaux contes. Peut-être aussi cet aveu prouve-t-il que la composition de cette fable est antérieure à l'année 1675. Quoi qu'il en soit, il inséra de nouveaux contes parmi d'autres poésies de lui, publiées postérieurement à cette fable, en 1682 et en 1685.

Digitized by Google

A vouloir que, de nouveau,
Sire loup, sire corbeau,
Chez moi se parlent en rime.
Qui dit Sillery dit tout :
Peu de gens en leur estime
Lui refusent le haut bout ;
Comment le pourroit-on faire ?

Pour venir à notre affaire,
Mes contes, à son avis,
Sont obscurs : les beaux esprits
N'entendent pas toute chose [1].
Faisons donc quelques récits
Qu'elle déchiffre sans glose :
Amenons des bergers ; et puis nous rimerons
Ce que disent entre eux les loups et les moutons.

Tircis disoit un jour à la jeune Amarante :
Ah ! si vous connoissiez comme moi certain mal
Qui nous plaît et qui nous enchante,
Il n'est bien sous le ciel qui vous parût égal !
Souffrez qu'on vous le communique ;
Croyez-moi, n'ayez point de peur :
Voudrois-je vous tromper, vous, pour qui je me pique
Des plus doux sentiments que puisse avoir un cœur ?
Amarante aussitôt réplique :
Comment l'appelez-vous, ce mal ? quel est son nom ?—

[1] Une demoiselle qui ne craignoit pas d'avouer qu'elle avoit lu les contes de notre poète, devoit désirer faire croire qu'elle ne les comprenoit pas bien. Il est étonnant qu'un esprit aussi délié que Champfort n'ait pas entendu le sens de cette phrase, ni aperçu l'ironie fine et délicate qu'elle renferme. (W.)

Digitized by Google

L'amour.—Ce mot est beau! dites-moi quelques marques
A quoi je le pourrai connoître : que sent-on?—
Des peines près de qui le plaisir des monarques
Est ennuyeux et fade : on s'oublie, on se plaît
Toute seule en une forêt.
Se mire-t-on près d'un rivage,
Ce n'est pas soi qu'on voit ; on ne voit qu'une image
Qui sans cesse revient, et qui suit en tous lieux :
Pour tout le reste on est sans yeux.
Il est un berger du village
Dont l'abord, dont la voix, dont le nom fait rougir :
On soupire à son souvenir ;
On ne sait pas pourquoi, cependant on soupire ;
On a peur de le voir, encor qu'on le désire.
Amarante dit à l'instant :
Oh ! oh ! c'est là ce mal que vous me prêchez tant !
Il ne m'est pas nouveau : je pense le connoître.
Tircis à son but croyoit être,
Quand la belle ajouta : Voilà tout justement
Ce que je sens pour Clidamant.
L'autre pensa mourir de dépit et de honte.

Il est force gens comme lui,
Qui prétendent n'agir que pour leur propre compte,
Et qui font le marché d'autrui.

Digitized by Google

FABLE XIV.

LES OBSÈQUES DE LA LIONNE[1].

La femme du lion mourut;
Aussitôt chacun accourut
Pour s'acquitter envers le prince
De certains compliments de consolation,
Qui sont surcroît d'affliction.
Il fit avertir sa province
Que les obsèques se feroient
Un tel jour, en tel lieu; ses prevôts y seroient
Pour régler la cérémonie,
Et pour placer la compagnie.
Jugez si chacun s'y trouva.
Le prince aux cris s'abandonna,
Et tout son antre en résonna :
Les lions n'ont point d'autre temple.
On entendit, à son exemple,
Rugir en leur patois messieurs les courtisans.

Je définis la cour, un pays où les gens,
Tristes, gais, prêts à tout, à tout indifférents,
Sont ce qu'il plaît au prince, ou, s'ils ne peuvent l'être,
Tâchent au moins de le paraître[2].

[1] Abstemius, 148.

[2] Var. Édit. de 1678 : *Parêtre*. La Fontaine a écrit ainsi ce mot pour rimer, aux yeux comme à l'oreille, avec le vers précédent, et par une licence commune aux poètes de son temps.

Digitized by Google

Peuple caméléon, peuple singe du maître;
On dirait qu'un esprit anime mille corps :
C'est bien là que les gens sont de simples ressorts.

Pour revenir à notre affaire,
Le cerf ne pleura point. Comment l'eût-il pu faire?
Cette mort le vengeoit : la reine avoit jadis
Étranglé sa femme et son fils.
Bref, il ne pleura point. Un flatteur l'alla dire,
Et soutint qu'il l'avoit vu rire.
La colère du roi, comme dit Salomon,
Est terrible, et surtout celle du roi lion;
Mais ce cerf n'avoit pas accoutumé de lire.
Le monarque lui dit : Chétif hôte des bois,
Tu ris! tu ne suis pas ces gémissantes voix!
Nous n'appliquerons point sur tes membres profanes
Nos sacrés ongles : venez, loups,
Vengez la reine; immolez, tous,
Ce traître à ses augustes mânes.
Le cerf reprit alors : Sire, le temps des pleurs
Est passé; la douleur est ici superflue.
Votre digne moitié, couchée entre des fleurs,
Tout près d'ici m'est apparue;
Et je l'ai d'abord reconnue.
Ami, m'a-t-elle dit, garde que ce convoi,
Quand je vais chez les dieux, ne t'oblige à des larmes.
Aux champs élysiens j'ai goûté mille charmes,
Conversant avec ceux qui sont saints comme moi.
Laisse agir quelque temps le désespoir du roi.
J'y prends plaisir. A peine on eut ouï la chose,

Digitized by Google

Qu'on se mit à crier : Miracle ! Apothéose !
Le cerf eut un présent, bien loin d'être puni.

Amusez les rois par des songes,
Flattez-les, payez-les d'agréables mensonges :
Quelque indignation dont leur cœur soit rempli,
Ils goberont l'appât ; vous serez leur ami.

FABLE XV.

LE RAT ET L'ÉLÉPHANT [1].

Se croire un personnage est fort commun en France :
On y fait l'homme d'importance,
Et l'on n'est souvent qu'un bourgeois.
C'est proprement le mal françois :
La sotte vanité nous est particulière.
Les Espagnols sont vains, mais d'une autre manière :
Leur orgueil me semble, en un mot,
Beaucoup plus fou, mais pas si sot.
Donnons quelque image du nôtre,
Qui sans doute en vaut bien un autre.

Un rat des plus petits voyait un éléphant
Des plus gros, et railloit le marcher un peu lent
De la bête de haut parage,

1 Phædr., I, 28. Cette fable de Phèdre est combinée ici avec un passage de maître Nicole Glotelet, dans son apologie pour Clément Marot. (Voyez *Œuvres de Clément Marot*, t. VI, p. 158, édit. de 1731, in-12.)

Digitized by Google

Qui marchoit à gros équipage.
Sur l'animal à triple étage
Une sultane de renom,
Son chien, son chat, et sa guenon,
Son perroquet, sa vieille, et toute sa maison,
S'en alloit en pélerinage.
Le rat s'étonnoit que les gens
Fussent touchés de voir cette pesante masse :
Comme si d'occuper ou plus ou moins de place
Nous rendoit, disoit-il, plus ou moins importants!
Mais qu'admirez-vous tant en lui, vous autres hommes?
Seroit-ce ce grand corps qui fait peur aux enfants?
Nous ne nous prisons pas, tout petits que nous sommes,
D'un grain moins que les éléphants.
Il en auroit dit davantage;
Mais le chat, sortant de sa cage,
Lui fit voir en moins d'un instant
Qu'un rat n'est pas un éléphant.

Digitized by Google

FABLE XVI.

L'HOROSCOPE [1].

On rencontre sa destinée
Souvent par des chemins qu'on prend pour l'éviter [2].

Un père eut pour toute lignée
Un fils qu'il aima trop, jusques à consulter
Sur le sort de sa géniture
Les diseurs de bonne aventure.
Un de ces gens lui dit que des lions surtout
Il éloignât l'enfant jusques à certain âge;
Jusqu'à vingt ans, point davantage.
Le père, pour venir à bout
D'une précaution sur qui rouloit la vie
De celui qu'il aimoit, défendit que jamais
On lui laissât passer le seuil de son palais.
Il pouvoit, sans sortir, contenter son envie,
Avec ses compagnons tout le jour badiner,
Sauter, courir, se promener.
Quand il fut en l'âge où la chasse
Plaît le plus aux jeunes esprits,

[1] Hérodot., Hist. I, 34-43, t. I, p. 41, édit. de Schweigh; AElien, *Hist. anim.*, liv. VII, ch. XVI, pag. 196 et 232, édit. de Schneider, 1784, in-8°. Pline, lib. X, 3, a raconté l'aventure d'Eschyle.

[2] . . . . . Multi ad fatum
Venere suum dum fata timent.
SENEC., *OEdip.*

Digitized by Google

Cet exercice avec mépris
Lui fut dépeint; mais, quoi qu'on fasse,
Propos, conseil, enseignement,
Rien ne change un tempérament.
Le jeune homme, inquiet, ardent, plein de courage,
A peine se sentit des bouillons d'un tel âge
Qu'il soupira pour ce plaisir.
Plus l'obstacle étoit grand, plus fort fut le désir.
Il savoit le sujet des fatales défenses;
Et comme ce logis, plein de magnificence,
Abondoit partout en tableaux,
Et que la laine et les pinceaux
Traçoient de tous côtés chasses et paysages,
En cet endroit des animaux,
En cet autre des personnages,
Le jeune homme s'émeut, voyant peint un lion:
Ah! monstre! cria-t-il; c'est toi qui me fais vivre
Dans l'ombre et dans les fers! A ces mots il se livre
Aux transports violents de l'indignation,
Porte le poing sur l'innocente bête.
Sous la tapisserie un clou se rencontra:
Ce clou le blesse, il pénétra
Jusqu'aux ressorts de l'ame; et cette chère tête,
Pour qui l'art d'Esculape en vain fit ce qu'il put,
Dut sa perte à ces soins qu'on prit pour son salut[1].

[1] M. Solvet dit, dans ses *Études sur La Fontaine* (t. II, p. 77), qu'une aventure semblable à celle qui est racontée dans cet apologue est arrivée au célèbre poète Dryden et à son fils. Ce fait est faux. Il a été inventé par une certaine femme nommée Élisabeth Thomas, avec laquelle Dryden étoit fort lié, et qu'il a célébrée sous le nom de Corinne. Pour se tirer de prison, où elle avoit été renfermée pour dettes, elle imagina, trente ans après la mort du célèbre poète son ami, d'écrire sur son compte des anecdotes dont elle connoissoit bien elle-même

Digitized by Google

Même précaution nuisit au poète[1] Eschyle.
Quelque devin le menaça, dit-on,
De la chute d'une maison.
Aussitôt il quitta la ville,
Mit son lit en plein champ, loin des toits, sous les cieux.
Un aigle, qui portoit en l'air une tortue,
Passa par là, vit l'homme, et sur sa tête nue,
Qui parut un morceau de rocher à ses yeux,
Étant de cheveux dépourvue,
Laissa tomber sa proie afin de la casser:
Le pauvre Eschyle ainsi sut ses jours avancer.

De ces exemples il résulte
Que cet art, s'il est vrai, fait tomber dans les maux
Que craint celui qui le consulte;
Mais je l'en justifie, et maintiens qu'il est faux.
Je ne crois point que la Nature
Se soit lié les mains, et nous les lie encor
Jusqu'au point de marquer dans les cieux notre sort:
Il dépend d'une conjoncture
De lieux, de personnes, de temps;
Non des conjonctions de tous ces charlatans.
Ce berger et ce roi sont sous même planète;
L'un d'eux porte le sceptre, et l'autre la houlette.

toute la fausseté : elle a trompé ainsi ses contemporains et la postérité, et même jusqu'au judicieux Johnson; mais ses impostures ont été habilement dévoilées par l'habile et savant biographe de Dryden, M. E. Malone, qui a rétabli, d'après des preuves authentiques, les faits dans toute leur exactitude, et dissipé les mensonges qui avoient pris la place de la vérité. (Voyez *The critical and Miscellaneous prose works* of John Dryden, in-8o, 1800, tom. I, pag. 404-421.) (W.)

[1] *Poète* est ici de deux syllabes, comme dans la fable VI du livre IX.

Digitized by Google

Jupiter[1] le vouloit ainsi.
Qu'est-ce que Jupiter? un corps sans connoissance.
D'où vient donc que son influence
Agit différemment sur ces deux hommes-ci?
Puis comment pénétrer jusques à notre monde?
Comment percer des airs la campagne profonde?
Percer Mars, le Soleil, et des vides sans fin?
Un atome la peut détourner en chemin:
Où l'iront retrouver les faiseurs d'horoscope?
L'état où nous voyons l'Europe[2]
Mérite que du moins quelqu'un d'eux l'ait prévu:
Que ne l'a-t-il donc dit? Mais nul d'eux ne l'a su.
L'immense éloignement, le point, et sa vitesse,
Celle aussi de nos passions,
Permettent-ils à leur foiblesse
De suivre pas à pas toutes nos actions?
Notre sort en dépend: sa course entresuivie
Ne va, non plus que nous, jamais d'un même pas;
Et ces gens veulent au compas
Tracer le cours de notre vie!

Il ne se faut point arrêter
Aux deux faits ambigus que je viens de conter.
Ce fils par trop chéri, ni le bon homme Eschyle,
N'y font rien: tout aveugle et menteur qu'est cet art,
Il peut frapper au but une fois entre mille;
Ce sont des effets du hasard.

[1] Il est ici planète.

[2] Lorsque La Fontaine composoit cette fable, presque toute l'Europe étoit en guerre contre la France.

Digitized by Google

FABLE XVII.

L'ANE ET LE CHIEN [1].

Il se faut entr'aider; c'est la loi de nature.
L'âne un jour pourtant s'en moqua :
Et ne sais comme il y manqua;
Car il est bonne créature.
Il alloit par pays, accompagné du chien,
Gravement sans songer à rien,
Tous deux suivis d'un commun maître.
Ce maître s'endormit. L'âne se mit à paître :
Il étoit alors dans un pré
Dont l'herbe étoit fort à son gré.
Point de chardons pourtant; il s'en passa pour l'heure :
Il ne faut pas toujours être si délicat;
Et faute de servir ce plat,
Rarement un festin demeure.
Notre baudet s'en sut enfin
Passer pour cette fois. Le chien mourant de faim,
Lui dit : Cher compagnon, baisse-toi, je te prie :
Je prendrai mon dîné dans le panier au pain.
Point de réponse; mot [2] : le roussin d'Arcadie
Craignit qu'en perdant un moment
Il ne perdît un coup de dent.
Il fit long-temps la sourde oreille.

[1] Abstemius, 109. [2] Pas un mot. Ellipse.

Digitized by Google

Enfin il répondit : Ami, je te conseille
D'attendre que ton maître ait fini son sommeil;
Car il te donnera sans faute à son réveil
Ta portion accoutumée :
Il ne sauroit tarder beaucoup.
Sur ces entrefaites un loup
Sort du bois, et s'en vient : autre bête affamée.
L'âne appelle aussitôt le chien à son secours.
Le chien ne bouge, et dit : Ami, je te conseille
De fuir en attendant que ton maître s'éveille;
Il ne sauroit tarder : détale vite, et cours.
Que si ce loup t'atteint, casse-lui la mâchoire :
On t'a ferré de neuf; et, si tu me veux croire,
Tu l'étendras tout plat. Pendant ce beau discours,
Seigneur loup étrangla le baudet sans remède.

Je conclus qu'il faut qu'on s'entr'aide [1].

FABLE XVIII.

LE BASSA ET LE MARCHAND.

Un marchand grec en certaine contrée
Faisoit trafic. Un bassa [2] l'appuyoit;
De quoi le Grec en bassa le payoit,

[1] La Fontaine a déjà dit :

En ce monde il se faut l'un l'autre secourir.
Liv. VI, fab. XVI.

[2] Un bacha ou pacha.

Digitized by Google

Non en marchand : tant c'est chère denrée
Qu'un protecteur! Celui-ci coûtoit tant
Que notre Grec s'alloit partout plaignant.
Trois autres Turcs, d'un rang moindre en puissance,
Lui vont offrir leur support en commun.
Eux trois vouloient moins de reconnoissance
Qu'à ce marchand il n'en coûtoit pour un.
Le Grec écoute, avec eux il s'engage.
Et le bassa du tout est averti :
Même on lui dit qu'il jouera, s'il est sage,
A ces gens-là quelque méchant parti,
Les prévenant, les chargeant d'un message
Pour Mahomet, droit en son paradis,
Et sans tarder; sinon ces gens unis
Le préviendront, bien certains qu'à la ronde
Il a des gens tout prêts pour le venger :
Quelque poison l'enverra protéger
Les trafiquants qui sont en l'autre monde.
Sur cet avis le Turc se comporta
Comme Alexandre [1]; et, plein de confiance,
Chez le marchand tout droit il s'en alla,
Se mit à table. On vit tant d'assurance
En ses discours et dans tout son maintien,
Qu'on ne crut point qu'il se doutât de rien.
Ami, dit-il, je sais que tu me quittes;
Même l'on veut que j'en craigne les suites ;
Mais je te crois un trop homme de bien;

[1] Qui but la médecine que lui présenta son médecin Philippe au moment où il venoit de recevoir une lettre qui lui annonçoit que celui-ci vouloit l'empoisonner. (Arrian., l. II, c. XIV; Justin., l. XI, c. VIII; Plutarch., *in Alexand.*, p. 28.)

Digitized by Google

Tu n'as point l'air d'un donneur de breuvage.
Je n'en dis pas là-dessus davantage.
Quant à ces gens qui pensent t'appuyer,
Écoute-moi : sans tant de dialogue
Et de raisons qui pourroient t'ennuyer,
Je ne te veux conter qu'un apologue.

Il étoit un berger, son chien, et son troupeau.
Quelqu'un lui demanda ce qu'il prétendoit faire
D'un dogue de qui l'ordinaire
Étoit un pain entier. Il falloit bien et beau
Donner cet animal au seigneur du village.
Lui, berger, pour plus de ménage,
Auroit deux ou trois mâtineaux,
Qui, lui dépensant moins, veilleroient aux troupeaux
Bien mieux que cette bête seule.
Il mangeoit plus que trois ; mais on ne disoit pas
Qu'il avoit aussi triple gueule
Quand les loups livroient des combats.
Le berger s'en défait ; il prend trois chiens de taille
A lui dépenser moins, mais à fuir la bataille.
Le troupeau s'en sentit ; et tu te sentiras
Du choix de semblable canaille.
Si tu fais bien, tu reviendras à moi.
Le Grec le crut.

Ceci montre aux provinces
Que, tout compté, mieux vaut en bonne foi
S'abandonner à quelque puissant roi
Que s'appuyer de plusieurs petits princes.

Digitized by Google

FABLE XIX.

L'AVANTAGE DE LA SCIENCE[1].

Entre deux bourgeois d'une ville
S'émut[2] jadis un différent :
L'un étoit pauvre, mais habile ;
L'autre, riche, mais ignorant.
Celui-ci sur son concurrent
Voulait emporter l'avantage ;
Prétendoit que tout homme sage
Étoit tenu de l'honorer.
C'étoit tout homme sot : car pourquoi révérer
Des biens dépourvus de mérite ?
La raison m'en semble petite.
Mon ami, disoit-il souvent
Au savant,
Vous vous croyez considérable :
Mais, dites-moi, tenez-vous table ?
Que sert à vos pareils de lire incessamment[3] ?

[1] Abstemius, 145.

[2] Survint, s'éleva. Racine a dit dans le même sens :

Ces jours passés, chez un vieil histrion,
Un chroniqueur *émut* la question.

[3] Sans cesse. C'est dans ce sens que Boileau a dit :

La vieillesse chagrine *incessamment* amasse.
Art poétique, ch. III, v. 283.

Mais le mot *incessamment* signifie plus ordinairement *sans délai*.

Digitized by Google

Ils sont toujours logés à la troisième chambre[1],
Vêtus au mois de juin comme au mois de décembre,
Ayant pour tout laquais leur ombre seulement[2].
La république a bien affaire
De gens qui ne dépensent rien!
Je ne sais d'homme nécessaire
Que celui dont le luxe épand beaucoup de bien.
Nous en usons, Dieu sait! notre plaisir occupe
L'artisan, le vendeur, celui qui fait la jupe,
Et celle qui la porte, et vous, qui dédiez
A messieurs les gens de finance
De méchants livres bien payés.
Ces mots remplis d'impertinence
Eurent le sort qu'ils méritoient.
L'homme lettré se tut, il avoit trop à dire.
La guerre le vengea bien mieux qu'une satire.
Mars détruisit le lieu que nos gens habitoient:
L'un et l'autre quitta sa ville.
L'ignorant resta sans asile;
Il reçut partout des mépris :
L'autre reçut partout quelque faveur nouvelle.
Cela décida leur querelle.

Laissez dire les sots : le savoir a son prix.

[1] C'est-à-dire au troisième étage.
[2] Quibus umbra sua famulatur unice.
Epistol. obscur. viror.

Digitized by Google

FABLE XX.

JUPITER ET LES TONNERRES.

Jupiter, voyant nos fautes,
Dit un jour, du haut des airs :
Remplissons de nouveaux hôtes
Les cantons de l'univers,
Habités par cette race
Qui m'importune et me lasse.
Va-t'en, Mercure, aux enfers ;
Amène-moi la Furie
La plus cruelle des trois.
Race que j'ai trop chérie,
Tu périras cette fois!
Jupiter ne tarda guère
A modérer son transport.
O vous, rois, qu'il voulut faire
Arbitres de notre sort,
Laissez, entre la colère
Et l'orage qui la suit,
L'intervalle d'une nuit.

Le dieu dont l'aile est légère
Et la langue a des douceurs,
Alla voir les noires sœurs.
A Tisiphone et Mégère

Digitized by Google

Il préféra, ce dit-on,
L'impitoyable Alecton.
Ce choix la rendit si fière
Qu'elle jura par Pluton
Que toute l'engeance humaine
Seroit bientôt du domaine
Des déités de là-bas.
Jupiter n'approuva pas
Le serment de l'Euménide.
Il la renvoie; et pourtant
Il lance un foudre à l'instant
Sur certain peuple perfide.
Le tonnerre, ayant pour guide
Le père même de ceux
Qu'il menaçoit de ses feux,
Se contenta de leur crainte;
Il n'embrasa que l'enceinte
D'un désert inhabité;
Tout père frappe à côté.
Qu'arriva-t-il? Notre engeance
Prit pied sur cette indulgence.
Tout l'Olympe s'en plaignit;
Et l'assembleur de nuages
Jura le Styx, et promit
De former d'autres orages :
Ils seroient sûrs. On sourit;
On lui dit qu'il étoit père,
Et qu'il laissât, pour le mieux,
A quelqu'un des autres dieux
D'autres tonnerres à faire.

Digitized by Google

Vulcain [1] entreprit l'affaire.
Ce dieu remplit ses fourneaux
De deux sortes de carreaux [2] :
L'un jamais ne se fourvoie;
Et c'est celui que toujours
L'Olympe en corps nous envoie :
L'autre s'écarte en son cours;
Ce n'est qu'aux monts qu'il en coûte;
Bien souvent même il se perd;
Et ce dernier en sa route
Nous vient du seul Jupiter.

FABLE XXI.

LE FAUCON ET LE CHAPON [3].

Une traîtresse voix bien souvent vous appelle;
Ne vous pressez donc nullement :

1 VAR. La Fontaine, comme tous ses contemporains, écrit toujours *Vulcan*. Cette orthographe, plus conforme à l'étymologie, introduiroit dans ce vers une désagréable cacophonie.

2 Le *carrel*, ou le *carreau*, ou *quarriau*, étoit une flèche fort grosse, dont le fer avoit la pointe triangulaire.

« Quiconque est arschier à Paris, il peut faire ars, *quarriaux*, et fleisches de « tel fust, comme il lui plaist, ou de cor, ou de pluseur pieces, ou d'une, et « puet *empéner les quariaus* de tex pannes, comme il voudra, soit de gelines ou « d'autres. »

Establissement des metiers de Paris, cité par M. Roquefort.

Les poètes ont ensuite fait de *carreaux* le synonyme de *foudres*, et n'emploient ce mot qu'au pluriel.

3 *Contes et Fables Indiennes de Bidpaï et de Lokman*, tom. II, pag. 59 : *Le Faucon et le Coq*.

Digitized by Google

Ce n'étoit pas un sot, non, non, et croyez-m'en,
Que le chien de Jean de Nivelle [1].

Un citoyen du Mans, chapon de son métier,
Étoit sommé de comparoître
Par-devant les lares du maître,
Au pied d'un tribunal que nous nommons foyer.
Tous les gens lui crioient, pour déguiser la chose :
Petit, petit, petit! mais, loin de s'y fier,
Le Normand et demi laissoit les gens crier.
Serviteur, disoit-il; votre appât est grossier :
On ne m'y tient pas, et pour cause.
Cependant un faucon sur sa perche voyoit
Notre Manseau qui s'enfuyoit.
Les chapons ont en nous fort peu de confiance,
Soit instinct, soit expérience.
Celui-ci, qui ne fut qu'avec peine attrapé,
Devoit, le lendemain, être d'un grand soupé,
Fort à l'aise en un plat : honneur dont la volaille
Se seroit passée aisément.
L'oiseau chasseur lui dit : Ton peu d'entendement
Me rend tout étonné. Vous n'êtes que racaille,
Gens grossiers, sans esprit, à qui l'on n'apprend rien.
Pour moi, je sais chasser, et revenir au maître.

[1] Allusion au proverbe qui dit, *Il ressemble au chien de Jean de Nivelle, qui s'enfuit quand on l'appelle.* La Fontaine paroît avoir ignoré l'origine de ce proverbe, qu'on raconte de la manière suivante : Jean II, duc de Montmorency, voyant que la guerre alloit se rallumer avec Louis XI et le duc de Bourgogne, fit sommer à son de trompe ses deux fils, *Jean de Nivelle* et *Louis de Fosseuse*, de quitter la Flandre, où ils avoient des biens considérables, et de venir servir le roi : aucun des deux ne voulut se rendre à cette sommation. Leur père irrité les traita de *chiens*, et les déshérita.

Digitized by Google

Le vois-tu pas à la fenêtre?
Il t'attend : es-tu sourd? Je n'entends que trop bien,
Repartit le chapon : mais que me veut-il dire?
Et ce beau cuisinier armé d'un grand couteau?
Reviendrois-tu pour cet appeau?
Laisse-moi fuir; cesse de rire
De l'indocilité qui me fait envoler
Lorsque d'un ton si doux on s'en vient m'appeler.
Si tu voyois mettre à la broche
Tous les jours autant de faucons
Que j'y vois mettre de chapons,
Tu ne me ferois pas un semblable reproche.

FABLE XXII.

LE CHAT ET LE RAT [1].

Quatre animaux divers, le chat grippe-fromage,
Triste oiseau le hibou, ronge-maille le rat,
Dame belette au long corsage [2],

[1] *Contes et Fables indiennes de Bidpaï et de Lokman*, t. III, p. 62-91 : *Histoire du Rat et du Chat.*

[2] La Fontaine a dit ailleurs, en parlant de la belette :

Damoiselle belette, au corps long et fluet.
Liv. III, fable XVII.

L'animal à longue échine.
Liv. IV, fab. VI.

A ce sujet, un commentateur remarque avec raison que notre fabuliste sait varier son expression sans changer l'image.

Digitized by Google

Toutes gens d'esprit scélérat,
Hantoient le tronc pourri d'un pin vieux et sauvage.
Tant y furent qu'un soir à l'entour de ce pin
L'homme tendit ses rets. Le chat, de grand matin,
Sort pour aller chercher sa proie.
Les derniers traits de l'ombre empêchent qu'il ne voie
Le filet : il y tombe, en danger de mourir;
Et mon chat de crier; et le rat d'accourir :
L'un plein de désespoir, et l'autre plein de joie;
Il voyoit dans les lacs son mortel ennemi.
Le pauvre chat dit : Cher ami,
Les marques de ta bienveillance
Sont communes en mon endroit [1];
Viens m'aider à sortir du piége où l'ignorance
M'a fait tomber. C'est à bon droit
Que seul entre les tiens, par amour singulière [2],
Je t'ai toujours choyé, t'aimant comme mes yeux.
Je n'en ai point regret, et j'en rends grace aux dieux.
J'allois leur faire ma prière,
Comme tout dévot chat en use les matins.
Ce réseau me retient : ma vie est en tes mains;
Viens dissoudre ces nœuds. Et quelle récompense
En aurai-je? reprit le rat.
Je jure éternelle alliance
Avec toi, repartit le chat.
Dispose de ma griffe, et sois en assurance :
Envers et contre tous je te protégerai;

[1] C'est-à-dire à mon égard. Cette locution se trouve fréquemment dans Rabelais, et même dans Molière.

[2] Le mot *amour* étoit des deux genres, surtout en vers; et Racine a dit *ma folle amour*. (*Iphigénie*, act. II, sc. I.)

Digitized by Google

Et la belette mangerai
Avec l'époux de la chouette :
Ils t'en veulent tous deux. Le rat dit : Idiot!
Moi ton libérateur! je ne suis pas si sot.
Puis il s'en va vers sa retraite :
La belette étoit près du trou.
Le rat grimpe plus haut; il y voit le hibou.
Dangers de toutes parts : le plus pressant l'emporte.
Ronge-maille retourne au chat, et fait en sorte
Qu'il détache un chaînon, puis un autre, et puis tant
Qu'il dégage enfin l'hypocrite.
L'homme paroît en cet instant;
Les nouveaux alliés prennent tous deux la fuite.
À quelque temps de là, notre chat vit de loin
Son rat qui se tenoit alerte et sur ses gardes :
Ah! mon frère, dit-il, viens m'embrasser; ton soin
Me fait injure; tu regardes
Comme ennemi ton allié.
Penses-tu que j'aie oublié
Qu'après Dieu je te dois la vie?
Et moi, reprit le rat, penses-tu que j'oublie
Ton naturel? Aucun traité
Peut-il forcer un chat à la reconnaissance?
S'assure-t-on sur l'alliance
Qu'a faite la nécessité?

Digitized by Google

FABLE XXIII.

LE TORRENT ET LA RIVIÈRE [1].

Avec grand bruit et grand fracas
Un torrent tomboit des montagnes :
Tout fuyoit devant lui; l'horreur suivoit ses pas;
Il faisoit trembler les campagnes.
Nul voyageur n'osoit passer
Une barrière si puissante :
Un seul vit des voleurs; et, se sentant presser,
Il mit entre eux et lui cette onde menaçante.
Ce n'étoit que menace et bruit sans profondeur :
Notre homme enfin n'eut que la peur.
Ce succès lui donnant courage,
Et les mêmes voleurs le poursuivant toujours,
Il rencontra sur son passage
Une rivière dont le cours,
Image d'un sommeil doux, paisible, et tranquille,
Lui fit croire d'abord ce trajet fort facile :
Point de bords escarpés, un sable pur et net.
Il entre; et son cheval le met
A couvert des voleurs, mais non de l'onde noire :
Tous deux au Styx allèrent boire;
Tous deux, à nager malheureux,

[1] Commire, t. I, p. 301 : *Torrens et Fluvius.*

Digitized by Google

Allèrent traverser, au séjour ténébreux,
Bien d'autres fleuves que les nôtres.

Les gens sans bruit sont dangereux :
Il n'en est pas ainsi des autres [1].

FABLE XXIV.

L'ÉDUCATION [2].

Laridon et César, frères dont l'origine
Venoit de chiens fameux, beaux, bien faits, et hardis,
A deux maîtres divers échus au temps jadis,
Hantoient, l'un les forêts, et l'autre la cuisine [3].
Ils avoient eu d'abord chacun un autre nom;
Mais la diverse nourriture [4]
Fortifiant en l'un cette heureuse nature,
En l'autre l'altérant, un certain marmiton
Nomma celui-ci Laridon.

1 Demissos animo et tacitos vitare memento,
Quod flumen tacitum est, forsan latet altius unda.
CATON., *Distich.*, l. IV, c. IV.

2 PLUTARQUE, dans le traité intitulé : *Comment il faut nourrir les enfants*, et dans les *Apophthegmes lacédémoniens*. (Voyez les *OEuvres de Plutarque*, traduites par Amyot, édit. 1802, t. XIII, p. 27; t. XVI, p. 61; ou t. I et II des *OEuvres morales*.)

3 VAR. Édition de 1678 :

L'un hantoit les forêts, et l'autre la cuisine.

Ce vers fut corrigé par l'auteur dans l'errata qui est à la suite de sa préface.

4 Ce mot étoit autrefois, dans le style noble, synonyme d'éducation.

Digitized by Google

Son frère, ayant couru mainte haute aventure,
Mis maint cerf aux abois, maint sanglier [1] abattu,
Fut le premier César que la gent [2] chienne ait eu.
On eut soin d'empêcher qu'une indigne maîtresse
Ne fît en ses enfants dégénérer son sang.
Laridon, négligé, témoignoit sa tendresse
A l'objet le premier passant.
Il peupla tout de son engeance :
Tourne-broches [3] par lui rendus communs en France
Y font un corps à part, gens fuyant les hasards,
Peuple antipode des Césars.
On ne suit pas toujours ses aïeux ni son père :
Le peu de soin, le temps, tout fait qu'on dégénère.
Faute de cultiver la nature et ses dons,
Oh! combien de Césars deviendront Laridons!

[1] Ce mot n'est que de deux syllabes, selon l'usage de ce temps. Desmarets, dans la préface de son poème de *Clovis*, se plaignoit que des innovateurs, sans autorité suffisante, voulussent faire les mots *sanglier, ouvrier, bouclier,* et d'autres semblables, de trois syllabes, afin de les rendre plus faciles à prononcer, « tandis, ajoutoit-il, que depuis qu'on parle françois on a toujours fait ces mots « de deux syllabes. » L'usage a depuis décidé en faveur de ces innovateurs obscurs dont Desmarets se plaignoit.

[2] La nation, la race. L'emploi de ce mot, en ce sens, est fréquent chez nos vieux poètes.

[3] On appelle ainsi des chiens dressés à faire tourner une roue qui met en mouvement le tourne-broche.

Digitized by Google

FABLE XXV.

LES DEUX CHIENS ET L'ANE MORT [1].

Les vertus devroient être sœurs,
Ainsi que les vices sont frères.
Dès que l'un de ceux-ci s'empare de nos cœurs,
Tous viennent à la file; il ne s'en manque guères :
J'entends de ceux qui, n'étant pas contraires,
Peuvent loger sous même toit.
A l'égard des vertus, rarement on les voit,
Toutes en un sujet éminemment placées,
Se tenir par la main sans être dispersées.
L'un est vaillant, mais prompt; l'autre est prudent, mais froid.
Parmi les animaux, le chien se pique d'être
Soigneux et fidèle à son maître;
Mais il est sot, il est gourmand;
Témoin ces deux mâtins qui, dans l'éloignement,
Virent un âne mort qui flottoit sur les ondes.
Le vent de plus en plus l'éloignoit de nos chiens.
Ami, dit l'un, tes yeux sont meilleurs que les miens :
Porte un peu tes regards sur ces plaines profondes;
J'y crois voir quelque chose. Est-ce un bœuf, un cheval?
Eh! qu'importe quel animal?
Dit l'un de ces mâtins; voilà toujours curée.
Le point est de l'avoir : car le trajet est grand;

[1] Æsop., 211, 289; Lokman., 36, p. 11, trad. de Marcel, 1803, in-12.

Digitized by Google

Et de plus, il nous faut nager contre le vent.
Buvons toute cette eau; notre gorge altérée
En viendra bien à bout : ce corps demeurera
Bientôt à sec; et ce sera
Provision pour la semaine.
Voilà mes chiens à boire : ils perdirent l'haleine,
Et puis la vie; ils firent tant
Qu'on les vit crever à l'instant.

L'homme est ainsi bâti : quand un sujet l'enflamme,
L'impossibilité disparoît à son ame.
Combien fait-il de vœux, combien perd-il de pas,
S'outrant [1] pour acquérir des biens ou de la gloire!
Si j'arrondissois mes états!
Si je pouvois remplir mes coffres de ducats!
Si j'apprenois l'hébreu, les sciences, l'histoire!
Tout cela, c'est la mer à boire;
Mais rien à l'homme ne suffit.
Pour fournir aux projets que forme un seul esprit,
Il faudroit quatre corps; encor, loin d'y suffire,
A mi-chemin je crois que tous demeureroient :
Quatre Mathusalem bout à bout ne pourroient
Mettre à fin ce qu'un seul désire.

[1] S'excédant, se ruinant.

Digitized by Google

FABLE XXVI.

DÉMOCRITE ET LES ABDÉRITAINS[1].

Que j'ai toujours haï les pensers [2] du vulgaire!
Qu'il me semble profane, injuste, et téméraire [3],
Mettant de faux milieux entre la chose et lui,
Et mesurant par soi ce qu'il voit en autrui!

Le maître d'Épicure en fit l'apprentissage.
Son pays le crut fou. Petits esprits! Mais quoi!
Aucun n'est prophète chez soi.
Ces gens étoient les fous, Démocrite, le sage [4].
L'erreur alla si loin qu'Abdère députa
Vers Hippocrate, et l'invita,
Par lettres et par ambassade,
A venir rétablir la raison du malade.
Notre concitoyen, disoient-ils en pleurant,
Perd l'esprit : la lecture a gâté Démocrite.

1 Diogène Laërce, que les commentateurs de notre poète citent au sujet de cette fable, n'a fait aucune mention de l'histoire qui s'y trouve racontée. Cette anecdote se lit dans une des lettres d'Hippocrate dont les critiques éclairés suspectent l'authenticité.

2 Vieux mot que La Bruyère regrettoit, et qui exprime non-seulement la même chose que le mot *pensée*, qu'on lui a substitué, mais encore la manière d'être de celui qui pense.

3 Odi profanum vulgus et arceo.
HORAT., lib. III, od. I.

4 Démocrite étoit le sage. Ellipse.

Digitized by Google

Nous l'estimerions plus s'il étoit ignorant.
Aucun nombre, dit-il, les mondes ne limite :
Peut-être même ils sont remplis
De Démocrites infinis.
Non content de ce songe, il y joint les atômes,
Enfants d'un cerveau creux, invisibles fantômes;
Et, mesurant les cieux sans bouger d'ici-bas,
Il connoît l'univers, et ne se connoît pas.
Un temps fut qu'il savoit accorder les débats :
Maintenant il parle à lui-même.
Venez, divin mortel; sa folie est extrême.
Hippocrate n'eut pas trop de foi pour ces gens;
Cependant il partit. Et voyez, je vous prie,
Quelles rencontres dans la vie
Le sort cause! Hippocrate arriva dans le temps
Que celui qu'on disoit n'avoir raison ni sens
Cherchoit, dans l'homme et dans la bête,
Quel siége a la raison, soit le cœur, soit la tête.
Sous un ombrage épais, assis près d'un ruisseau,
Les labyrinthes d'un cerveau
L'occupoient. Il avait à ses pieds maint volume,
Et ne vit presque pas son ami s'avancer,
Attaché selon sa coutume.
Leur compliment fut court, ainsi qu'on peut penser :
Le sage est ménager du temps et des paroles.
Ayant donc mis à part les entretiens frivoles,
Et beaucoup raisonné sur l'homme et sur l'esprit,
Ils tombèrent sur la morale.
Il n'est pas besoin que j'étale
Tout ce que l'un et l'autre dit.

Digitized by Google

Le récit précédent suffit
Pour montrer que le peuple est juge récusable.
En quel sens est donc véritable
Ce que j'ai lu dans certain lieu,
Que sa voix est la voix de Dieu ?

FABLE XXVII.

LE LOUP ET LE CHASSEUR [1].

Fureur d'accumuler, monstre de qui les yeux
Regardent comme un point tous les bienfaits des dieux,
Te combattrai-je en vain sans cesse en cet ouvrage ?
Quel temps demandes-tu pour suivre mes leçons ?
L'homme, sourd à ma voix comme à celle du sage,
Ne dira-t-il jamais : C'est assez, jouissons ?
Hâte-toi, mon ami, tu n'as pas tant à vivre.
Je te rebats ce mot; car il vaut tout un livre :
Jouis.—Je le ferai.—Mais quand donc?--Dès demain.—
Eh! mon ami, la mort te peut prendre en chemin [2] :
Jouis dès aujourd'hui; redoute un sort semblable
A celui du chasseur et du loup de ma fable.

[1] *Contes et Fables indiennes de Bidpaï et de Lokman*, t. II, p. 292 : *Le Chasseur et le Loup*. Camerarius, fab. CCLIV, p. 286.

[2] Cras vives : hodie jam vivere, Postume, serum est.
MARTIAL., V, 59.

Non est, crede mihi, sapientis dicere, vivam.
Sera nimis vita crastina : vive hodie.
Ibid. I, 16.

Digitized by Google

Le premier de son arc avoit mis bas un daim.
Un faon de biche passe, et le voilà soudain
Compagnon du défunt : tous deux gisent sur l'herbe.
La proie étoit honnête, un daim avec un faon;
Tout modeste chasseur en eût été content :
Cependant un sanglier[1], monstre énorme et superbe,
Tente encor notre archer, friand de tels morceaux.
Autre habitant du Styx : la Parque et ses ciseaux
Avec peine y mordoient; la déesse infernale
Reprit à plusieurs fois l'heure au monstre fatale.
De la force du coup pourtant il s'abattit.
C'étoit assez de biens. Mais quoi ! rien ne remplit
Les vastes appétits d'un faiseur de conquêtes.
Dans le temps que le porc revient à soi, l'archer
Voit le long d'un sillon une perdrix marcher;
Surcroît chétif aux autres têtes :
De son arc toutefois il bande les ressorts.
Le sanglier, rappelant les restes de sa vie,
Vient à lui, le découd[2], meurt vengé sur son corps;
Et la perdrix le remercie.

Cette part du récit s'adresse aux convoiteux[3] :
L'avare aura pour lui le reste de l'exemple.

[1] Ce mot est ici de deux syllabes.

[2] Terme technique des chasseurs, pour exprimer l'action du sanglier quand il déchire et blesse avec ses défenses. « On appelle *décousures* les blessures que « le sanglier a faites aux chiens avec ses défenses. » Langlois, *Dictionnaire des chasses*, p. 66.

[3] Mot déjà vieux du temps de La Fontaine, mais qu'il nous conservera, parce qu'il n'a été remplacé par aucun. Nicot l'explique très-bien par le mot latin *percupidus*.

Digitized by Google

Un loup vit en passant ce spectacle piteux :
O Fortune ! dit-il, je te promets un temple.
Quatre corps étendus ! que de biens ! mais pourtant
Il faut les ménager ; ces rencontres sont rares.
(Ainsi s'excusent les avares.)
J'en aurai, dit le loup, pour un mois, pour autant :
Un, deux, trois, quatre corps ; ce sont quatre semaines,
Si je sais compter, toutes pleines.
Commençons dans deux jours ; et mangeons cependant
La corde de cet arc : il faut que l'on l'ait faite
De vrai boyau ; l'odeur me le témoigne assez.
En disant ces mots, il se jette
Sur l'arc, qui se détend, et fait de la sagette [1]
Un nouveau mort : mon loup a les boyaux percés.

Je reviens à mon texte. Il faut que l'on jouisse ;
Témoin ces deux gloutons punis d'un sort commun :
La convoitise perdit l'un ;
L'autre périt par l'avarice.

[1] *Sagette* pour *flèche*, du mot latin *sagitta*, ne se disoit déjà plus du temps de La Fontaine ; mais il étoit fort en usage du temps de Marot, et même de Regnier.

Ainsi les actions aux langues sont sujettes ;
Mais ces divers rapports sont de foibles *sagettes*,
Qui blessent seulement ceux qui sont mal armés.
REGNIER, sat. v, v. 25-30.

FIN DU HUITIÈME LIVRE.

Digitized by Google

LIVRE NEUVIÈME.

Digitized by Google

Digitized by Google

LIVRE NEUVIÈME.

FABLE PREMIÈRE.

LE DÉPOSITAIRE INFIDÈLE [1].

Grace aux Filles de mémoire,
J'ai chanté des animaux;
Peut-être d'autres héros
M'auroient acquis moins de gloire.
Le loup, en langue des dieux,
Parle au chien dans mes ouvrages :
Les bêtes, à qui mieux mieux,
Y font divers personnages,
Les uns fous, les autres sages;
De telle sorte pourtant
Que les fous vont l'emportant :
La mesure en est plus pleine.
Je mets aussi sur la scène
Des trompeurs, des scélérats,
Des tyrans et des ingrats,
Mainte imprudente pécore,
Force sots, force flatteurs;
Je pourrois y joindre encore
Des légions de menteurs :

[1] *Contes et Fables indiennes de Bidpaï et de Lokman*, t. II, p. 186: *Les deux Marchands.*

Digitized by Google

Tout homme ment, dit le sage.
S'il n'y mettoit seulement
Que les gens du bas étage,
On pourroit aucunement
Souffrir ce défaut aux hommes;
Mais que tous, tant que nous sommes,
Nous mentions, grand et petit,
Si quelque autre l'avoit dit,
Je soutiendrois le contraire.
Et même qui mentiroit
Comme Ésope et comme Homère,
Un vrai menteur ne seroit :
Le doux charme de maint songe
Par leur bel art inventé
Sous les habits du mensonge
Nous offre la vérité [1].
L'un et l'autre a fait un livre
Que je tiens digne de vivre
Sans fin, et plus, s'il se peut.
Comme eux ne ment pas qui veut :
Mais mentir comme sut faire
Un certain dépositaire,
Payé par son propre mot,
Est d'un méchant et d'un sot.
Voici le fait :

Un trafiquant de Perse,
Chez son voisin, s'en allant en commerce,

1 Ille docet verum blanda sub imagine falsi.
Anthol., lib. IV, epigr. XXXIII, trad. de Grotius.

Digitized by Google

Mit en dépôt un cent de fer un jour.
Mon fer? dit-il, quand il fut de retour.
Votre fer! il n'est plus : j'ai regret de vous dire
Qu'un rat l'a mangé tout entier.
J'en ai grondé mes gens : mais qu'y faire? un grenier
A toujours quelque trou. Le trafiquant admire
Un tel prodige, et feint de le croire pourtant.
Au bout de quelques jours il détourne l'enfant
Du perfide voisin; puis à souper convie
Le père, qui s'excuse, et lui dit en pleurant :
Dispensez-moi, je vous supplie;
Tous plaisirs pour moi sont perdus.
J'aimois un fils plus que ma vie :
Je n'ai que lui; que dis-je! hélas! je ne l'ai plus!
On me l'a dérobé : plaignez mon infortune.
Le marchand repartit : Hier au soir, sur la brune,
Un chat-huant s'en vint votre fils enlever;
Vers un vieux bâtiment je le lui vis porter.
Le père dit : Comment voulez-vous que je croie
Qu'un hibou pût jamais emporter cette proie?
Mon fils en un besoin eût pris le chat-huant.
Je ne vous dirai point, reprit l'autre, comment :
Mais enfin je l'ai vu, vu de mes yeux, vous dis-je,
Et ne vois rien qui vous oblige
D'en douter un moment après ce que je dis.
Faut-il que vous trouviez étrange
Que les chats-huants d'un pays
Où le quintal de fer par un seul rat se mange
Enlèvent un garçon pesant un demi-cent?
L'autre vit où tendoit cette feinte aventure :

Digitized by Google

Il rendit le fer au marchand,
Qui lui rendit sa géniture [1].

Même dispute avint entre deux voyageurs.
L'un d'eux étoit de ces conteurs
Qui n'ont jamais rien vu qu'avec un microscope;
Tout est géant chez eux : écoutez-les, l'Europe,
Comme l'Afrique, aura des monstres à foison.
Celui-ci se croyoit l'hyperbole permise :
J'ai vu, dit-il, un chou plus grand qu'une maison.
Et moi, dit l'autre, un pot aussi grand qu'une église.
Le premier se moquant, l'autre reprit : Tout doux;
On le fit pour cuire vos choux.

L'homme au pot fut plaisant; l'homme au fer fut habile.
Quand l'absurde est outré, l'on lui fait trop d'honneur
De vouloir par raison combattre son erreur :
Enchérir est plus court, sans s'échauffer la bile.

[1] Son fils, celui qu'il a engendré. Ce mot est vieux, et du style vulgaire; mais il est expressif.

Digitized by Google

FABLE II.

LES DEUX PIGEONS[1].

Deux pigeons s'aimoient d'amour tendre :
L'un deux, s'ennuyant au logis,
Fut assez fou pour entreprendre
Un voyage en lointain pays.
L'autre lui dit : Qu'allez-vous faire ?
Voulez-vous quitter votre frère ?
L'absence est le plus grand des maux :
Non pas pour vous, cruel ! Au moins, que les travaux,
Les dangers, les soins du voyage,
Changent un peu votre courage[2].
Encor, si la saison s'avançoit davantage !
Attendez les zéphyrs : qui vous presse ? un corbeau
Tout-à-l'heure annonçoit malheur à quelque oiseau[3].
Je ne songerai plus que rencontre funeste,
Que faucons, que réseaux. Hélas ! dirai-je, il pleut :
Mon frère a-t-il tout ce qu'il veut,
Bon soupé, bon gîte, et le reste ?
Ce discours ébranla le cœur
De notre imprudent voyageur :

[1] *Contes et Fables indiennes de Bidpaï et de Lokman*, t. I, p. 77 : *Les deux Pigeons*.

[2] Phrase elliptique, pour dire : Affoiblisse votre courage au point de vous faire changer de résolution.

[3] Sæpe sinistra cava prædixit ab ilice cornix.
VIRG., ecl. I, 18.

Digitized by Google

Mais le désir de voir et l'humeur inquiète
L'emportèrent enfin. Il dit : Ne pleurez point;
Trois jours au plus rendront mon ame satisfaite :
Je reviendrai dans peu conter de point en point
Mes aventures à mon frère;
Je le désennuierai. Quiconque ne voit guère
N'a guère à dire aussi. Mon voyage dépeint
Vous sera d'un plaisir extrême.
Je dirai : J'étois là; telle chose m'avint :
Vous y croirez être vous-même.
A ces mots, en pleurant, ils se dirent adieu.
Le voyageur s'éloigne : et voilà qu'un nuage
L'oblige de chercher retraite en quelque lieu.
Un seul arbre s'offrit, tel encor que l'orage
Maltraita le pigeon en dépit du feuillage.
L'air devenu serein, il part tout morfondu,
Sèche du mieux qu'il peut son corps chargé de pluie;
Dans un champ à l'écart voit du blé répandu,
Voit un pigeon auprès : cela lui donne envie;
Il y vole, il est pris : ce blé couvroit d'un lacs [1]
Les menteurs et traîtres appâts [2].

[1] VAR. La Fontaine a écrit *las*, suivant l'ancien usage et la prononciation.

Tout plein de *las* pour lier un amant.
Poésies du roi de Navarre, t. II, p. 202.

Mais du temps de La Fontaine, et même du temps de Nicot, on n'écrivoit plus ce mot, qui signifie un nœud coulant ou un piége pour prendre les oiseaux, que conformément à l'orthographe actuelle : on substituoit souvent le *q* au *c*, afin de conserver l'étymologie dérivée du mot latin *laqueus*. L'édition de 1709 porte *lacs*; mais l'édition de 1729 a rétabli *las*, conformément à celle de l'auteur.

[2] VAR. La Fontaine a écrit *appas* par licence poétique, et pour rendre la rime avec *las* moins imparfaite aux yeux; car l'oreille n'y étoit en rien intéressée. Cette leçon se trouve dans toutes les éditions imprimées du vivant de l'auteur, et même dans celles de 1709 et de 1729 : cependant dès le temps de La Fontaine

Digitized by Google

Le lacs étoit usé; si bien que, de son aile,
De ses pieds, de son bec, l'oiseau le rompt enfin :
Quelque plume y périt; et le pis du destin
Fut qu'un certain vautour à la serre cruelle
Vit notre malheureux, qui, traînant la ficelle
Et les morceaux du lacs qui l'avoit attrapé,
Sembloit un forçat échappé.
Le vautour s'en alloit le lier [1], quand des nues
Fond à son tour un aigle aux ailes étendues.
Le pigeon profita du conflit des voleurs,
S'envola, s'abattit auprès d'une masure,
Crut pour ce coup que ses malheurs
Finiroient par cette aventure;
Mais un fripon d'enfant (cet âge est sans pitié)
Prit sa fronde, et du coup tua plus d'à moitié
La volatile malheureuse,
Qui, maudissant sa curiosité,
Traînant l'aile, et tirant le pied,
Demi-morte, et demi-boiteuse,

(ainsi qu'on peut s'en convaincre en consultant le dictionnaire de l'Académie, seconde édition) on distinguoit très-bien, par la manière d'écrire le mot *appas*, qui, toujours employé au pluriel, signifie charmes, attraits, du mot *appât* au singulier et *appâts* au pluriel, qui exprime la pâture qu'on met à des piéges pour attraper les oiseaux ou les bêtes sauvages, et à des hameçons pour pêcher les poissons. C'est de ce dernier mot que La Fontaine a voulu se servir. Le grand Corneille a usé d'une licence poétique encore plus forte en écrivant pour la rime le mot *appât* au singulier avec une *s*.

J'ai cru la comédie au point où je l'ai vue;
J'en ignorois l'éclat, l'utilité, l'*appas*,
Et la blâmois ainsi, ne la connoissant pas.

CORNEILLE, *Illusion comique*.

[1] Terme de fauconnerie, qui a ici une exactitude rigoureuse. « *Lier* se dit « lorsque le faucon enlève en l'air sa proie dans ses serres, ou lorsque l'ayant as- « sommée il la *lie* de ses serres, et la tient à terre. » *Dictionnaire des chasses*, 1739, in-12, p. 117.

Digitized by Google

Droit au logis s'en retourna :
Que bien, que mal [1], elle arriva
Sans autre aventure fâcheuse.
Voilà nos gens rejoints; et je laisse à juger
De combien de plaisirs ils payèrent leurs peines.

Amants, heureux amants, voulez-vous voyager?
Que ce soit aux rives prochaines.
Soyez-vous l'un à l'autre un monde toujours beau,
Toujours divers, toujours nouveau;
Tenez-vous lieu de tout, comptez pour rien le reste.
J'ai quelquefois aimé : je n'aurois pas alors,
Contre le Louvre et ses trésors,
Contre le firmament et sa voûte céleste,
Changé les bois, changé les lieux
Honorés par les pas, éclairés par les yeux [2]
De l'aimable et jeune bergère
Pour qui, sous le fils de Cythère,
Je servis, engagé par mes premiers serments.
Hélas! quand reviendront de semblables moments!
Faut-il que tant d'objets si doux et si charmants
Me laissent vivre au gré de mon ame inquiète!
Ah! si mon cœur osoit encor se renflammer!
Ne sentirai-je plus de charme qui m'arrête?
Ai-je passé le temps d'aimer?

[1] Pour, tant bien que mal. Locution qu'on rencontre fréquemment dans nos vieux auteurs.

[2] Vers qui se retrouve dans une lettre de La Fontaine, en prose et en vers, adressée à la duchesse de Bouillon. (Voyez *Œuvres diverses de La Fontaine*, édit. de 1729, t. II, p. 56.)

Digitized by Google

FABLE III.

LE SINGE ET LE LÉOPARD[1].

Le singe avec le léopard
Gagnoient de l'argent à la foire.
Ils affichoient[2] chacun à part.
L'un d'eux disoit : Messieurs, mon mérite et ma gloire
Sont connus en bon lieu. Le roi m'a voulu voir;
Et si je meurs, il veut avoir
Un manchon de ma peau : tant elle est bigarrée,
Pleine de taches, marquetée,
Et vergetée, et mouchetée!
La bigarrure plaît : partant[3] chacun le vit.
Mais ce fut bientôt fait; bientôt chacun sortit[4].
Le singe de sa part disoit : Venez, de grace;
Venez, messieurs : je fais cent tours de passe-passe.
Cette diversité dont on vous parle tant,
Mon voisin léopard l'a sur soi seulement :
Moi, je l'ai dans l'esprit. Votre serviteur Gille,
Cousin et gendre de Bertrand,

[1] Æsop., 162, 13.

[2] Ces mots prouvent, ainsi que le remarque très-bien un des commentateurs de notre fabuliste, que le singe et le léopard, mis en scène dans cette fable, sont derrière le rideau, et sont censés parler par l'intermédiaire de leurs affiches respectives, ou des bateleurs qui les montrent.

[3] Par ce moyen.

[4] Ceci vient à l'appui de ce que nous avons dit, que les deux animaux sont cachés, et ne parlent à l'assemblée que par l'organe de ceux qui les montrent.

Digitized by Google

Singe du pape en son vivant,
Tout fraîchement en cette ville
Arrive en trois bateaux, exprès pour vous parler [1];
Car il parle, on l'entend [2] : il sait danser, baller [3],
Faire des tours de toute sorte;
Passer en des cerceaux; et le tout pour six blancs :
Non, messieurs, pour un sou; si vous n'êtes contents,
Nous rendrons à chacun son argent à la porte [4].
Le singe avoit raison. Ce n'est pas sur l'habit
Que la diversité me plaît; c'est dans l'esprit :
L'une fournit toujours des choses agréables;
L'autre, en moins d'un moment, lasse les regardants.
Oh! que de grands seigneurs, au léopard semblables,
N'ont que l'habit pour tous talents [5]!

1 Cette expression proverbiale et comique, qu'une chose dont on veut relever l'importance *arrive en trois bateaux*, est ancienne, puisqu'on la retrouve dans Rabelais, qui dit, l. I, ch. XVI, que la jument de Gargantua « fut amenée par mer « en trois quaraques et un brigantin », t. I, p. 56, in-4°.

2 « A quoi bon, dit un commentateur de notre fabuliste, affirmer que le singe « parle, qu'on l'entend, puisque cette harangue est de lui? » C'est précisément parce qu'elle n'est pas de lui, que le poète prête ces mots essentiels à l'affiche ou au bateleur qui fait ainsi parler le singe.

3 Vieux mot qui vient de l'italien *ballare*, et qui signifie danser, se divertir. On le trouve fréquemment dans Rabelais et dans Marot.

4 Ceci confirme encore l'explication que nous avons donnée, et prouve que le singe au nom duquel on parle n'est pas en présence des spectateurs du dehors.

5 VAR. Bigarrés en dehors ne sont rien en dedans!

Ce vers étoit ainsi dans l'édition de 1679; mais il a été changé par La Fontaine au moyen d'un carton qui manque à beaucoup d'exemplaires.

Digitized by Google

FABLE IV[1].

LE GLAND[2] ET LA CITROUILLE.

Dieu fait bien ce qu'il fait. Sans en chercher la preuve
En tout cet univers, et l'aller parcourant,
Dans les citrouilles je la treuve[3].

Un villageois, considérant
Combien ce fruit est gros et sa tige menue:
A quoi songeoit, dit-il, l'auteur de tout cela?
Il a bien mal placé cette citrouille-là!
Eh parbleu! je l'aurois pendue
A l'un des chênes que voilà;
C'eût été justement l'affaire:
Tel fruit, tel arbre, pour bien faire.
C'est dommage, Garo[4], que tu n'es point entré
Au conseil de celui que prêche ton curé;
Tout en eût été mieux: car pourquoi, par exemple,
Le gland, qui n'est pas gros comme mon petit doigt,

[1] Cette fable est la sixième du recueil de 1671.

[2] VAR. Dans toutes les éditions publiées par La Fontaine il y a *glan*, et cette orthographe a été suivie dans les éditions de 1709 et 1729. Mais c'étoit une faute alors comme aujourd'hui; car le dictionnaire de Nicot et celui de l'Académie françoise écrivent *gland*.

[3] Vieux mot, pour *trouve*.

[4] VAR. Dans toutes les éditions données par La Fontaine ce mot est ainsi écrit; l'édition de 1709 seulement porte à tort *Gareau*. Ce nom comique n'est pas de l'invention de notre poète; il est dans Cyrano de Bergerac donné à un des personnages du *Pédant joué*.

Digitized by Google

Ne pend-il pas en cet endroit?
Dieu s'est mépris : plus je contemple
Ces fruits ainsi placés, plus il semble à Garo
Que l'on a fait un quiproquo.
Cette réflexion embarrassant notre homme :
On ne dort point, dit-il, quand on a tant d'esprit;
Sous un chêne aussitôt il va prendre son somme.
Un gland tombe : le nez du dormeur en pâtit.
Il s'éveille; et, portant la main sur son visage,
Il trouve encor le gland pris au poil du menton.
Son nez meurtri le force à changer de langage.
Oh! oh! dit-il, je saigne! et que seroit-ce donc
S'il fût tombé de l'arbre une masse plus lourde,
Et que ce gland eût été gourde?
Dieu ne l'a pas voulu : sans doute il eut raison;
J'en vois bien à présent la cause.
En louant Dieu de toute chose
Garo retourne à la maison.

FABLE V.

L'ÉCOLIER, LE PÉDANT, ET LE MAITRE D'UN JARDIN [1].

Certain enfant qui sentoit son collége,
Doublement sot et doublement fripon
Par le jeune âge et par le privilége

[1] Conférez liv. IV, fab. IV.

Digitized by Google

Qu'ont les pédants de gâter la raison,
Chez un voisin déroboit, ce dit-on,
Et fleurs et fruits. Ce voisin, en automne,
Des plus beaux dons que nous offre Pomone
Avoit la fleur, les autres le rebut.
Chaque saison apportoit son tribut;
Car au printemps il jouissoit encore
Des plus beaux dons que nous présente Flore.
Un jour dans son jardin il vit notre écolier,
Qui, grimpant sans égard sur un arbre fruitier,
Gâtoit jusqu'aux boutons, douce et frêle espérance,
Avant-coureurs des biens que promet l'abondance:
Même il ébranchoit l'arbre; et fit tant à la fin
Que le possesseur du jardin
Envoya faire plainte au maître de la classe.
Celui-ci vint suivi d'un cortége d'enfants:
Voilà le verger plein de gens
Pires que le premier. Le pédant, de sa grace,
Accrut le mal en amenant
Cette jeunesse mal instruite:
Le tout, à ce qu'il dit, pour faire un châtiment
Qui pût servir d'exemple, et dont toute sa suite
Se souvînt à jamais comme d'une leçon.
Là-dessus il cita Virgile et Cicéron,
Avec force traits de science.
Son discours dura tant que la maudite engeance
Eut le temps de gâter en cent lieux le jardin.
Je hais les pièces d'éloquence
Hors de leur place, et qui n'ont point de fin;
Et ne sais bête au monde pire

Digitized by Google

Que l'écolier, si ce n'est le pédant.
Le meilleur de ces deux pour voisin, à vrai dire,
Ne me plairoit aucunement.

FABLE VI.

LE STATUAIRE, ET LA STATUE DE JUPITER.

Un bloc de marbre étoit si beau
Qu'un statuaire en fit l'emplette.
Qu'en fera, dit-il, mon ciseau?
Sera-t-il dieu, table, ou cuvette?

Il sera dieu [1] : même je veux
Qu'il ait en sa main un tonnerre.
Tremblez, humains! faites des vœux;
Voilà le maître de la terre!

L'artisan [2] exprima si bien
Le caractère de l'idole

[1] Olim truncus eram ficulnus, inutile lignum,
Quum faber, incertus scamnum faceretne Priapum,
Maluit esse Deum.
HORAT., satir. I, 8.

[2] Le mot *artisan*, et même le mot *ouvrier* étoient alors mieux appropriés au style noble que le mot *artiste*, qu'on n'employoit guère que pour désigner les hommes habiles en opérations docimastiques. (Voyez à ce sujet les *Remarques nouvelles sur la langue françoise*, par le P. Bouhours, troisième édition, 1692, p. 94; et la seconde édition du *Dictionnaire de l'Académie françoise*, 1696, in-folio.)

Digitized by Google

Qu'on trouva qu'il ne manquoit rien
A Jupiter que la parole :

Même l'on dit que l'ouvrier
Eut à peine achevé l'image,
Qu'on le vit frémir le premier,
Et redouter son propre ouvrage.

A la foiblesse du sculpteur
Le poète [1] autrefois n'en dut guère [2],
Des dieux dont il fut l'inventeur
Craignant la haine et la colère :

Il étoit enfant en ceci;
Les enfants n'ont l'ame occupée
Que du continuel souci
Qu'on ne fâche point leur poupée.

Le cœur suit aisément l'esprit :
De cette source est descendue
L'erreur païenne, qui se vit
Chez tant de peuples répandue.

Ils embrassoient violemment
Les intérêts de leur chimère :
Pygmalion devint amant
De la Vénus dont il fut père.

Chacun tourne en réalités,

[1] Poète est ici de deux syllabes.
[2] C'est-à-dire ne le céda pas.

Digitized by Google

Autant qu'il peut, ses propres songes :
L'homme est de glace aux vérités,
Il est de feu pour les mensonges.

FABLE VII.

LA SOURIS MÉTAMORPHOSÉE EN FILLE[1].

Une souris tomba du bec d'un chat-chuant :
Je ne l'eusse pas ramassée;
Mais un bramin le fit : je le crois aisément;
Chaque pays a sa pensée.
La souris étoit fort froissée.
De cette sorte de prochain
Nous nous soucions peu; mais le peuple bramin
Le traite en frère. Ils ont en tête
Que notre ame, au sortir d'un roi,
Entre dans un ciron, ou dans telle autre bête
Qu'il plaît au Sort : c'est là l'un des points de leur loi.
Pythagore chez eux a puisé ce mystère.
Sur un tel fondement, le bramin crut bien faire
De prier un sorcier qu'il logeât la souris
Dans un corps qu'elle eût eu pour hôte au temps jadis.
Le sorcier en fit une fille
De l'âge de quinze ans, et telle et si gentille

[1] *Les Contes et Fables indiennes de Bidpaï et de Lokman*, t. II, p. 385 : *La Souris changée en Fille*. Conférez aussi la fab. XVIII du liv. II, qui a beaucoup de rapport avec celle-ci.

Digitized by Google

Que le fils de Priam pour elle auroit tenté
Plus encor qu'il ne fit pour la grecque beauté[1].
Le bramin fut surpris de chose si nouvelle.
Il dit à cet objet si doux :
Vous n'avez qu'à choisir ; car chacun est jaloux
De l'honneur d'être votre époux.
En ce cas je donne, dit-elle,
Ma voix au plus puissant de tous.
Soleil, s'écria lors le bramin à genoux,
C'est toi qui seras notre gendre.
Non, dit-il, ce nuage épais
Est plus puissant que moi, puisqu'il cache mes traits;
Je vous conseille de le prendre.
Hé bien ! dit le bramin au nuage volant,
Es-tu né pour ma fille ? — Hélas ! non; car le vent
Me chasse à son plaisir de contrée en contrée :
Je n'entreprendrai point sur les droits de Borée.
Le bramin fâché s'écria :
O vent, donc, puisque vent y a,
Viens dans les bras de notre belle !
Il accouroit; un mont en chemin l'arrêta.
L'éteuf[2] passant à celui-là,
Il le renvoie, et dit : J'aurois une querelle
Avec le rat; et l'offenser
Ce seroit être fou, lui qui peut me percer.
Au mot de rat, la demoiselle
Ouvrit l'oreille : il fut l'époux.
Un rat! un rat : c'est de ces coups

[1] C'est-à-dire plus encore que Pâris ne fit pour Hélène.
[2] La balle. On nomme *éteuf* la balle du jeu de longue paume.

Digitized by Google

Qu'Amour fait; témoin telle et telle.
Mais ceci soit dit entre nous.

On tient toujours du lieu dont on vient. Cette fable
Prouve assez bien ce point; mais, à la voir de près,
Quelque peu de sophisme entre parmi ses traits :
Car quel époux n'est point au Soleil préférable
En s'y prenant ainsi? Dirai-je qu'un géant
Est moins fort qu'une puce? Elle le mord pourtant.
Le rat devoit aussi renvoyer, pour bien faire,
La belle au chat, le chat au chien,
Le chien au loup. Par le moyen
De cet argument circulaire,
Pilpay jusqu'au Soleil eût enfin remonté;
Le Soleil eût joui de la jeune beauté.
Revenons, s'il se peut, à la métempsycose:
Le sorcier du bramin fit sans doute une chose
Qui, loin de la prouver, fait voir sa fausseté.
Je prends droit là-dessus contre le bramin même;
Car il faut, selon son système,
Que l'homme, la souris, le ver, enfin chacun
Aille puiser son ame en un trésor commun :
Toutes sont donc de même trempe;
Mais, agissant diversement,
Selon l'organe seulement;
L'une s'élève, et l'autre rampe.
D'où vient donc que ce corps si bien organisé
Ne put obliger son hôtesse
De s'unir au Soleil? Un rat eut sa tendresse.

Tout débattu, tout bien pesé,

Digitized by Google

Les ames des souris, et les ames des belles
Sont très-différentes entre elles;
Il en faut revenir toujours à son destin,
C'est-à-dire à la loi par le ciel établie:
Parlez au diable, employez la magie,
Vous ne détournerez nul être de sa fin.

FABLE VIII.

LE FOU QUI VEND LA SAGESSE[1].

Jamais auprès des fous ne te mets à portée:
Je ne te puis donner un plus sage conseil.
Il n'est enseignement pareil
A celui-là de fuir une tête éventée.
On en voit souvent dans les cours:
Le prince y prend plaisir[2]; car ils donnent toujours
Quelque trait aux fripons, aux sots, aux ridicules.

Un fol alloit criant par tous les carrefours
Qu'il vendoit la sagesse, et les mortels crédules
De courir à l'achat: chacun fut diligent.
On essuyoit force grimaces;
Puis on avoit pour son argent,
Avec un bon soufflet, un fil long de deux brasses.

[1] Abstemius, 184.

[2] La Fontaine fait ici allusion à L'Angely, qui, d'abord au service du prince de Condé, passa à celui du roi, qui prit goût à ses saillies.

Digitized by Google

La plupart s'en fâchoient; mais que leur servoit-il?
C'étoient les plus moqués : le mieux étoit de rire,
Ou de s'en aller sans rien dire
Avec son soufflet et son fil.
De chercher du sens à la chose,
On se fût fait siffler ainsi qu'un ignorant.
La raison est-elle garant
De ce que fait un fou? le hasard est la cause
De tout ce qui se passe en un cerveau blessé.
Du fil et du soufflet pourtant embarrassé,
Un des dupes un jour alla trouver un sage,
Qui, sans hésiter davantage,
Lui dit : Ce sont ici hiéroglyphes tout purs.
Les gens bien conseillés, et qui voudront bien faire,
Entre eux et les gens fous mettront, pour l'ordinaire,
La longueur de ce fil; sinon je les tiens sûrs
De quelque semblable caresse.
Vous n'êtes point trompé; ce fou vend la sagesse.

FABLE IX[1].

L'HUITRE ET LES PLAIDEURS[2].

Un jour deux pélerins sur le sable rencontrent
Une huître, que le flot y venoit d'apporter :

[1] Cette fable est la huitième dans le recueil de 1671.

[2] Boileau, épître II, vers 41-52. Boileau nous a lui-même appris que le désir de conserver cet apologue, qu'il avoit d'abord inséré dans la première édition de

Digitized by Google

Ils l'avalent des yeux, du doigt ils se la montrent;
A l'égard de la dent, il fallut contester.
L'un se baissoit déjà pour amasser [1] la proie;
L'autre le pousse, et dit : Il est bon de savoir
Qui de nous en aura la joie.
Celui qui le premier a pu [2] l'apercevoir
En sera le gobeur; l'autre le verra faire.
Si par là l'on juge l'affaire,
Reprit son compagnon, j'ai l'œil bon, Dieu merci.
Je ne l'ai pas mauvais aussi,
Dit l'autre; et je l'ai vue avant vous, sur ma vie.
Hé bien! vous l'avez vue; et moi je l'ai sentie.
Pendant tout ce bel incident,
Perrin Dandin [3] arrive : ils le prennent pour juge.
Perrin, fort gravement, ouvre l'huître, et la gruge,
Nos deux messieurs le regardant.
Ce repas fait, il dit, d'un ton de président :

son épître I, composée en 1669, lui fit écrire son épître II, publiée seulement en 1672. Il paroît que Boileau avoit entendu faire ce petit conte à son père. Le commentateur de Boileau dit que cet apologue est plus ancien, et se trouve dans une comédie italienne. (*Œuvres de Boileau*, édit. de Saint-Marc, 1747, t. I, p. 260.) Un fabliau publié par Barbazan, et intitulé *de deux Dames qui trouvèrent un annel*, a beaucoup de rapport avec cet apologue.

[1] VAR. *Ramasser*, dans un grand nombre d'éditions; mais aucune des éditions originales ne porte cette leçon. On la trouve dans l'édition faite pour la collection des classiques françois par M. Didot aîné, in-8°, 1813; mais sa belle édition in-folio, 1802, porte la leçon du texte : il en est de même de l'édition faite pour l'éducation de monseigneur le dauphin en 1787, et de l'édition de Barbou, 1806, in-12. L'Académie françoise, dans la seconde édition de son dictionnaire, définit de la manière suivante le verbe *amasser* : « Relever de terre ce qui est tombé. « *Amasser ses gants, amasser un papier.* » Aujourd'hui le mot propre dans ces phrases seroit *ramasser*. La langue a varié.

[2] VAR. *A dû*, dans l'édition de 1671.

[3] Nom donné par Rabelais à un homme de justice. (*Pantagruel*, III, 39.) Depuis, Racine, par sa comédie des Plaideurs, et La Fontaine, par ses fables, l'ont rendu populaire.

Digitized by Google

Tenez, la cour vous donne à chacun une écaille
Sans dépens; et qu'en paix chacun chez soi s'en aille.

Mettez ce qu'il en coûte à plaider aujourd'hui;
Comptez ce qu'il en reste à beaucoup de familles:
Vous verrez que Perrin tire l'argent à lui,
Et ne laisse aux plaideurs que le sac et les quilles [1].

FABLE X.

LE LOUP ET LE CHIEN MAIGRE [2].

Autrefois carpillon fretin
Eut beau prêcher, il eut beau dire,
On le mit dans la poêle à frire [3].
Je fis voir que lâcher ce qu'on a dans la main,
Sous espoir de grosse aventure,
Est imprudence toute pure.
Le pêcheur eut raison; carpillon n'eut pas tort:
Chacun dit ce qu'il peut pour défendre sa vie.
Maintenant il faut que j'appuie
Ce que j'avançai lors [4], de quelque trait encor.

Certain loup, aussi sot que le pêcheur fut sage,

[1] Expression proverbiale, pour dire ne leur laisse rien.
[2] Æsop., 35, 86.
[3] Voyez la fable III du livre V.
[4] Lors pour alors.

Digitized by Google

Trouvant un chien hors du village,
S'en alloit l'emporter. Le chien représenta
Sa maigreur : Jà [1] ne plaise à votre seigneurie
De me prendre en cet état-là ;
Attendez : mon maître marie
Sa fille unique, et vous jugez
Qu'étant de noce il faut, malgré moi, que j'engraisse.
Le loup le croit, le loup le laisse.
Le loup, quelques jours écoulés,
Revient voir si son chien n'est pas meilleur à prendre;
Mais le drôle étoit au logis.
Il dit au loup par un treillis :
Ami, je vais sortir; et, si tu veux attendre,
Le portier du logis et moi
Nous serons tout-à-l'heure à toi.
Ce portier du logis étoit un chien énorme,
Expédiant les loups en forme.
Celui-ci s'en douta. Serviteur au portier,
Dit-il; et de courir. Il étoit fort agile;
Mais il n'étoit pas fort habile :
Ce loup ne savoit pas encor bien son métier.

[1] Déjà, à présent. Vieux langage.

Digitized by Google

FABLE XI.

RIEN DE TROP.

Je ne vois point de créature
Se comporter modérément.
Il est certain tempérament
Que le maître de la nature
Veut que l'on garde en tout. Le fait-on ? nullement :
Soit en bien, soit en mal, cela n'arrive guère.
Le blé riche présent de la blonde Cérès,
Trop touffu bien souvent épuise les guérets :
En superfluités s'épandant d'ordinaire,
Et poussant trop abondamment,
Il ôte à son fruit l'aliment.
L'arbre n'en fait pas moins : tant le luxe sait plaire !
Pour corriger le blé, Dieu permit aux moutons
De retrancher l'excès des prodigues moissons [1].
Tout au travers ils se jetèrent,
Gâtèrent tout, et tout broutèrent ;
Tant que le ciel permit aux loups
D'en croquer quelques-uns : ils les croquèrent tous ;
S'ils ne le firent pas, du moins ils y tâchèrent.
Puis le ciel permit aux humains
De punir ces derniers : les humains abusèrent

1 . . . . . Ne gravidis procumbat culmus aristis,
Luxuriem segetum tenera depascit in herba.
VIRG., *Georg.*, lib. I, v. 111.

Digitized by Google

A leur tour des ordres divins.
De tous les animaux, l'homme a le plus de pente
A se porter dedans l'excès.
Il faudroit faire le procès
Aux petits comme aux grands. Il n'est ame vivante
Qui ne pèche en ceci. Rien de trop est un point
Dont on parle sans cesse, et qu'on n'observe point [1].

FABLE XII.

LE CIERGE [2].

C'est du séjour des dieux que les abeilles viennent.
Les premières, dit-on, s'en allèrent loger
Au mont Hymette [3], et se gorger
Des trésors qu'en ce lieu les zéphyrs entretiennent.
Quand on eut des palais de ces filles du ciel
Enlevé l'ambrosie en leurs chambres enclose,
Ou, pour dire en françois la chose,
Après que les ruches sans miel
N'eurent plus que la cire, on fit mainte bougie;

1 . . . . . sunt certi denique fines
Quos ultra citraque nequit consistere rectum.
HORAT., lib. I, sat. I.

2 Abstemius, 54.

3 Hymette étoit une montagne célébrée par les poètes, située dans l'Attique, et où les Grecs recueilloient d'excellent miel. (*Note de La Fontaine.*)

His quidam signis, atque hæc exempla secuti,
Esse apibus partem divinæ mentis, et haustus
AEtherios dixere.
VIRG., *Georg.*, lib. IV, v. 220.

Digitized by Google

Maint cierge aussi fut façonné.
Un d'eux voyant la terre en brique au feu durcie
Vaincre l'effort des ans, il eut la même envie;
Et, nouvel Empédocle [1] aux flammes condamné
Par sa propre et pure folie,
Il se lança dedans. Ce fut mal raisonné:
Ce cierge ne savoit grain de philosophie.
Tout en tout est divers: ôtez-vous de l'esprit
Qu'aucun être ait été composé sur le vôtre.
L'Empédocle de cire au brasier se fondit:
Il n'étoit pas plus fou que l'autre.

FABLE XIII.

JUPITER ET LE PASSAGER [2].

Oh combien le péril enrichiroit les dieux,
Si nous nous souvenions des vœux qu'il nous fait faire!
Mais, le péril passé, l'on ne se souvient guère
De ce qu'on a promis aux cieux;
On compte seulement ce qu'on doit à la terre.
Jupiter, dit l'impie, est un bon créancier;
Il ne se sert jamais d'huissier.
Eh! qu'est-ce donc que le tonnerre?
Comment appelez-vous ces avertissements?

[1] Empédocle étoit un philosophe ancien, qui, ne pouvant comprendre les merveilles du mont Etna, se jeta dedans par une vanité ridicule, et, trouvant l'action belle, de peur d'en perdre le fruit, et que la postérité ne l'ignorât, laissa ses pantoufles au pied du mont. (*Note de La Fontaine.*)

[2] Æsop., 18, 47, 156.

Digitized by Google

Un passager pendant l'orage
Avoit voué cent bœufs au vainqueur des Titans.
Il n'en avoit pas un : vouer cent éléphants
N'auroit pas coûté davantage.
Il brûla quelques os quand il fut au rivage :
Au nez de Jupiter la fumée en monta.
Sire Jupin, dit-il, prends mon vœu; le voilà :
C'est un parfum de bœuf que ta grandeur respire.
La fumée est ta part : je ne te dois plus rien.
Jupiter fit semblant de rire;
Mais, après quelques jours, le dieu l'attrapa bien,
Envoyant un songe lui dire
Qu'un tel trésor étoit en tel lieu. L'homme au vœu
Courut au trésor comme au feu.
Il trouva des voleurs; et, n'ayant dans sa bourse
Qu'un écu pour toute ressource,
Il leur promit cent talents d'or,
Bien comptés, et d'un tel trésor :
On l'avoit enterré dedans telle bourgade.
L'endroit parut suspect aux voleurs; de façon
Qu'à notre prometteur l'un dit : Mon camarade,
Tu te moques de nous; meurs, et va chez Pluton
Porter tes cent talents en don.

Digitized by Google

FABLE XIV.

LE CHAT ET LE RENARD[1].

Le chat et le renard, comme beaux petits saints,
S'en alloient en pélerinage.
C'étoient deux vrais tartufs[2], deux archipatelins[3],
Deux francs patte-pelus[4], qui, des frais du voyage,
Croquant mainte volaille, escroquant maint fromage,
S'indemnisoient à qui mieux mieux.
Le chemin étant long, et partant ennuyeux,
Pour l'accourcir ils disputèrent.
La dispute est d'un grand secours :
Sans elle on dormiroit toujours.
Nos pélerins s'égosillèrent.
Ayant bien disputé, l'on parla du prochain.
Le renard au chat dit enfin :
Tu prétends être fort habile;

[1] Regnier, part. I, fab. XXVIII.

[2] Au lieu de tartufes. L'*e* est retranché pour la mesure du vers, et par licence poétique.

[3] Un des commentateurs de notre poète remarque avec raison que les deux substantifs *tartufe* et *patelin*, créés par le théâtre, présentent à l'esprit un sens plus déterminé qu'*hypocrite* et *câlin*, parce que la scène, en nous montrant ces deux personnages, a bien arrêté pour nous l'analogie de leurs noms avec leurs caractères.

[4] Rabelais, dans l'ancien prologue du quatrième livre de Pantagruel (t. II, p. xj), dit : « Adjugez quoy? et qui? tous les vieux quartiers de lune aux ca-« phards, cagots, matagots, botineurs, papelards, burgots, *patespelues*, por-« teurs de rogatons, chattemittes. » Le Duchat croit que la dénomination de *patespelues* dérive de l'allusion à la supercherie de Jacob, qui se couvroit les mains de peaux de bêtes pour supplanter Ésaü.

Digitized by Google

En sais-tu tant que moi? J'ai cent ruses au sac.
Non, dit l'autre: je n'ai qu'un tour dans mon bissac;
Mais je soutiens qu'il en vaut mille.
Eux de recommencer la dispute à l'envi.
Sur le que si, que non, tous deux étant ainsi,
Une meute apaisa la noise.
Le chat dit au renard: Fouille en ton sac, ami;
Cherche en ta cervelle matoise
Un stratagême sûr: pour moi, voici le mien.
A ces mots, sur un arbre il grimpa bel et bien.
L'autre fit cent tours inutiles,
Entra dans cent terriers, mit cent fois en défaut
Tous les confrères de Brifaut [1].
Partout il tenta des asiles;
Et ce fut partout sans succès:
La fumée y pourvut, ainsi que les bassets.
Au sortir d'un terrier deux chiens aux pieds agiles
L'étranglèrent du premier bond.
Le trop d'expédients peut gâter une affaire:
On perd du temps au choix, on tente, on veut tout faire.
N'en ayons qu'un; mais qu'il soit bon.

[1] Tous les chiens de chasse. Le nom de *Brifaut*, qui autrefois signifioit *goulu*, est bien approprié à un nom de chien.

Digitized by Google

FABLE XV.

LE MARI, LA FEMME, ET LE VOLEUR[1].

Un mari fort amoureux,
Fort amoureux de sa femme,
Bien qu'il fût jouissant, se croyoit malheureux.
Jamais œillade de la dame,
Propos flatteur et gracieux,
Mot d'amitié, ni doux sourire,
Déifiant le pauvre sire,
N'avoient fait soupçonner qu'il fût vraiment chéri.
Je le crois ; c'étoit un mari.
Il ne tint point à l'hyménée
Que, content de sa destinée,
Il n'en remerciât les dieux.
Mais quoi, si l'amour n'assaisonne
Les plaisirs que l'hymen nous donne,
Je ne vois pas qu'on en soit mieux.
Notre épouse étant donc de la sorte bâtie,
Et n'ayant caressé son mari de sa vie,
Il en faisoit sa plainte une nuit. Un voleur
Interrompit la doléance.
La pauvre femme eut si grand'peur
Qu'elle chercha quelque assurance
Entre les bras de son époux.

[1] *Contes et Fables indiennes de Bidpaï et de Lokman*, t. II, p. 355 : *Le Marchand, la Femme et le Voleur*. Camerarius, fab. CCLV, p. 287.

Digitized by Google

Ami voleur, dit-il, sans toi ce bien si doux
Me seroit inconnu ! Prends donc en récompense
Tout ce qui peut chez nous être à ta bienséance ;
Prends le logis aussi. Les voleurs ne sont pas
Gens honteux, ni fort délicats :
Celui-ci fit sa main.

J'infère de ce conte
Que la plus forte passion
C'est la peur ; elle fait vaincre l'aversion,
Et l'amour quelquefois : quelquefois il la dompte [1] ;
J'en ai pour preuve cet amant
Qui brûla sa maison pour embrasser sa dame,
L'emportant à travers la flamme.
J'aime assez cet emportement ;
Le conte m'en a plu toujours infiniment :
Il est bien d'une ame espagnole,
Et plus grande encore que folle [2].

[1] C'est-à-dire quelquefois c'est l'amour qui dompte la peur.

[2] La Fontaine fait ici allusion à l'aventure du comte de Villa-Medina avec Élisabeth de France, fille de Henri IV, et femme de Philippe IV, roi d'Espagne. Pour attirer Élisabeth chez lui, le comte de Villa-Medina imagina de donner à toute la cour un spectacle à machines, qu'il fit monter à grands frais. Pendant la représentation, il fit mettre le feu à son propre palais ; puis, profitant du désordre et de la frayeur causés par les flammes qui s'élevoient de toutes parts, il s'empara de la reine, et satisfit ainsi, par la perte de la moitié de sa fortune et au risque de sa vie, le désir qu'il avoit d'embrasser celle qu'il aimoit, et de l'enlever dans ses bras. (Voyez les *Voyages en Espagne* par Robert-Alcide de Bonnecase, sieur de Saint-Maurice, 1666, in-18, p. 49.)

Digitized by Google

FABLE XVI.

LE TRÉSOR ET LES DEUX HOMMES[1].

Un homme n'ayant plus ni crédit ni ressource,
Et logeant le diable en sa bourse[2],
C'est-à-dire n'y logeant rien,
S'imagina qu'il feroit bien
De se pendre, et finir lui-même sa misère,
Puisqu'aussi bien sans lui la faim le viendroit faire :
Genre de mort qui ne duit[3] pas
A gens peu curieux de goûter le trépas.
Dans cette intention, une vieille masure
Fut la scène où devoit se passer l'aventure :
Il y porte une corde, et veut avec un clou
Au haut d'un certain mur attacher le licou.
La muraille, vieille et peu forte,
S'ébranle aux premiers coups, tombe avec un trésor.
Notre désespéré le ramasse, et l'emporte;

[1] Auson., épigr. XXII et XXIII. Les deux épigrammes d'Ausone sont elles-mêmes la traduction de deux distiques sur le même sujet, tirés de l'Anthologie grecque. (Voyez *Ausonii Opera*, édit. 1730, in-4°, p. 20.)

[2] L'origine de cette expression proverbiale est racontée fort agréablement dans une petite pièce de vers de Saint-Gelais. Un charlatan avoit promis de faire voir le diable : pressé de remplir sa promesse, il ouvrit, en présence de la foule qui l'entouroit, une bourse vide.

Et c'est, dit-il, le diable, voyez-vous bien,
Qu'ouvrir sa bourse et ne voir rien dedans.

(Voyez le *Recueil des poètes françois depuis Villon jusqu'à Benserade*, édit. 1752, t. I, p. 146.)

[3] Qui ne convient pas.

Digitized by Google

Laisse là le licou, s'en retourne avec l'or,
Sans compter : ronde ou non, la somme plut au sire.
Tandis que le galant à grands pas se retire,
L'homme au trésor arrive, et trouve son argent
Absent.
Quoi ! dit-il, sans mourir je perdrai cette somme !
Je ne me pendrai pas ! Et vraiment si ferai,
Ou de corde je manquerai.
Le lacs étoit tout prêt; il n'y manquoit qu'un homme :
Celui-ci se l'attache, et se pend bien et beau.
Ce qui le consola, peut-être,
Fut qu'un autre eût, pour lui, fait les frais du cordeau.
Aussi bien que l'argent le licou trouva maître.
L'avare rarement finit ses jours sans pleurs;
Il a le moins de part au trésor qu'il enserre,
Thésaurisant pour les voleurs,
Pour ses parents ou pour la terre.
Mais que dire du troc que la Fortune fit ?
Ce sont là de ses traits; elle s'en divertit :
Plus le tour est bizarre, et plus elle est contente.
Cette déesse inconstante
Se mit alors en l'esprit
De voir un homme se pendre;
Et celui qui se pendit
S'y devoit le moins attendre.

Digitized by Google

FABLE XVII[1].

LE SINGE ET LE CHAT[2].

Bertrand avec Raton, l'un singe et l'autre chat,
Commensaux d'un logis avoient un commun maître.
D'animaux malfaisants c'étoit un très-bon plat :
Ils n'y craignoient tous deux aucun, quel qu'il pût être.
Trouvoit-on quelque chose au logis de gâté,
L'on ne s'en prenoit point aux gens du voisinage :
Bertrand déroboit tout; Raton de son côté,
Étoit moins attentif aux souris qu'au fromage.

Un jour, au coin du feu, nos deux maîtres fripons
Regardoient rôtir des marrons.
Les escroquer étoit une très-bonne affaire :
Nos galants y voyoient double profit à faire;
Leur bien premièrement, et puis le mal d'autrui.
Bertrand dit à Raton : Frère, il faut aujourd'hui
Que tu fasses un coup de maître;
Tire-moi ces marrons. Si Dieu m'avoit fait naître
Propre à tirer marrons du feu;

[1] Cette fable est la cinquième du recueil de 1671 : madame de Sévigné en fut ravie lorsque ce recueil parut. Elle mandoit à sa fille qu'on avait lu cette fable chez M. de La Rochefoucauld, et que les personnes qui s'y trouvoient l'avoient apprise par cœur, (Voyez l'*Histoire de la vie et des ouvrages de Jean de La Fontaine*, p. 116 de l'édit. in-8°, et t, I, p. 196 de l'édit. in-18.)

[2] Regnier, première partie, fable XXVIII. Ce sujet même paroît plus ancien que Regnier; car les Italiens ont un vieux proverbe : *Cavar le castagne dal fuoco con le zampe del gatto.*

Digitized by Google

Certes, marrons verroient beau jeu.
Aussitôt fait que dit : Raton, avec sa pate,
D'une manière délicate,
Écarte un peu la cendre, et retire les doigts ;
Puis les reporte à plusieurs fois ;
Tire un marron, puis deux, et puis trois en escroque ;
Et cependant Bertrand les croque.
Une servante vient : adieu mes gens. Raton
N'étoit pas content, ce dit-on.

Aussi ne le sont pas la plupart de ces princes
Qui, flattés d'un pareil emploi,
Vont s'échauder en des provinces
Pour le profit de quelque roi.

FABLE XVIII[1].

LE MILAN ET LE ROSSIGNOL[2].

Après que le milan, manifeste voleur,
Eut répandu l'alarme en tout le voisinage,
Et fait crier sur lui les enfants du village,
Un rossignol tomba dans ses mains par malheur.
Le héraut du printemps lui demande la vie.
Aussi bien, que manger en qui n'a que le son ?

[1] Cette fable est la septième du recueil de 1671.

[2] Abstemius, 92. Ce sujet, dans Hésiode, *Opera et dies*, v. 202, 212, et dans Ésope, 3, 2, est différemment traité.

Digitized by Google

Écoutez plutôt ma chanson :
Je vous raconterai Térée et son envie. —
Qui Térée ? est-ce un mets propre pour les milans ? —
Non pas ; c'étoit un roi dont les feux violents
Me firent ressentir leur ardeur criminelle [1].
Je m'en vais vous en dire une chanson si belle
Qu'elle vous ravira : mon chant plaît à chacun.
Le milan alors lui réplique :
Vraiment, nous voici bien ! lorsque je suis à jeun,
Tu me viens parler de musique ! —
J'en parle bien aux rois. — Quand un roi te prendra,
Tu peux lui conter ces merveilles :
Pour un milan, il s'en rira.
Ventre affamé n'a point d'oreilles [2].

FABLE XIX.

LE BERGER ET SON TROUPEAU [3].

Quoi ! toujours il me manquera
Quelqu'un de ce peuple imbécile !
Toujours le loup m'en gobera !

[1] Voyez Ovide, *Metamorph.*, VI, 13, et la note 2 de la fab. xv du liv. III.

[2] Ce proverbe existoit du temps des Romains, où peut-être il est né d'un bon mot de Caton le Censeur. (Voyez Plutarque, *Vie de Caton le Censeur*, t. III, p. 408 de la traduction d'Amyot, édit. de Clavier ; et aussi Rabelais, *Pantagruel*, liv. IV, 63, t. II, p. 160, édit. 1741, in-4°.)

[3] Abstemius, 127.

Digitized by Google

J'aurai beau les compter! Ils étoient plus de mille,
Et m'ont laissé ravir notre pauvre Robin [1]!
Robin mouton, qui par la ville
Me suivoit pour un peu de pain,
Et qui m'auroit suivi jusques au bout du monde!
Hélas! de ma musette il entendoit le son;
Il me sentoit venir de cent pas à la ronde.
Ah! le pauvre Robin mouton!
Quand Guillot [2] eut fini cette oraison funèbre,
Et rendu de Robin la mémoire célèbre,
Il harangua tout le troupeau,
Les chefs, la multitude, et jusqu'au moindre agneau,
Les conjurant de tenir ferme :
Cela seul suffiroit pour écarter les loups.
Foi de peuple d'honneur ils lui promirent tous
De ne bouger non plus qu'un terme.
Nous voulons, dirent-ils, étouffer le glouton
Qui nous a pris Robin mouton.
Chacun en répond sur sa tête.
Guillot les crut, et leur fit fête.
Cependant, devant qu'il fût nuit,
Il arriva nouvel encombre :
Un loup parut; tout le troupeau s'enfuit.
Ce n'étoit pas un loup, ce n'en étoit que l'ombre.

Haranguez de méchants soldats;

[1] Dans Rabelais, le Marchand dit à Panurge : « Vous avez nom *Robin-Mouton*. « Voyez ce mouton-là, il ha nom *Robin* comme vous. » *Pantagruel*, l. IV, ch. VI, t. II, p. 15.

[2] Dans la fab. III du liv. III, le berger porte aussi le nom de Guillot.

Digitized by Google

Ils promettront de faire rage :
Mais, au moindre danger, adieu tout leur courage;
Votre exemple et vos cris ne les retiendront pas.

FIN DU NEUVIÈME LIVRE.

Digitized by Google

LIVRE DIXIÈME.

Digitized by Google

Digitized by Google

LIVRE DIXIÈME.

FABLE PREMIÈRE[1].

LES DEUX RATS, LE RENARD, ET L'ŒUF.

DISCOURS A MADAME DE LA SABLIÈRE.

Iris, je vous louerois; il n'est que trop aisé :
Mais vous avez cent fois notre encens refusé;
En cela peu semblable au reste des mortelles,
Qui veulent tous les jours des louanges nouvelles,
Pas une ne s'endort à ce bruit si flatteur.

[1] Dans l'édition originale de 1678, cette pièce ne porte pas le titre de *fable*, mais celui de *discours*, et elle se trouve à la suite du livre III de la quatrième partie. La fable intitulée *l'Homme et la Couleuvre* forme la première du quatrième livre; de sorte qu'on peut également supposer que ce discours termine le troisième livre de la quatrième partie, ou précède et commence le quatrième livre de cette quatrième partie; c'est-à-dire qu'il termine le livre IX, ou commence le livre X des éditions actuelles. Les éditions d'Amsterdam de 1687, d'Anvers 1688, de Lyon 1694, n'ont rien changé à cet arrangement. Mais dans l'édition de 1709, faite à Paris par les libraires associés, et propriétaires des fables de La Fontaine, la première où l'on ait aboli la division par parties, et où l'on n'ait conservé que celle en livres, ce discours forme la fable première du livre X. Il en est de même dans l'édition in-4° des œuvres de notre poète, imprimées en 1726. Cependant en 1729 les libraires associés qui étoient restés propriétaires des fables de La Fontaine en donnèrent une nouvelle édition, dans laquelle ils ont placé ce discours à la fin du livre IX : heureusement qu'ils n'ont point été imités en cela par les éditeurs postérieurs, qui se sont avec raison conformés à l'arrangement des éditeurs de 1709 et de 1726. C'est en effet toujours au commencement des livres, et non à la fin, que La Fontaine a placé ces dissertations ou ces réflexions générales, qui forment comme autant de discours préliminaires à plusieurs des divisions de son ouvrage.

Digitized by Google

Je ne les blâme point; je souffre cette humeur :
Elle est commune aux dieux, aux monarques, aux belles.
Ce breuvage vanté par le peuple rimeur,
Le nectar que l'on sert au maître du tonnerre,
Et dont nous enivrons tous les dieux de la terre,
C'est la louange, Iris. Vous ne la goûtez point;
D'autres propos chez vous récompensent ce point :
Propos, agréables commerces,
Où le hasard fournit cent matières diverses;
Jusque-là qu'en votre entretien
La bagatelle a part : le monde n'en croit rien.
Laissons le monde et sa croyance.
La bagatelle, la science,
Les chimères, le rien, tout est bon : je soutiens
Qu'il faut de tout aux entretiens :
C'est un parterre où Flore épand ses biens;
Sur différentes fleurs l'abeille s'y repose,
Et fait du miel de toute chose.
Ce fondement posé, ne trouvez pas mauvais
Qu'en ces fables aussi j'entremêle des traits
De certaine philosophie,
Subtile, engageante, et hardie.
On l'appelle nouvelle : en avez-vous ou non
Ouï parler [1]? Ils disent donc
Que la bête est une machine;
Qu'en elle tout se fait sans choix et par ressorts :

[1] Madame de La Sablière craignoit surtout le ridicule qui s'attache à la réputation de femme savante; et La Fontaine se conforme à ses goûts en ayant l'air d'ignorer qu'elle fût au courant de la philosophie mise en vogue par Descartes. Instruite par Sauveur et Bernier, elle en savoit plus sur ces matières que notre poète. Elle mourut le 8 janvier 1683, laissant la réputation d'une des femmes les plus aimables et les plus instruites de son siècle.

Digitized by Google

Nul sentiment, point d'ame; en elle tout est corps.
Telle est la montre qui chemine
A pas toujours égaux, aveugle et sans dessein.
Ouvrez-la, lisez dans son sein :
Mainte roue y tient lieu de tout l'esprit du monde;
La première y meut la seconde;
Une troisième suit : elle sonne à la fin.
Au dire de ces gens, la bête est toute telle.
L'objet la frappe en un endroit;
Ce lieu frappé s'en va tout droit,
Selon nous, au voisin en porter la nouvelle.
Le sens de proche en proche aussitôt la reçoit.
L'impression se fait : mais comment se fait-elle?
Selon eux, par nécessité,
Sans passion, sans volonté :
L'animal se sent agité
De mouvements que le vulgaire appelle
Tristesse, joie, amour, plaisir, douleur cruelle,
Ou quelque autre de ces états.
Mais ce n'est point cela : ne vous y trompez pas.
Qu'est-ce donc? Une montre. Et nous? C'est autre chose.
Voici de la façon que Descartes l'expose :
Descartes, ce mortel dont on eût fait un dieu
Chez les païens, et qui tient le milieu
Entre l'homme et l'esprit; comme entre l'huître et l'homme
Le tient tel de nos gens, franche bête de somme;
Voici, dis-je, comment raisonne cet auteur :
Sur tous les animaux, enfants du Créateur,
J'ai le don de penser; et je sais que je pense.
Or, vous savez, Iris, de certaine science,

Digitized by Google

Que, quand la bête penseroit,
La bête ne réfléchiroit
Sur l'objet ni sur sa pensée.
Descartes va plus loin, et soutient nettement
Qu'elle ne pense nullement.
Vous n'êtes point embarrassée
De le croire; ni moi. Cependant, quand au bois
Le bruit des cors, celui des voix,
N'a donné nul relâche à la fuyante proie,
Qu'en vain elle a mis ses efforts
A confondre et brouiller la voie,
L'animal chargé d'ans, vieux cerf, et de dix cors,
En suppose un plus jeune, et l'oblige, par force,
A présenter aux chiens une nouvelle amorce.
Que de raisonnements pour conserver ses jours!
Le retour sur ses pas, les malices, les tours,
Et le change, et cent stratagèmes
Dignes des plus grands chefs, dignes d'un meilleur sort!
On le déchire après sa mort :
Ce sont tous ses honneurs suprêmes.

Quand la perdrix
Voit ses petits
En danger, et n'ayant qu'une plume nouvelle
Qui ne peut fuir encor par les airs le trépas,
Elle fait la blessée, et va traînant de l'aile,
Attirant le chasseur et le chien sur ses pas,
Détourne le danger, sauve ainsi sa famille;
Et puis, quand le chasseur croit que son chien la pille,
Elle lui dit adieu, prend sa volée, et rit

Digitized by Google

De l'homme qui, confus, des yeux en vain la suit.

Non loin du nord il est un monde
Où l'on sait que les habitants
Vivent, ainsi qu'aux premiers temps,
Dans une ignorance profonde :
Je parle des humains; car, quant aux animaux,
Ils y construisent des travaux
Qui des torrents grossis arrêtent le ravage,
Et font communiquer l'un et l'autre rivage.
L'édifice résiste et dure en son entier :
Après un lit de bois est un lit de mortier.
Chaque castor agit : commune en est la tâche;
Le vieux y fait marcher le jeune sans relâche;
Maint maître d'œuvre y court, et tient haut le bâton.
La république de Platon
Ne seroit rien que l'apprentie
De cette famille amphibie.
Ils savent en hiver élever leurs maisons,
Passent les étangs sur des ponts,
Fruit de leur art, savant ouvrage;
Et nos pareils ont beau le voir,
Jusqu'à présent tout leur savoir
Est de passer l'onde à la nage.

Que ces castors ne soient qu'un corps vide d'esprit,
Jamais on ne pourra m'obliger à le croire :
Mais voici beaucoup plus, écoutez ce récit,
Que je tiens d'un roi plein de gloire.
Le défenseur du nord vous sera mon garant :

Digitized by Google

Je vais citer un prince aimé de la Victoire;
Son nom seul est un mur à l'empire ottoman :
C'est le roi polonois [1]. Jamais un roi ne ment.
Il dit donc que, sur sa frontière,
Des animaux entre eux ont guerre de tout temps :
Le sang, qui se transmet des pères aux enfants,
En renouvelle la matière.
Ces animaux, dit-il, sont germains du renard.
Jamais la guerre avec tant d'art
Né s'est faite parmi les hommes,
Non pas même au siècle où nous sommes.
Corps-de-garde avancé, vedettes, espions,
Embuscades, partis, et mille inventions
D'une pernicieuse et maudite science,
Fille du Styx, et mère des héros,
Exercent de ces animaux
Le bon sens et l'expérience.
Pour chanter leurs combats, l'Achéron nous devroit
Rendre Homère. Ah! s'il le rendoit,
Et qu'il rendît aussi le rival d'Épicure [2],
Que diroit ce dernier sur ces exemples-ci?
Ce que j'ai déjà dit; qu'aux bêtes la nature
Peut par les seuls ressorts opérer tout ceci;
Que la mémoire est corporelle;
Et que, pour en venir aux exemples divers
Que j'ai mis en jour dans ces vers,
L'animal n'a besoin que d'elle.

[1] Sobieski, vainqueur des Turcs à Chocsim en 1673 : il passa quelque temps à Paris, et rechercha la société de madame de La Sablière, chez laquelle La Fontaine eut de fréquentes occasions de s'entretenir avec lui.

[2] Descartes.

Digitized by Google

L'objet, lorsqu'il revient, va dans son magasin
Chercher, par le même chemin,
L'image auparavant tracée,
Qui sur les mêmes pas revient pareillement,
Sans le secours de la pensée,
Causer un même événement.
Nous agissons tout autrement :
La volonté nous détermine,
Non l'objet, ni l'instinct. Je parle, je chemine :
Je sens en moi certain agent;
Tout obéit dans ma machine
A ce principe intelligent.
Il est distinct du corps, se conçoit nettement,
Se conçoit mieux que le corps même :
De tous nos mouvements c'est l'arbitre suprême.
Mais comment le corps l'entend-il?
C'est là le point. Je vois l'outil
Obéir à la main : mais la main, qui la guide?
Eh! qui guide les cieux et leur course rapide?
Quelque ange est attaché peut-être à ces grands corps[1].
Un esprit vit en nous, et meut tous nos ressorts;
L'impression se fait : le moyen, je l'ignore;
On ne l'apprend qu'au sein de la divinité;
Et, s'il faut en parler avec sincérité,
Descartes l'ignorait encore.
Nous et lui là-dessus nous sommes tous égaux :
Ce que je sais, Iris, c'est qu'en ces animaux
Dont je viens de citer l'exemple,

[1] Mens agitat molem et magno se corpore miscet.
VIRG., *Æneid.*, VI, 727.

Digitized by Google

Cet esprit n'agit pas : l'homme seul est son temple.
Aussi faut-il donner à l'animal un point
Que la plante après tout n'a point :
Cependant la plante respire.
Mais que répondra-t-on à ce que je vais dire?

Deux rats cherchoient leur vie; ils trouvèrent un œuf.
Le dîné suffisoit à gens de cette espèce :
Il n'étoit pas besoin qu'ils trouvassent un bœuf.
Pleins d'appétit et d'allégresse,
Ils alloient de leur œuf manger chacun sa part,
Quand un quidam parut : c'était maître renard;
Rencontre incommode et fâcheuse :
Car comment sauver l'œuf? Le bien empaqueter;
Puis des pieds de devant ensemble le porter,
Ou le rouler, ou le traîner :
C'étoit chose impossible autant que hasardeuse.
Nécessité l'ingénieuse
Leur fournit une invention.
Comme ils pouvoient gagner leur habitation,
L'écornifleur [1] étant à demi-quart de lieue,
L'un se mit sur le dos, prit l'œuf entre ses bras;
Puis, malgré quelques heurts [2] et quelques mauvais pas,
L'autre le traîna par la queue.
Qu'on m'aille soutenir, après un tel récit,
Que les bêtes n'ont point d'esprit!

Pour moi, si j'en étois le maître,

[1] Celui qui cherche à vivre aux dépens d'autrui.
[2] Quelques chocs.

Digitized by Google

Je leur en donnerois aussi bien qu'aux enfants.
Ceux-ci pensent-ils pas dès leurs plus jeunes ans?
Quelqu'un peut donc penser ne se pouvant connoître.
Par un exemple tout égal,
J'attribuerois à l'animal,
Non point une raison selon notre manière,
Mais beaucoup plus aussi qu'un aveugle ressort :
Je subtiliserois un morceau de matière,
Que l'on ne pourroit plus concevoir sans effort,
Quintessence d'atome, extrait de la lumière,
Je ne sais quoi plus vif et plus mobile encor
Que le feu; car enfin, si le bois fait la flamme,
La flamme, en s'épurant, peut-elle pas de l'ame
Nous donner quelque idée? et sort-il pas de l'or
Des entrailles du plomb? Je rendrois mon ouvrage
Capable de sentir, juger, rien davantage,
Et juger imparfaitement,
Sans qu'un singe jamais fît le moindre argument.
A l'égard de nous autres hommes,
Je ferois notre lot infiniment plus fort;
Nous aurions un double trésor :
L'un, cette ame pareille en tous tant que nous sommes,
Sages, fous, enfants, idiots,
Hôtes de l'univers sous le nom d'animaux;
L'autre, encore une autre ame, entre nous et les anges
Commune en un certain degré;
Et ce trésor à part créé
Suivroit parmi les airs les célestes phalanges,
Entreroit dans un point sans en être pressé,
Ne finiroit jamais quoique ayant commencé :

Digitized by Google

Choses réelles quoique étranges.
Tant que l'enfance dureroit,
Cette fille du ciel en nous ne paroîtroit
Qu'une tendre et foible lumière :
L'organe étant plus fort, la raison perceroit
Les ténèbres de la matière,
Qui toujours envelopperoit
L'autre ame imparfaite et grossière [1].

FABLE II.

L'HOMME ET LA COULEUVRE [2].

Un homme vit une couleuvre :
Ah! méchante, dit-il, je m'en vais faire une œuvre
Agréable à tout l'univers!
A ces mots l'animal pervers
(C'est le serpent que je veux dire,
Et non l'homme; on pourroit aisément s'y tromper),
A ces mots le serpent, se laissant attraper,
Est pris, mis en un sac; et, ce qui fut le pire,
On résolut sa mort, fût-il coupable ou non.
Afin de le payer toutefois de raison,

[1] Ce qui précède est un composé des idées d'Empédocle et de Platon, que La Fontaine mêle ensemble pour tâcher de s'expliquer à lui-même le système de Descartes sur l'ame des bêtes, contre lequel son bon sens naturel lui suggéroit des difficultés insolubles.

[2] *Contes et Fables indiennes de Bidpaï et de Lokman*, t. II, p. 276 : *L'Homme et la Couleuvre.*

Digitized by Google

L'autre lui fit cette harangue :
Symbole des ingrats ! être bon aux méchants,
C'est être sot ; meurs donc : ta colère et tes dents
Ne me nuiront jamais. Le serpent, en sa langue,
Reprit du mieux qu'il put : S'il falloit condamner
Tous les ingrats qui sont au monde,
A qui pourroit-on pardonner ?
Toi-même tu te fais ton procès : je me fonde
Sur tes propres leçons ; jette les yeux sur toi.
Mes jours sont en tes mains, tranche-les ; ta justice,
C'est ton utilité, ton plaisir, ton caprice :
Selon ces lois, condamne-moi ;
Mais trouve bon qu'avec franchise
En mourant au moins je te dise
Que le symbole des ingrats
Ce n'est point le serpent, c'est l'homme. Ces paroles
Firent arrêter l'autre ; il recula d'un pas.
Enfin il repartit : Tes raisons sont frivoles.
Je pourrois décider, car ce droit m'appartient ;
Mais rapportons-nous-en [1]. Soit fait, dit le reptile.
Une vache étoit là : l'on l'appelle ; elle vient :
Le cas est proposé. C'étoit chose facile :
Falloit-il pour cela, dit-elle, m'appeler ?
La couleuvre a raison : pourquoi dissimuler ?
Je nourris celui-ci depuis longues années ;
Il n'a sans mes bienfaits passé nulles journées ;
Tout n'est que pour lui seul ; mon lait et mes enfants
Le font à la maison revenir les mains pleines :
Même j'ai rétabli sa santé, que les ans

[1] A quelqu'un que nous prendrons pour juge. Ellipse.

Digitized by Google

Avoient altérée ; et mes peines
Ont pour but son plaisir ainsi que son besoin.
Enfin me voilà vieille ; il me laisse en un coin
Sans herbe : s'il vouloit encor me laisser paître!
Mais je suis attachée : et si j'eusse eu pour maître
Un serpent, eût-il su jamais pousser si loin
L'ingratitude ? Adieu : j'ai dit ce que je pense.
L'homme, tout étonné d'une telle sentence,
Dit au serpent : Faut-il croire ce qu'elle dit!
C'est une radoteuse ; elle a perdu l'esprit.
Croyons ce bœuf. Croyons [1], dit la rampante bête.
Ainsi dit, ainsi fait. Le bœuf vient à pas lents.
Quand il eut ruminé tout le cas en sa tête,
Il dit que du labeur des ans
Pour nous seuls il portoit les soins les plus pesants,
Parcourant sans cesser ce long cercle de peines
Qui, revenant sur soi, ramenoit dans nos plaines
Ce que Cérès nous donne, et vend aux animaux ;
Que cette suite de travaux
Pour récompense avoit, de tous tant que nous sommes,
Force coups, peu de gré [2] : puis, quand il étoit vieux,
On croyoit l'honorer chaque fois que les hommes
Achetoient de son sang l'indulgence des dieux.
Ainsi parla le bœuf. L'homme dit : Faisons taire
Cet ennuyeux déclamateur ;
Il cherche de grands mots, et vient ici se faire,
Au lieu d'arbitre, accusateur.
Je le récuse aussi. L'arbre étant pris pour juge,

[1] Croyons ce qu'il nous dira ; rapportons-nous-en à son jugement. Ellipse.
[2] Peu de témoignages de satisfaction.

Digitized by Google

Ce fut bien pis encore. Il servoit de refuge
Contre le chaud, la pluie, et la fureur des vents;
Pour nous seuls il ornoit les jardins et les champs:
L'ombrage n'étoit pas le seul bien qu'il sût faire;
Il courboit sous les fruits. Cependant pour salaire
Un rustre l'abattoit: c'étoit là son loyer;
Quoique, pendant tout l'an, libéral il nous donne
Ou des fleurs au printemps, ou du fruit en automne
L'ombre l'été, l'hiver les plaisirs du foyer.
Que ne l'émondoit-on, sans prendre la cognée?
De son tempérament il eût encor vécu.
L'homme, trouvant mauvais que l'on l'eût convaincu,
Voulut à toute force avoir cause gagnée.
Je suis bien bon, dit-il, d'écouter ces gens-là!
Du sac et du serpent aussitôt il donna
Contre les murs, tant qu'il tua la bête.

On en use ainsi chez les grands:
La raison les offense, ils se mettent en tête
Que tout est né pour eux, quadrupèdes et gens,
Et serpents.
Si quelqu'un desserre les dents,
C'est un sot. J'en conviens: mais que faut-il donc faire?
Parler de loin, ou bien se taire.

Digitized by Google

FABLE III.

LA TORTUE ET LES DEUX CANARDS [1].

Une tortue étoit, à la tête légère,
Qui, lasse de son trou, voulut voir le pays.
Volontiers on fait cas d'une terre étrangère;
Volontiers gens boiteux haïssent le logis.
Deux canards, à qui la commère
Communiqua ce beau dessein,
Lui dirent qu'ils avoient de quoi la satisfaire.
Voyez-vous ce large chemin?
Nous vous voiturerons, par l'air, en Amérique:
Vous verrez mainte république,
Maint royaume, maint peuple; et vous profiterez
Des différentes mœurs que vous remarquerez.
Ulysse en fit autant [2]. On ne s'attendoit guère
De voir Ulysse en cette affaire.
La tortue écouta la proposition.
Marché fait, les oiseaux forgent une machine
Pour transporter la pélerine.
Dans la gueule, en travers, on lui passe un bâton.

[1] *Contes et Fables indiennes de Bidpaï et de Lokman*, t. II, p. 112 : *Les deux Canards et la Tortue.*

[2] Utile proposuit nobis exemplar Ulyssen,
Qui, domitor Trojæ, multorum providus urbes
Et mores hominum inspexit.
HORAT., epist. 1, 2, v. 18-20.

Qui mores hominum multorum vidit et urbes.
Ibid. *Ars poet.*, v. 142.

Digitized by Google

Serrez bien, dirent-ils; gardez de lâcher prise.
Puis chaque canard prend ce bâton par un bout.
La tortue enlevée, on s'étonne partout
De voir aller en cette guise
L'animal lent et sa maison,
Justement au milieu de l'un et l'autre oison [1].
Miracle! crioit-on : venez voir dans les nues
Passer la reine des tortues.
La reine! vraiment oui : je la suis en effet;
Ne vous en moquez point. Elle eût beaucoup mieux fait
De passer son chemin sans dire aucune chose;
Car, lâchant le bâton en desserrant les dents,
Elle tombe, elle crève aux pieds des regardants.
Son indiscrétion de sa perte fut cause.

Imprudence, babil, et sotte vanité,
Et vaine curiosité,
Ont ensemble étroit parentage :
Ce sont enfants tous d'un lignage [2].

[1] *Oison* n'a jamais signifié que le petit d'une oie, et par métaphore une personne simple et bornée.

[2] Issus de même source ou d'une même *lignée* ou race. Le dictionnaire de l'Académie françoise du temps de La Fontaine dit que le mot *lignage* est vieux : notre poète l'aura sans doute rajeuni; car, depuis la publication de ses fables, aucun dictionnaire, sans en excepter celui de l'Académie françoise, n'a reproduit cette remarque : mais tous les lexicographes l'ont faite à l'égard du mot *parentage*, qui étoit vieux aussi, même lorsque La Fontaine écrivoit, et qui ne s'employoit qu'en vers. (Voyez la seconde édition du *Dictionnaire de l'Académie françoise*, 1696, in-folio.)

Digitized by Google

FABLE IV.

LES POISSONS ET LE CORMORAN[1].

Il n'étoit point d'étang dans tout le voisinage
Qu'un cormoran n'eût mis à contribution :
Viviers et réservoirs lui payoient pension.
Sa cuisine alloit bien : mais, lorsque le long âge
Eut glacé le pauvre animal,
La même cuisine alla mal.
Tout cormoran se sert de pourvoyeur lui-même.
Le nôtre, un peu trop vieux pour voir au fond des eaux,
N'ayant ni filets ni réseaux,
Souffroit une disette extrême.
Que fit-il? Le besoin, docteur en stratagême,
Lui fournit celui-ci. Sur le bord d'un étang
Cormoran vit une écrevisse.
Ma commère, dit-il, allez tout à l'instant
Porter un avis important
A ce peuple : il faut qu'il périsse;
Le maître de ce lieu dans huit jours pêchera.
L'écrevisse en hâte s'en va
Conter le cas. Grande est l'émute[2];
On court, on s'assemble, on députe

[1] *Contes et Fables indiennes de Bidpaï et de Lokman*, t. I, p. 357 : *Le Héron, l'Écrevisse, et les Poissons.*

[2] *Émute* pour *émeute*, par licence poétique. (Voyez la note 2 sur la fable VIII du septième livre.)

Digitized by Google

A l'oiseau : Seigneur Cormoran,
D'où vous vient cet avis? Quel est votre garant?
Êtes-vous sûr de cette affaire?
N'y savez-vous remède? Et qu'est-il bon de faire?
Changer de lieu, dit-il.—Comment le ferons-nous?—
N'en soyez point en soin : je vous porterai tous,
L'un après l'autre, en ma retraite.
Nul que Dieu seul et moi n'en connoît les chemins :
Il n'est demeure plus secrète.
Un vivier que Nature y creusa de ses mains,
Inconnu des traîtres humains,
Sauvera votre république.
On le crut. Le peuple aquatique
L'un après l'autre fut porté
Sous ce rocher peu fréquenté.
Là, cormoran le bon apôtre,
Les ayant mis en un endroit
Transparent, peu creux, fort étroit,
Vous les prenoit sans peine, un jour l'un, un jour l'autre;
Il leur apprit à leurs dépens
Que l'on ne doit jamais avoir de confiance
En ceux qui sont mangeurs de gens.
Ils y perdirent peu, puisque l'humaine engeance
En auroit aussi bien croqué sa bonne part.
Qu'importe qui vous mange, homme ou loup? toute panse
Me paroît une à cet égard :
Un jour plus tôt, un jour plus tard,
Ce n'est pas grande différence.

Digitized by Google

FABLE V.

L'ENFOUISSEUR ET SON COMPÈRE[1].

Un pincemaille[2] avoit tant amassé
Qu'il ne savoit où loger sa finance.
L'avarice, compagne et sœur de l'ignorance,
Le rendoit fort embarrassé
Dans le choix d'un dépositaire;
Car il en vouloit un, et voici sa raison :
L'objet tente; il faudra que ce monceau s'altère
Si je le laisse à la maison :
Moi-même de mon bien je serai le larron[3]. —
Le larron! Quoi! jouir, c'est se voler soi-même?
Mon ami, j'ai pitié de ton erreur extrême.
Apprends de moi cette leçon :
Le bien n'est bien qu'en tant que l'on s'en peut défaire;
Sans cela c'est un mal. Veux-tu le réserver
Pour un âge et des temps qui n'en ont plus que faire?
La peine d'acquérir, le soin de conserver,

[1] Abstemius, 169.

[2] Il y a *pince-maille* dans la grande et belle édition de M. Didot aîné, 1802, in-folio; mais dans les éditions de 1787 et 1813 du même imprimeur, ce mot est écrit sans division, comme dans l'édition originale de La Fontaine et dans le dictionnaire de Nicot. L'Académie françoise, dans son dictionnaire, nous paroît avoir eu tort de séparer par un trait les deux mots qui forment ce mot composé. Il signifie un avare. La *maille* étoit autrefois la plus petite monnoie de cuivre, et équivaloit à une obole.

[3] . . . . . Ipsum te fraudas cibo.
PHÆDR., fab. XIX, liv. IV.

Digitized by Google

Otent le prix à l'or, qu'on croit si nécessaire. —
Pour se décharger d'un tel soin,
Notre homme eût pu trouver des gens sûrs au besoin :
Il aima mieux la terre; et, prenant son compère,
Celui-ci l'aide. Ils vont enfouir le trésor.
Au bout de quelque temps l'homme va voir son or :
Il ne retrouve que le gîte.
Soupçonnant à bon droit le compère, il va vite
Lui dire : Apprêtez-vous; car il me reste encor
Quelques deniers : je veux les joindre à l'autre masse.
Le compère aussitôt va remettre en sa place
L'argent volé; prétendant bien
Tout reprendre à la fois, sans qu'il y manquât rien.
Mais, pour ce coup, l'autre fut sage :
Il retint tout chez lui, résolu de jouir,
Plus n'entasser, plus n'enfouir,
Et le pauvre voleur, ne trouvant plus son gage,
Pensa tomber de sa hauteur.

Il n'est pas malaisé de tromper un trompeur.

Digitized by Google

FABLE VI.

LE LOUP ET LES BERGERS [1].

Un loup rempli d'humanité
(S'il en est de tels dans le monde)
Fit un jour sur sa cruauté,
Quoiqu'il ne l'exerçât que par nécessité,
Une réflexion profonde.
Je suis haï, dit-il; et de qui? de chacun.
Le loup est l'ennemi commun:
Chiens, chasseurs, villageois, s'assemblent pour sa perte;
Jupiter est là-haut étourdi de leurs cris:
C'est par là que de loups l'Angleterre est déserte [2],
On y mit notre tête à prix.
Il n'est hobereau qui ne fasse
Contre nous tels bans [3] publier;
Il n'est marmot osant crier
Que du loup aussitôt sa mère ne menace [4].
Le tout pour un âne rogneux,
Pour un mouton pourri, pour quelque chien hargneux,

[1] Philibert Hegemon, fable XX, *des Pasteurs et du Loup*.

[2] Edgard, roi d'Angleterre, qui régnoit vers le milieu du dixième siècle, fit faire tous les ans de grandes chasses pour la destruction des loups, et convertit le tribut en argent, que son prédécesseur Athelstan avoit imposé aux souverains de la principauté de Galles, en un tribut annuel de trois cents têtes de loups. Par ces moyens Edgard détruisit les loups dans toute l'Angleterre. (Voyez Hume's, *Hist. of England*, ch. II, t. I, p. 127.)

[3] Mandement fait à cris publics pour ordonner ou défendre quelque chose.

[4] Allusion à la fable XVI du livre IV, intitulée *le Loup, la Mère, et l'Enfant*.

Digitized by Google

Dont j'aurai passé mon envie.
Eh bien! ne mangeons plus de chose ayant eu vie :
Paissons l'herbe, broutons, mourons de faim plutôt.
Est-ce une chose si cruelle?
Vaut-il mieux s'attirer la haine universelle?
Disant ces mots, il vit des bergers, pour leur rôt,
Mangeant un agneau cuit en broche.
Oh! oh! dit-il, je me reproche
Le sang de cette gent : voilà ses gardiens
S'en repaissants [1] eux et leurs chiens;
Et moi, loup, j'en ferai scrupule!
Non, par tous les dieux, non; je serois ridicule :
Thibaut l'agnelet [2] passera,
Sans qu'à la broche je le mette;
Et non seulement lui, mais la mère qu'il tette,
Et le père qui l'engendra!

Ce loup avoit raison. Est-il dit qu'on nous voie
Faire festin de toute proie,
Manger les animaux; et nous les réduirons
Aux mets de l'âge d'or autant que nous pourrons!
Ils n'auront ni croc ni marmite!
Bergers, bergers! le loup n'a tort
Que quand il n'est pas le plus fort :
Voulez-vous qu'il vive en ermite?

[1] VAR. *S'en repaissant*, dans toutes les éditions modernes. Mais cette leçon n'est autorisée par aucune des éditions originales. (Voyez à ce sujet la note sur la fab. XVI du liv. VII, p. 39.)

[2] C'est-à-dire le petit agneau qu'on nomme Thibaut. La réunion de ces deux mots *Thibaut-Aignelet* forme le nom du berger dans l'ancienne farce de maistre Pierre Pathelin, p. 16 de l'édit. de Coustelier, 1723, in-12.

Digitized by Google

FABLE VII.

L'ARAIGNÉE ET L'HIRONDELLE [1].

O Jupiter, qui sus de ton cerveau,
Par un secret d'accouchement nouveau [2],
Tirer Pallas, jadis mon ennemie,
Entends ma plainte une fois en ta vie [3]!
Progné [4] me vient enlever les morceaux;
Caracolant, frisant l'air et les eaux,
Elle me prend mes mouches à ma porte :
Miennes je puis les dire; et mon réseau
En seroit plein sans ce maudit oiseau :
Je l'ai tissu de matière assez forte.
Ainsi, d'un discours insolent,
Se plaignoit l'araignée autrefois tapissière,
Et qui lors étant filandière
Prétendoit enlacer tout insecte volant.
La sœur de Philomèle, attentive à sa proie,
Malgré le bestion [5] happoit mouches dans l'air,

[1] Abstemius, 4.

[2] Jupiter, incommodé d'un violent mal de tête, implora le secours de Vulcain, qui, d'un coup de hache, fit sortir de son cerveau la déesse de la Sagesse tout armée.

[3] Ovid., liv. VI.

[4] L'hirondelle, qui, dans la mythologie, provenoit de Progné, sœur de Philomèle. (Voyez la note de la fable XV du livre III.)

[5] Ce mot n'appartient pas, comme on l'a dit, à notre vieux langage; il est dérivé de l'italien : mais au lieu d'être, comme dans cette langue, un augmentatif, notre poète en fait un diminutif. *Il bestione* signifie en italien une bête grosse ou grande. Dans la seconde édition du dictionnaire de l'Académie fran-

Digitized by Google

Pour ses petits, pour elle, impitoyable joie [1],
Que ses enfants gloutons, d'un bec toujours ouvert,
D'un ton demi-formé, bégayante couvée,
Demandoient par des cris encor mal entendus.
La pauvre aragne [2] n'ayant plus
Que la tête et les pieds, artisans superflus,
Se vit elle-même enlevée :
L'hirondelle, en passant, emporta toile, et tout,
Et l'animal pendant au bout.

Jupin pour chaque état mit deux tables au monde :
L'adroit, le vigilant, et le fort, sont assis
A la première; et les petits
Mangent leur reste à la seconde.

çoise, 1696, in-folio, t. I, p. 60, on trouve cependant le mot *bestions*, mais au pluriel seulement; et il est dit que ce mot signifie particulièrement des bêtes sauvages, et qu'il ne s'emploie guère qu'en parlant des tapisseries qui représentent ces sortes de bêtes, *tapisseries de bestions*. Ce mot, aujourd'hui même, au pluriel, est hors d'usage : le mot propre, pour signifier un petit animal, une petite bête, est *bestiole*, qui a remplacé *bestelette*, qu'on trouve encore dans le dictionnaire de Nicot, p. 77, édit. 1606, in-folio.

1 . . . . . Ipsasque volantes
Ore ferunt, dulcem nidis immitibus escam.
VIRG., *Georg.*, lib. IV, v. 16, 17.

2 Vieux mot, pour araignée, qu'on trouve encore employé dans Coquillard et dans Ronsard.

Digitized by Google

FABLE VIII.

LA PERDRIX ET LES COQS.

Parmi de certains coqs, incivils, peu galants,
Toujours en noise, et turbulents,
Une perdrix étoit nourrie.
Son sexe, et l'hospitalité,
De la part de ces coqs, peuple à l'amour porté,
Lui faisoient espérer beaucoup d'honnêteté :
Ils feroient les honneurs de la ménagerie.
Ce peuple, cependant, fort souvent en furie,
Pour la dame étrangère ayant peu de respec [1],
Lui donnoit fort souvent d'horribles coups de bec.
D'abord elle en fut affligée;
Mais, sitôt qu'elle eut vu cette troupe enragée
S'entrebattre elle-même et se percer les flancs,
Elle se consola. Ce sont leurs mœurs, dit-elle;
Ne les accusons point, plaignons plutôt ces gens :
Jupiter sur un seul modèle
N'a pas formé tous les esprits;
Il est des naturels de coqs et de perdrix.
S'il dépendoit de moi, je passerois ma vie
En plus honnête compagnie.

[1] VAR. *Respect*, dans toutes les éditions modernes; mais dans les éditions originales, et même dans celle de 1729, le *t* se trouve retranché; et il est écrit *respec* pour la rime, et par licence poétique. Il y a d'autres exemples du même retranchement pour le même mot dans les poètes de ce temps.

Digitized by Google

Le maître de ces lieux en ordonne autrement;
Il nous prend avec des tonnelles,
Nous loge avec des coqs, et nous coupe les ailes:
C'est de l'homme qu'il faut se plaindre seulement.

FABLE IX.

LE CHIEN A QUI ON A COUPÉ LES OREILLES.

Qu'ai-je fait, pour me voir ainsi
Mutilé par mon propre maître?
Le bel état où me voici!
Devant les autres chiens oserai-je paroître [1]?
O rois des animaux, ou plutôt leurs tyrans,
Qui vous feroit choses pareilles!
Ainsi crioit Mouflar [2], jeune dogue; et les gens,
Peu touchés de ses cris douloureux et perçants,
Venoient de lui couper sans pitié les oreilles.
Mouflar y croyoit perdre. Il vit avec le temps
Qu'il y gagnoit beaucoup; car, étant de nature
A piller ses pareils, mainte mésaventure
L'auroit fait retourner chez lui
Avec cette partie en cent lieux altérée:
Chien hargneux a toujours l'oreille déchirée.

[1] VAR. Édit. 1670 et 1729: *Parêtre*. La Fontaine a écrit ainsi pour la rime et par licence poétique. (Voyez la fable XIV du livre VIII, qui présente un exemple semblable.)

[2] Corps à grosse tête, du mot mufle. Ce nom est encore emprunté de Rabelais, l. II, ch. XII.

Digitized by Google

Le moins qu'on peut laisser de prise aux dents d'autrui,
C'est le mieux. Quand on n'a qu'un endroit à défendre,
On le munit, de peur d'esclandre.
Témoin maître Monflar armé d'un gorgerin [1],
Du reste ayant d'oreille autant que sur ma main,
Un loup n'eût su par où le prendre.

FABLE X.

LE BERGER ET LE ROI [2].

Deux démons à leur gré partagent notre vie,
Et de son patrimoine ont chassé la raison;
Je ne vois point de cœur qui ne leur sacrifie:
Si vous me demandez leur état et leur nom,
J'appelle l'un, Amour; et l'autre, Ambition.
Cette dernière étend le plus loin son empire;
Car même elle entre dans l'amour.
Je le ferois bien voir; mais mon but est de dire
Comme un roi fit venir un berger à sa cour;
Le conte est du bon temps, non du siècle où nous sommes.

Ce roi vit un troupeau qui couvroit tous les champs,
Bien broutant, en bon corps, rapportant tous les ans,

[1] D'un collier. « *Gorgerin*, dit Nicot dans son dictionnaire, est la pièce que « l'homme de guerre met autour de sa gorge : ce qu'on dit en fait de haubert « ou *maille-gorgerin*, on l'appelle hausse-col en fait de lame de fer. »

[2] *Contes et Fables indiennes de Bidpaï et de Lokman*, t. II, p. 214 à 225 : *L'Hermite*; et t. III, p. 123 : *Histoire d'un Lion et d'un Renard*, p. 123 à 173.

Digitized by Google

Grace aux soins du berger, de très-notables sommes.
Le berger plut au roi par ces soins diligents.
Tu mérites, dit-il, d'être pasteur de gens [1] :
Laisse là tes moutons, viens conduire des hommes ;
Je te fais juge souverain.
Voilà notre berger la balance à la main.
Quoiqu'il n'eût guère vu d'autres gens qu'un ermite,
Son troupeau, ses mâtins, le loup, et puis c'est tout,
Il avoit du bon sens ; le reste vient ensuite :
Bref, il en vint fort bien à bout.
L'ermite son voisin accourut pour lui dire :
Veillé-je ? et n'est-ce point un songe que je vois ?
Vous, favori ! vous, grand ! Défiez-vous des rois ;
Leur faveur est glissante [2] : on s'y trompe ; et le pire,
C'est qu'il en coûte cher : de pareilles erreurs
Ne produisent jamais que d'illustres malheurs.
Vous ne connoissez pas l'attrait qui vous engage :
Je vous parle en ami ; craignez tout. L'autre rit ;
Et notre ermite poursuivit :
Voyez combien déjà la cour vous rend peu sage.
Je crois voir cet aveugle [3] à qui, dans un voyage,
Un serpent engourdi de froid
Vint s'offrir sous la main : il le prit pour un fouet ;
Le sien s'étoit perdu, tombant de sa ceinture.
Il rendoit grace au ciel de l'heureuse aventure,

[1] Expression empruntée d'Homère.

[2] . . . . . Et gratia regum
Lubrica.
SANNAZAR.

[3] Cet apologue n'est pas le même que celui d'Ésope ou celui de Phèdre qu'on a voulu y rapporter. La Fontaine a suivi Bidpaï, qui a aussi intercalé ce conte dans celui de *l'Ermite*. (Voyez t. II, p. 220, *l'Aveugle qui voyageoit avec ses amis*.)

Digitized by Google

Quand un passant cria : Que tenez-vous ! ô dieux !
Jetez cet animal traître et pernicieux,
Ce serpent! — C'est un fouet. — C'est un serpent! vous dis-je.
A me tant tourmenter quel intérêt m'oblige ?
Prétendez-vous garder ce trésor ? — Pourquoi non ?
Mon fouet étoit usé; j'en retrouve un fort bon :
Vous n'en parlez que par envie. —
L'aveugle enfin ne le crut pas;
Il en perdit bientôt la vie :
L'animal dégourdi piqua son homme au bras.
Quant à vous, j'ose vous prédire
Qu'il vous arrivera quelque chose de pire. —
Eh ! que me sauroit-il arriver que la mort ?
Mille dégoûts viendront, dit le prophète ermite,
Il en vint en effet : l'ermite n'eut pas tort.
Mainte peste de cour fit tant, par maint ressort,
Que la candeur du juge, ainsi que son mérite,
Furent suspects au prince. On cabale, on suscite
Accusateurs, et gens grevés par ses arrêts.
De nos biens, dirent-ils, il s'est fait un palais.
Le prince voulut voir ces richesses immenses.
Il ne trouva partout que médiocrité,
Louange du désert et de la pauvreté :
C'étoient là ses magnificences.
Son fait, dit-on, consiste en des pierres de prix :
Un grand coffre en est plein, fermé de dix serrures.
Lui-même ouvrit ce coffre, et rendit bien surpris
Tous les machineurs [1] d'impostures.

[1] *Machineur*, vieux mot hors d'usage, même du temps de Nicot, et qui a été remplacé par *machinateur*.

Le coffre étant ouvert, on y vit des lambeaux,
L'habit d'un gardeur de troupeaux,
Petit chapeau, jupon, panetière, houlette;
Et, je pense, aussi sa musette [1].
Doux trésors, ce dit-il,, chers gages, qui jamais
N'attirâtes sur vous l'envie et le mensonge,
Je vous reprends : sortons de ces riches palais
Comme l'on sortiroit d'un songe !
Sire, pardonnez-moi cette exclamation :
J'avois prévu ma chute en montant sur le faîte [2].
Je m'y suis trop complu : mais qui n'a dans la tête
Un petit grain d'ambition ?

FABLE XI.

LES POISSONS, ET LE BERGER QUI JOUE DE LA FLUTE [3].

Tircis, qui pour la seule Annette
Faisoit résonner les accords
D'une voix et d'une musette
Capables de toucher les morts,
Chantoit un jour le long des bords

[1] Dans la fable du *Loup devenu Berger*, La Fontaine a dit :

Son chien dormoit aussi, comme aussi sa musette.

Liv. III, fab. III.

[2] Corneille avoit déjà dit :

Et monté sur le faîte, il aspire à descendre.

[3] AEsop., 130, 34. Aphton., 33.

Digitized by Google

D'une onde arrosant des prairies
Dont Zéphyre habitoit les campagnes fleuries.
Annette cependant à la ligne pêchoit;
Mais nul poisson ne s'approchoit.
La bergère perdoit ses peines.
Le berger, qui par ses chansons
Eût attiré des inhumaines,
Crut, et crut mal, attirer des poissons.
Il leur chanta ceci : Citoyens de cette onde,
Laissez votre Naïade en sa grotte profonde;
Venez voir un objet mille fois plus charmant.
Ne craignez point d'entrer aux prisons de la Belle :
Ce n'est qu'à nous qu'elle est cruelle.
Vous serez traités doucement;
On n'en veut point à votre vie :
Un vivier vous attend, plus clair que fin cristal;
Et, quand à quelques-uns l'appât seroit fatal,
Mourir des mains d'Annette est un sort que j'envie.
Ce discours éloquent ne fit pas grand effet;
L'auditoire étoit sourd aussi bien que muet :
Tircis eut beau prêcher. Ses paroles miellées
S'en étant aux vents[1] envolées,
Il tendit un long rets. Voilà les poissons pris;
Voilà les poissons mis aux pieds de la bergère.

[1] VAR. *Au vent.* Il y a ainsi dans toutes les éditions de M. Didot, même dans celle de 1802, in-folio, et dans celle de Barbou, 1802, in-12. Cependant cette leçon ne vaut rien et est contredite par toutes les éditions originales, qui portent la leçon bien plus poétique que nous avons adoptée dans le texte. Ailleurs, et dans une épître à la duchesse de Bouillon, La Fontaine a dit, en imitant Horace :

Vous envoyez aux vents ce fâcheux souvenir.

Digitized by Google

O vous, pasteurs d'humains et non pas de brebis,
Rois, qui croyez gagner par raison les esprits
D'une multitude étrangère,
Ce n'est jamais par là que l'on en vient à bout !
Il y faut une autre manière :
Servez-vous de vos rets; la puissance fait tout.

FABLE XII.

LES DEUX PERROQUETS, LE ROI, ET SON FILS[1].

Deux perroquets, l'un père et l'autre fils,
Du rôt d'un roi faisoient leur ordinaire;
Deux demi-dieux, l'un fils et l'autre père,
De ces oiseaux faisoient leurs favoris.
L'âge lioit une amitié sincère
Entre ces gens : les deux pères s'aimaient;
Les deux enfants, malgré leur cœur frivole,
L'un avec l'autre aussi s'accoutumoient,
Nourris ensemble, et compagnons d'école.
C'étoit beaucoup d'honneur au jeune perroquet;
Car l'enfant étoit prince, et son père monarque.
Par le tempérament que lui donna la Parque,
Il aimoit les oiseaux. Un moineau fort coquet,
Et le plus amoureux de toute la province,

1 *Contes et Fables indiennes de Bidpaï et de Lokman*, t. III, p. 93-119 : *Histoire d'un Roi de Yemen et de son Perroquet.*

Digitized by Google

Faisoit aussi sa part des délices du prince.
Ces deux rivaux un jour ensemble se jouants,
Comme il arrive aux jeunes gens,
Le jeu devint une querelle.
Le passereau, peu circonspec [1],
S'attira de tels coups de bec
Que, demi-mort et traînant l'aile,
On crut qu'il n'en pourroit guérir.
Le prince indigné fit mourir
Son perroquet. Le bruit en vint au père.
L'infortuné vieillard crie et se désespère,
Le tout en vain, ses cris sont superflus;
L'oiseau parleur est déjà dans la barque [2]:
Pour dire mieux, l'oiseau ne parlant plus
Fait qu'en fureur sur le fils du monarque
Son père s'en va fondre, et lui crève les yeux.
Il se sauve aussitôt, et choisit pour asile
Le haut d'un pin : là, dans le sein des dieux,
Il goûte sa vengeance en lieu sûr et tranquille.
Le roi lui-même y court, et dit pour l'attirer :
Ami, reviens chez moi; que nous sert de pleurer?
Haine, vengeance et deuil, laissons tout à la porte.
Je suis contraint de déclarer,
Encor que ma douleur soit forte,
Que le tort vient de nous; mon fils fut l'agresseur :
Mon fils! non; c'est le Sort qui du coup est l'auteur.

[1] VAR. *Circonspect* dans toutes les éditions; mais La Fontaine a retranché le *t*, et il a écrit, dans l'édition de 1679, *circonspec*, pour la rime, et par licence poétique.

[2] . . . . . Stygia natabat jam frigida cymba.
VIRG., *Georg.* IV, v. 506.

Digitized by Google

La Parque avoit écrit de tout temps en son livre
Que l'un de nos enfants devoit cesser de vivre,
L'autre de voir, par ce malheur.
Consolons-nous tous deux, et reviens dans ta cage.
Le perroquet dit : Sire roi,
Crois-tu qu'après un tel outrage
Je me doive fier à toi!
Tu m'allègues le Sort : prétends-tu, par ta foi,
Me leurrer de l'appât d'un profane langage?
Mais que la Providence, ou bien que le Destin
Règle les affaires du monde,
Il est écrit là-haut qu'au faîte de ce pin,
Ou dans quelque forêt profonde,
J'achèverai mes jours loin du fatal objet
Qui doit t'être un juste sujet
De haine et de fureur. Je sais que la vengeance
Est un morceau de roi; car vous vivez en dieux.
Tu veux oublier cette offense;
Je le crois : cependant il me faut, pour le mieux,
Éviter ta main et tes yeux.
Sire roi, mon ami, va-t'en; tu perds ta peine :
Ne me parle point de retour;
L'absence est aussi bien un remède à la haine
Qu'un appareil contre l'amour.

Digitized by Google

FABLE XIII.

LA LIONNE ET L'OURSE.

Mère lionne avoit perdu son faon [1].
Un chasseur l'avoit pris. La pauvre infortunée
Poussoit un tel rugissement
Que toute la forêt étoit importunée.
La nuit ni son obscurité,
Son silence, et ses autres charmes,
De la reine des bois n'arrêtoient les vacarmes :
Nul animal n'étoit du sommeil visité.
L'ourse enfin lui dit: Ma commère,
Un mot sans plus; tous les enfants
Qui sont passés entre vos dents

1 VAR. Édit. de 1679 : *Fan*. Cette leçon a été conservée dans quelques éditions ; non pas que ce mot s'écrivît différemment du temps de La Fontaine qu'il ne s'écrit aujourd'hui, mais parce qu'il se prononce *fan*, et que les poètes pouvoient alors altérer l'orthographe des mots pour rimer aux yeux comme aux oreilles. Le mot *faon* est ici impropre ; car, bien avant La Fontaine, il ne s'employoit que pour désigner le petit d'une biche, d'un chevreuil, ou d'un daim. « On ne peut dire *faon* d'une beste mordant, comme laye, ourse, lionne, éléphante, ains ont autres noms particuliers. » Nicot, *Thrésor de la langue françoise*, 1606, in-folio, au mot *faon*. Cependant, plus anciennement ce mot paroît avoir été employé pour désigner les petits de tous les animaux ; du moins nous avons un exemple qui prouve que le mot *faoner* s'employoit pour engendrer en général, quand il s'agissoit des animaux.

Les oisiaux, aussi les poissons,
Qui moult sont biaux à regarder,
Savent bien mes regles garder,
Tous *faonent* à lor usages,
Et font honneur à lor lignages.
Roman de la Rose.

Digitized by Google

N'avoient-ils ni père ni mère? —
Ils en avoient. — S'il est ainsi,
Et qu'aucun de leur mort n'ait nos têtes rompues,
Si tant de mères se sont tues,
Que ne vous taisez-vous aussi? —
Moi, me taire! moi malheureuse!
Ah! j'ai perdu mon fils! il me faudra traîner
Une vieillesse douloureuse! —
Dites-moi, qui vous force à vous y condamner? —
Hélas! c'est le Destin qui me hait. — Ces paroles
Ont été de tout temps en la bouche de tous.

Misérables humains, ceci s'adresse à vous!
Je n'entends résonner que des plaintes frivoles.
Quiconque, en pareil cas, se croit haï des cieux,
Qu'il considère Hécube [1], il rendra grace aux dieux.

1 Cette reine, après avoir vu périr sous ses yeux Priam son mari, et la plus grande partie de ses enfants, sa ville et son royaume, fut réduite en esclavage.

Digitized by Google

FABLE XIV.

LES DEUX AVENTURIERS ET LE TALISMAN[1].

Aucun chemin de fleurs ne conduit à la gloire[2].
Je n'en veux pour témoin qu'Hercule et ses travaux :
Ce dieu n'a guère de rivaux;
J'en vois peu dans la fable, encor moins dans l'histoire,
En voici pourtant un, que de vieux talismans
Firent chercher fortune au pays des romans.
Il voyageoit de compagnie.
Son camarade et lui trouvèrent un poteau
Ayant au haut cet écriteau :
« Seigneur aventurier, s'il te prend quelque envie
« De voir ce que n'a vu nul chevalier errant,
« Tu n'as qu'à passer ce torrent;
« Puis prenant dans tes bras un éléphant de pierre
« Que tu verras couché par terre,
« Le porter, d'une haleine, au sommet de ce mont
« Qui menace les cieux de son superbe front. »
L'un des deux chevaliers saigna du nez[3]. Si l'onde

[1] *Les Contes et Fables indiennes de Bidpaï et de Lokman*, t. I, p. 247-261: *Les deux Voyageurs*.

[2] Ardua per præceps gloria vadit iter.
OVID., *Trist.*, 4.

Corneille avoit dit dans Rodogune :

Le ciel par ses travaux veut qu'on monte à la gloire.

[3] Expression proverbiale, pour dire que l'on manque de résolution par la crainte du danger. Saigner du nez étoit en Orient, pendant la peste, considéré

Digitized by Google

Est rapide autant que profonde,
Dit-il.... et supposé qu'on la puisse passer,
Pourquoi de l'éléphant s'aller embarrasser?
Quelle ridicule entreprise!
Le sage l'aura fait par tel art et de guise [1]
Qu'on le pourra porter peut-être quatre pas:
Mais jusqu'au haut du mont! d'une haleine! il n'est pas
Au pouvoir d'un mortel, à moins que la figure
Ne soit d'un éléphant nain, pygmée, avorton,
Propre à mettre au bout d'un bâton:
Auquel cas, où l'honneur [2] d'une telle aventure?
On nous veut attraper dedans cette écriture;
Ce sera quelque énigme à tromper un enfant:
C'est pourquoi je vous laisse avec votre éléphant.
Le raisonneur parti, l'aventureux se lance,
Les yeux clos, à travers cette eau.
Ni profondeur ni violence
Ne purent l'arrêter; et selon l'écriteau,
Il vit son éléphant couché sur l'autre rive.
Il le prend, il l'emporte, au haut du mont arrive,
Rencontre une esplanade, et puis une cité.
Un cri par l'éléphant est aussitôt jeté:
Le peuple aussitôt sort en armes.
Tout autre aventurier, au bruit de ces alarmes,
Auroit fui: celui-ci, loin de tourner le dos,
Veut vendre au moins sa vie, et mourir en héros.
Il fut tout étonné d'ouïr cette cohorte

comme un symptôme fâcheux, qui faisoit craindre la mort à ceux qui l'éprouvoient. (Voyez Boccace, dans l'introduction du Décameron.)

[1] Et de manière.

[2] C'est-à-dire où sera l'honneur. Ellipse.

Digitized by Google

Le proclamer monarque au lieu de son roi mort.
Il ne se fit prier que de la bonne sorte;
Encor que le fardeau fût, dit-il, un peu fort.
Sixte en disoit autant quand on le fit saint père:
(Seroit-ce bien une misère
Que d'être pape ou d'être roi?)
On reconnut bientôt son peu de bonne foi.

Fortune aveugle suit aveugle hardiesse.
Le sage quelquefois fait bien d'exécuter
Avant que de donner le temps à la Sagesse
D'envisager le fait, et sans la consulter.

FABLE XV.

LES LAPINS.

DISCOURS A M. LE DUC DE LA ROCHEFOUCAULD [1].

Je me suis souvent dit, voyant de quelle sorte
L'homme agit, et qu'il se comporte
En mille occasions comme les animaux:
Le roi de ces gens-là n'a pas moins de défauts
Que ses sujets; et la Nature
A mis dans chaque créature
Quelque grain d'une masse où puisent les esprits:
J'entends les esprits-corps et pétris de matière.
Je vais prouver ce que je dis.

[1] Sur M. le duc de La Rochefoucauld. (Voyez liv. I, fab. II.)

Digitized by Google

A l'heure de l'affût, soit lorsque la lumière
Précipite ses traits dans l'humide séjour,
Soit lorsque le soleil rentre dans sa carrière,
Et que n'étant plus nuit, il n'est pas encor jour [1],
Au bord de quelque bois sur un arbre je grimpe,
Et, nouveau Jupiter, du haut de cet olympe,
Je foudroie à discrétion
Un lapin qui n'y pensoit guère.
Je vois fuir aussitôt toute la nation
Des lapins qui, sur la bruyère,
L'œil éveillé, l'oreille au guet,
S'égayoient, et de thym parfumoient leur banquet.
Le bruit du coup fait que la bande
S'en va chercher sa sûreté
Dans la souterraine cité :
Mais le danger s'oublie, et cette peur si grande
S'évanouit bientôt; je revois les lapins,
Plus gais qu'auparavant, revenir sous mes mains.

Ne reconnoît-on pas en cela les humains ?
Dispersés par quelque orage,
A peine ils touchent le port
Qu'ils vont hasarder encor
Même vent, même naufrage :
Vrais lapins, on les revoit

1 Qualia sublucent, fugiente, crepuscula, Phœbo :
Aut ubi nox abiit, nec tamen orta dies.
OVID., *Amor.*, I, 5, t. I, p. 341, edit. Burman. in-4°.

Non era notte e non era ancor giorno.
Orlando inamorato, cant. XII, st. 57.

Digitized by Google

Sous les mains de la Fortune.
Joignons à cet exemple une chose commune.

Quand des chiens étrangers passent par quelque endroit
Qui n'est pas de leur détroit [1],
Je laisse à penser quelle fête !
Les chiens du lieu, n'ayant en tête
Qu'un intérêt de gueule, à cris, à coups de dents
Vous accompagnent ces passants
Jusqu'aux confins du territoire.
Un intérêt de bien, de grandeur et de gloire,
Aux gouverneurs d'états, à certains courtisans,
A gens de tous métiers, en fait tout autant faire.
On nous voit tous, pour l'ordinaire,
Piller le survenant, nous jeter sur sa peau.
La coquette et l'auteur sont de ce caractère [2] :
Malheur à l'écrivain nouveau !
Le moins de gens qu'on peut à l'entour du gâteau,
C'est le droit du jeu, c'est l'affaire.
Cent exemples pourroient appuyer mon discours ;
Mais les ouvrages les plus courts
Sont toujours les meilleurs. En cela j'ai pour guide
Tous les maîtres de l'art, et tiens qu'il faut laisser
Dans les plus beaux sujets quelque chose à penser :
Ainsi ce discours doit cesser.

1 Indépendamment de sa signification ordinaire, le mot *détroit* désignoit, du temps de La Fontaine, une étendue de pays soumise à une juridiction spirituelle ou temporelle. C'est dans ce sens qu'il est employé ici. On dit actuellement *district*.

2 La Fontaine a exprimé la même idée en prose dans sa Psyché, liv. II. (Voyez tom. V, p. 176, lig. 12 et suiv. de cette édition.)

Digitized by Google

Vous, qui m'avez donné ce qu'il a de solide,
Et dont la modestie égale la grandeur,
Qui ne pûtes jamais écouter sans pudeur
La louange la plus permise,
La plus juste et la mieux acquise;
Vous enfin, dont à peine ai-je encore obtenu
Que votre nom reçût ici quelques hommages,
Du temps et des censeurs défendant mes ouvrages,
Comme un nom qui, des ans et des peuples connu,
Fait honneur à la France, en grands noms plus féconde
Qu'aucun climat de l'univers,
Permettez-moi du moins d'apprendre à tout le monde
Que vous m'avez donné le sujet de ces vers.

FABLE XVI.

LE MARCHAND, LE GENTILHOMME, LE PATRE, ET LE FILS DE ROI [1].

Quatre chercheurs de nouveaux mondes,
Presque nus, échappés à la fureur des ondes,
Un trafiquant, un noble, un pâtre, un fils de roi,
Réduits au sort de Bélisaire [2],

[1] *Contes et Fables indiennes de Bidpaï et de Lokman*, t. III, p. 320-338 : *Histoire d'Asfendiar.*

[2] Bélisaire étoit un grand capitaine, qui, ayant commandé les armées de l'empereur et perdu les bonnès graces de son maître, tomba dans un tel point de misère qu'il demandoit l'aumône sur les grands chemins *.

(*Note de La Fontaine.*)

* Tous les arts semblent avoir conspiré contre l'histoire en consacrant le récit

Digitized by Google

Demandoient aux passants de quoi
Pouvoir soulager leur misère.
De raconter quel sort les avoit assemblés;
Quoique sous divers points tous quatre ils fussent nés,
C'est un récit de longue haleine.
Ils s'assirent enfin au bord d'une fontaine :
Là, le conseil se tint entre les pauvres gens.
Le prince s'étendit sur le malheur des grands.
Le pâtre fut d'avis qu'éloignant la pensée
De leur aventure passée,
Chacun fit de son mieux, et s'appliquât au soin
De pourvoir au commun besoin.
La plainte, ajouta-t-il, guérit-elle son homme?
Travaillons : c'est de quoi nous mener jusqu'à Rome.
Un pâtre ainsi parler! Ainsi parler? croit-on
Que le ciel n'ait donné qu'aux têtes couronnées
De l'esprit et de la raison;
Et que de tout berger, comme de tout mouton,
Les connoissances soient bornées?
L'avis de celui-ci fut d'abord trouvé bon
Par les trois échoués aux bords de l'Amérique.
L'un, c'étoit le marchand, savoit l'arithmétique :
A tant par mois, dit-il, j'en donnerai leçon.
J'enseignerai la politique,
Reprit le fils de roi. Le noble poursuivit :

touchant, mais romanesque, des dernières années de Bélisaire, devenu aveugle et demandant l'aumône : il n'en est pas moins prouvé que ce récit est entièrement faux, et qu'il a été inventé long-temps après la mort de ce grand homme. Les faits rapportés par les historiens les plus voisins de son temps y sont contraires : le poète Tzetzès, au douzième siècle, est le plus ancien auteur qui en fasse mention; et lui-même le contredit dans un autre passage de son insipide poème. (Consultez à ce sujet *Gibbon's Hist. of the decl. and fall of the Rom. Emper.*, ch. XLIII, t. VII, p. 408, édit. 1797, in-8o, London.)

Digitized by Google

Moi, je sais le blason; j'en veux tenir école.
Comme si, devers l'Inde, on eût eu dans l'esprit
La sotte vanité de ce jargon frivole!
Le pâtre dit : Amis, vous parlez bien; mais quoi!
Le mois a trente jours : jusqu'à cette échéance
Jeûnerons-nous, par votre foi?
Vous me donnez une espérance
Belle, mais éloignée; et cependant j'ai faim.
Qui pourvoira de nous au dîner de demain?
Ou plutôt sur quelle assurance
Fondez-vous, dites-moi, le souper d'aujourd'hui?
Avant tout autre, c'est celui
Dont il s'agit. Votre science
Est courte là-dessus : ma main y suppléera.
A ces mots le pâtre s'en va
Dans un bois : il y fit des fagots, dont la vente,
Pendant cette journée et pendant la suivante,
Empêcha qu'un long jeûne à la fin nè fît tant
Qu'ils allassent là-bas exercer leur talent.

Je conclus de cette aventure
Qu'il ne faut pas tant d'art pour conserver ses jours,
Et, grace aux dons de la nature,
La main est le plus sûr et le plus prompt secours.

FIN DU DIXIÈME LIVRE.

Digitized by Google

Digitized by Google

LIVRE ONZIÈME.

Digitized by Google

Digitized by Google

LIVRE ONZIÈME.

FABLE PREMIÈRE.

LE LION [1].

Sultan léopard autrefois
Eut, ce dit-on, par mainte aubaine [2],
Force bœufs dans ses prés, force cerfs dans ses bois,
Force moutons parmi la plaine.
Il naquit un lion dans la forêt prochaine.
Après les compliments et d'une et d'autre part,
Comme entre grands il se pratique,
Le sultan fit venir son visir le renard,
Vieux routier, et bon politique.
Tu crains, ce lui dit-il, lionceau mon voisin :
Son père est mort; que peut-il faire?
Plains plutôt le pauvre orphelin.
Il a chez lui plus d'une affaire;
Et devra beaucoup au Destin
S'il garde ce qu'il a, sans tenter de conquête.
Le renard dit, branlant la tête :
Tels orphelins, seigneur, ne me font point pitié;

[1] La fable de Bidpaï intitulée *le jeune Léopard* semble avoir donné l'idée de celle-ci; mais celle de l'auteur indien est cependant toute différente. (Voyez *Contes et Fables indiennes*. t. I, p. 157.)

[2] Par les successions des étrangers, confisquées à son profit en vertu du droit d'aubaine dont il jouissoit comme sultan.

Digitized by Google

Il faut de celui-ci conserver l'amitié,
Ou s'efforcer de le détruire
Avant que la griffe et la dent
Lui soit crue, et qu'il soit en état de nous nuire.
N'y perdez pas un seul moment.
J'ai fait son horoscope : il croîtra par la guerre ;
Ce sera le meilleur lion
Pour ses amis, qui soit sur terre :
Tâchez donc d'en être ; sinon
Tâchez de l'affoiblir. La harangue fut vaine.
Le sultan dormoit lors ; et dedans son domaine
Chacun dormoit aussi, bêtes, gens : tant qu'enfin
Le lionceau devint vrai lion. Le tocsin
Sonne aussitôt sur lui ; l'alarme se promène
De toutes parts ; et le visir,
Consulté là-dessus, dit avec un soupir :
Pourquoi l'irritez-vous ? La chose est sans remède.
En vain nous appelons mille gens à notre aide :
Plus ils sont, plus il coûte ; et je ne les tiens bons
Qu'à manger leur part des moutons.
Apaisez le lion : seul il passe en puissance
Ce monde d'alliés vivant sur notre bien.
Le lion en a trois qui ne lui coûtent rien,
Son courage, sa force, avec sa vigilance.
Jetez-lui promptement sous la griffe un mouton ;
S'il n'en est pas content, jetez-en davantage :
Joignez-y quelque bœuf ; choisissez, pour ce don,
Tout le plus gras du pâturage.
Sauvez le reste ainsi. Ce conseil ne plut pas.
Il en prit mal ; et force états

Digitized by Google

Voisins du sultan en pâtirent :
Nul n'y gagna, tous y perdirent.
Quoi que fît ce monde ennemi,
Celui qu'ils craignoient fut le maître.

Proposez-vous d'avoir le lion pour ami,
Si vous voulez le laisser craître [1].

[1] VAR. *Croître*, dans toutes les éditions modernes. Mais La Fontaine a écrit *craître* pour *croître*, en vertu de cette licence poétique dont nous avons déjà vu plusieurs exemples. C'est ainsi qu'on trouve *parêtre* pour *paroître* dans la fab. IX du liv. X ; mais dans ce mot, ainsi que dans celui du *fan* pour *faon*, nous avons dû rétablir la véritable orthographe, par ce que la prononciation est la même, et que la rime subsiste pour l'oreille, sans qu'on soit obligé d'altérer l'orthographe usitée. Ici la rime est détruite à l'oreille comme aux yeux : si on écrit *croître* comme dans les éditions modernes, l'intention du poète n'est pas remplie, et son texte se trouve réellement altéré. Puisque les éditeurs n'ont pas fait difficulté d'écrire *émute* pour *émeute* dans la fable VIII du septième livre, et *chevrefeuil*, dans Boileau, au lieu de *chevrefeuille*, ils auroient dû de même ici se conformer au texte de l'auteur, d'autant plus que cette licence n'avoit rien d'extraordinaire, puisqu'on prononce encore *craître* au lieu de *croître* dans plusieurs provinces, et que probablement cette manière de prononcer étoit plus commune à Paris, du temps de La Fontaine, qu'elle ne l'est aujourd'hui.

Digitized by Google

FABLE II.

LES DIEUX VOULANT INSTRUIRE UN FILS DE JUPITER [1].

POUR MONSEIGNEUR LE DUC DU MAINE [2].

Jupiter eut un fils, qui, se sentant du lieu
Dont il tiroit son origine,
Avoit l'ame toute divine.
L'enfance n'aime rien : celle du jeune dieu
Faisoit sa principale affaire
Des doux soins d'aimer et de plaire.
En lui l'amour et la raison
Devancèrent le temps, dont les ailes légères
N'amènent que trop tôt, hélas ! chaque saison.
Flore aux regards riants, aux charmantes manières,
Toucha d'abord le cœur du jeune Olympien.
Ce que la passion peut inspirer d'adresse,
Sentiments délicats et remplis de tendresse,
Pleurs, soupirs, tout en fut : bref, il n'oublia rien.
Le fils de Jupiter devoit, par sa naissance,
Avoir un autre esprit, et d'autres dons des cieux,

[1] VAR. Ce titre n'existe pas dans les éditions originales imprimées du temps de La Fontaine : il se trouve pour la première fois dans l'édition de 1709.

[2] Louis-Auguste de Bourbon, DUC DU MAINE, fils de Louis XIV et de madame de Montespan, et élève de madame de Maintenon. Il naquit à Versailles le 30 mai 1670; et il n'avoit que sept à huit ans lorsque La Fontaine lui adressa cette jolie allégorie, à laquelle il a donné le titre de fable. Le duc du Maine fut légitimé le 29 décembre 1673, et mourut le 14 mai 1736.

Digitized by Google

Que les enfants des autres dieux :
Il sembloit qu'il n'agît que par réminiscence,
Et qu'il eût autrefois fait le métier d'amant,
Tant il le fit parfaitement!
Jupiter cependant voulut le faire instruire.
Il assembla les dieux, et dit : J'ai su conduire,
Seul et sans compagnon, jusqu'ici l'univers;
Mais il est des emplois divers
Qu'aux nouveaux dieux je distribue.
Sur cet enfant chéri j'ai donc jeté la vue :
C'est mon sang; tout est plein déjà de ses autels.
Afin de mériter le rang des immortels,
Il faut qu'il sache tout. Le maître du tonnerre
Eut à peine achevé, que chacun applaudit.
Pour savoir tout, l'enfant n'avoit que trop d'esprit.
Je veux, dit le dieu de la guerre,
Lui montrer moi-même cet art
Par qui maints héros ont eu part
Aux honneurs de l'Olympe et grossi cet empire.
Je serai son maître de lyre,
Dit le blond et docte Apollon.
Et moi, reprit Hercule à la peau de lion,
Son maître à surmonter les vices,
A dompter les transports, monstres empoisonneurs,
Comme hydres renaissants [1] sans cesse dans les cœurs [2] :

[1] VAR. *Renaissant*, dans toutes les éditions modernes, excepté celle de Montenault, in-folio (t. IV, p. 48), qui a conservé avec raison la leçon des éditions originales. (Voyez à ce sujet la note sur la fable XVI du livre VII.)

[2] La Fontaine a répété ce vers dans l'épître à madame de La Sablière :

Comme hydres dans nos cœurs sans cesse renaissants.

Ouvrages de prose et de poésie des sieurs de Maucroix et de La Fontaine, t. I, p. 136.

Digitized by Google

Ennemi des molles délices,
Il apprendra de moi les sentiers peu battus
Qui mènent aux honneurs sur les pas des vertus.
Quand ce vint au dieu de Cythère,
Il dit qu'il lui montreroit tout [1].
L'Amour avoit raison. De quoi ne vient à bout
L'esprit joint au désir de plaire?

FABLE III.

LE FERMIER, LE CHIEN, ET LE RENARD.

Le loup et le renard sont d'étranges voisins!
Je ne bâtirai point autour de leur demeure.
Ce dernier guettoit à toute heure
Les poules d'un fermier; et, quoique des plus fins,
Il n'avoit pu donner d'atteinte à la volaille.
D'une part l'appétit, de l'autre le danger,
N'étoient pas au compère un embarras léger.
Hé quoi! dit-il, cette canaille
Se moque impunément de moi!

[1] La Fontaine a plusieurs fois reproduit cette idée, et a dit ailleurs :

Maître ne sait meilleur pour enseigner
Que Cupidon. . . .
Le Muletier.

Je ne connois rhéteur ni maître ès arts
Tel que l'Amour. . . .
La Confidente sans le savoir.

Mais nulle part il ne l'a exprimée avec autant de grace et de charme que dans les vers sur Waller, qui sont dans sa lettre à Saint-Évremont.

Digitized by Google

Je vais, je viens, je me travaille,
J'imagine cent tours : le rustre, en paix chez soi,
Vous fait argent de tout, convertit en monnoie
Ses chapons, sa poulaille [1]; il en a même au croc;
Et moi, maître passé, quand j'attrape un vieux coq,
Je suis au comble de la joie!
Pourquoi sire Jupin m'a-t-il donc appelé
Au métier de renard? Je jure les puissances
De l'Olympe et du Styx, il en sera parlé.
Roulant en son cœur ces vengeances [2],
Il choisit une nuit libérale en pavots :
Chacun étoit plongé dans un profond repos;
Le maître du logis, les valets, le chien même,
Poules, poulets, chapons, tout dormoit. Le fermier,
Laissant ouvert son poulailler,
Commit une sottise extrême.
Le voleur tourne tant qu'il entre au lieu guetté,
Le dépeuple, remplit de meurtres la cité.
Les marques de sa cruauté
Parurent avec l'aube : on vit un étalage
De corps sanglants et de carnage.
Peu s'en fallut que le soleil
Ne rebroussât d'horreur vers le manoir liquide.
Tel, et d'un spectacle pareil,
Apollon irrité contre le fier Atride [3]

[1] On dit un *poulailler* pour désigner celui qui fait métier de vendre de la volaille; mais je ne connois pas d'autorité plus ancienne que La Fontaine relativement à l'emploi du mot *poulaille*. J. B. Rousseau s'en est servi d'après lui.

[2] Talia flammato secum dea corde volutans.
VIRG., *Æneid.*, I, v. 54.

[3] Agamemnon, l'aîné des Atrides ou des petits-fils d'Atrée, ayant enlevé Bri-

Digitized by Google

Joncha son camp de morts; on vit presque détruit
L'ost [1] des Grecs; et ce fut l'ouvrage d'une nuit.
Tel encore autour de sa tente
Ajax [2], à l'ame impatiente,
De moutons et de boucs fit un vaste débris,
Croyant tuer en eux son concurrent Ulysse
Et les auteurs de l'injustice
Par qui l'autre emporta le prix.
Le renard, autre Ajax aux volailles funeste,
Emporte ce qu'il peut, laisse étendu le reste.
Le maître ne trouva de recours qu'à crier
Contre ses gens, son chien : c'est l'ordinaire usage.
Ah! maudit animal, qui n'es bon qu'à noyer,
Que n'avertissois-tu dès l'abord du carnage! —
Que ne l'évitiez-vous? c'eût été plus tôt fait :
Si vous, maître et fermier, à qui touche le fait,
Dormez sans avoir soin que la porte soit close,
Voulez-vous que moi, chien, qui n'ai rien à la chose,
Sans aucun intérêt je perde le repos?
Ce chien parloit très à propos :

séis à Chrysès son père, pontife d'Apollon, le dieu, pour venger l'outrage fait à son ministre, envoya dans le camp des Grecs la peste et la mort. (Iliad., I.)

[1] L'armée. Vieux mot.

Jà ni conviendroit si grant *ost*,
Comme il fist au roi Charlemaigne,
S'il voulsist conquerir l'Allemaigne.
Roman de la Rose, v. 8300.

Ost pour armée est encore en usage en provençal et en languedocien. Voltaire s'est servi de ce mot dans ce vers :

L'*ost* des Anglois de nuit ils traversèrent.

[2] Ajax, après avoir disputé les armes d'Achille sans pouvoir les obtenir, se jeta, dans un accès de rage, sur un troupeau, qu'il massacra, croyant y voir les Grecs qui avoient prononcé contre lui.

Digitized by Google

Son raisonnement pouvoit être
Fort bon dans la bouche d'un maître,
Mais, n'étant que d'un simple chien,
On trouva qu'il ne valoit rien [1] :
On vous sangla le pauvre drille.

Toi donc, qui que tu sois, ô père de famille
(Et je ne t'ai jamais envié cet honneur),
T'attendre aux yeux d'autrui quand tu dors, c'est erreur!
Couche-toi le dernier, et vois fermer ta porte.
Que si quelque affaire t'importe,
Ne la fais point par procureur.

FABLE IV.

LE SONGE D'UN HABITANT DU MOGOL [2].

Jadis certain Mogol vit en songe un visir
Aux champs élysiens possesseur d'un plaisir
Aussi pur qu'infini, tant en prix qu'en durée :
Le même songeur vit en une autre contrée
Un ermite entouré de feux,
Qui touchoit de pitié même les malheureux.

[1] Sosie, simple valet, dit dans la pièce d'Amphitryon :

Tous les discours sont des sottises,
Partant d'un homme sans éclat;
Ce seroient paroles exquises,
Si c'étoit un grand qui parlât.
MOLIÈRE, *Amphitryon*, act. II, sc. I.

[2] Saadi-Gulistan, dans d'Herbelot.

Digitized by Google

Le cas parut étrange, et contre l'ordinaire :
Minos en ces deux morts sembloit s'être mépris.
Le dormeur s'éveilla, tant il en fut surpris!
Dans ce songe pourtant soupçonnant du mystère,
Il se fit expliquer l'affaire.
L'interprète lui dit : Ne vous étonnez point;
Votre songe a du sens; et, si j'ai sur ce point
Acquis tant soit peu d'habitude,
C'est un avis des dieux. Pendant l'humain séjour,
Ce visir quelquefois cherchoit la solitude;
Cet ermite aux visirs alloit faire sa cour.

Si j'osois ajouter au mot de l'interprète,
J'inspirerois ici l'amour de la retraite :
Elle offre à ses amants des biens sans embarras,
Biens purs, présents du ciel, qui naissent sous les pas.
Solitude, où je trouve une douceur secrète,
Lieux que j'aimai toujours, ne pourrai-je jamais,
Loin du monde et du bruit, goûter l'ombre et le frais!
Oh! qui m'arrêtera sous vos sombres asiles [1]!
Quand pourront les neuf sœurs, loin des cours et des villes,
M'occuper tout entier, et m'apprendre des cieux
Les divers mouvements inconnus à nos yeux [2],

1 Rura mihi et rigui placeant in vallibus amnes;
Flumina amem sylvasque inglorius. O ubi campi,
Spercheosque, et virginibus baccata lacænis
Taygeta! O qui me gelidis in vallibus Hæmi
Sistat, et ingenti ramorum protegat umbra!
VIRG., *Georg.*, lib. II, v. 484-488.

2 Me vero primum dulces ante omnia Musæ,
Quarum sacra fero ingenti percussus amore,
Accipiant; cœlique vias et sidera monstrent,
Defectus solis varios, lunæque labores.
VIRG., *Georg.*, lib. II, v. 475.

Digitized by Google

Les noms et les vertus de ces clartés errantes
Par qui sont nos destins et nos mœurs différentes [1] !
Que si je ne suis né pour de si grands projets,
Du moins que les ruisseaux m'offrent de doux objets !
Que je peigne en mes vers quelque rive fleurie !
La Parque à filets d'or n'ourdira point ma vie,
Je ne dormirai point sous de riches lambris :
Mais voit-on que le somme en perde de son prix ?
En est-il moins profond, et moins plein de délices ?
Je lui voue au désert de nouveaux sacrifices.
Quand le moment viendra d'aller trouver les morts,
J'aurai vécu sans soins, et mourrai sans remords.

FABLE V.

LE LION, LE SINGE, ET LES DEUX ANES.

Le lion, pour bien gouverner,
Voulant apprendre la morale,
Se fit, un beau jour, amener
Le singe, maître-ès-arts chez la gent animale.
La première leçon que donna le régent
Fut celle-ci : Grand roi, pour régner sagement,
Il faut que tout prince préfère
Le zèle de l'état à certain mouvement
Qu'on appelle communément

1 . . . . . Conscia fati
Sidera, diversos hominum variantia casus.
Manilius.

Digitized by Google

Amour-propre; car c'est le père,
C'est l'auteur de tous les défauts
Que l'on remarque aux animaux.
Vouloir que de tout point ce sentiment vous quitte,
Ce n'est pas chose si petite
Qu'on en vienne à bout en un jour,
C'est beaucoup de pouvoir modérer cet amour.
Par là, votre personne auguste
N'admettra jamais rien en soi
De ridicule ni d'injuste.
Donne-moi, repartit le roi,
Des exemples de l'un et l'autre.
Toute espèce, dit le docteur,
Et je commence par la nôtre,
Toute profession s'estime dans son cœur,
Traite les autres d'ignorantes,
Les qualifie impertinentes;
Et semblables discours qui ne nous coûtent rien.
L'amour-propre, au rebours, fait qu'au degré suprême
On porte ses pareils; car c'est un bon moyen
De s'élever aussi soi-même.
De tout ce que dessus j'argumente très-bien
Qu'ici-bas maint talent n'est que pure grimace,
Cabale, et certain art de se faire valoir,
Mieux su des ignorants que des gens de savoir.

L'autre jour, suivant à la trace
Deux ânes qui, prenant tour-à-tour l'encensoir,
Se louoient tour-à-tour, comme c'est la manière,
J'ouïs que l'un des deux disoit à son confrère :

Digitized by Google

Seigneur, trouvez-vous pas bien injuste et bien sot
L'homme, cet animal si parfait? Il profane
Notre auguste nom, traitant d'âne
Quiconque est ignorant, d'esprit lourd, idiot:
Il abuse encore d'un mot,
Et traite notre rire et nos discours de braire.
Les humains sont plaisants de prétendre exceller
Par-dessus nous! Non, non; c'est à vous de parler,
A leurs orateurs de se taire:
Voilà les vrais braillards. Mais laissons là ces gens:
Vous m'entendez, je vous entends;
Il suffit. Et quant aux merveilles
Dont votre divin chant vient frapper les oreilles,
Philomèle est, au prix, novice dans cet art:
Vous surpassez Lambert [1]. L'autre baudet repart:
Seigneur, j'admire en vous des qualités pareilles.
Ces ânes, non contents de s'être ainsi grattés [2],
S'en allèrent dans les cités
L'un l'autre se prôner: chacun d'eux croyoit faire,
En prisant ses pareils, une fort bonne affaire,
Prétendant que l'honneur en reviendroit sur lui.
J'en connois beaucoup aujourd'hui,
Non parmi les baudets, mais parmi les puissances,
Que le ciel voulut mettre en de plus hauts degrés,

[1] Michel Lambert, musicien célèbre, beau-frère de Lully, maître de musique de la chapelle du roi, né en 1610, et mort en 1696, à quatre-vingt-six ans, plus connu aujourd'hui par deux vers de Boileau et par cet hémistiche de La Fontaine, que par ses œuvres in-folio gravées en 1686 et en 1689.

[2] Ce Huet et Sagon se jouent;
Par écrit l'un l'autre se louent,
Et semblent (tant ils s'entre-flattent)
Deux vieux ânes qui se *grattent*.
MAROT, epist. LVI, t. II, p. 195, édit. 1731, in-12.

Digitized by Google

Qui changeroient entre eux les simples excellences,
S'ils osoient, en des majestés.
J'en dis peut-être plus qu'il ne faut, et suppose
Que votre majesté gardera le secret.
Elle avoit souhaité d'apprendre quelque trait
Qui lui fît voir, entre autre chose,
L'amour-propre donnant du ridicule aux gens.
L'injuste aura son tour : il y faut plus de temps.
Ainsi parla ce singe. On ne m'a pas su dire
S'il traita l'autre point, car il est délicat;
Et notre maître-ès-arts, qui n'étoit pas un fat [1],
Regardoit ce lion comme un terrible sire.

FABLE VI.

LE LOUP ET LE RENARD [2].

Mais d'où vient qu'au renard Ésope accorde un point,
C'est d'exceller en tours pleins de matoiserie ?
J'en cherche la raison, et ne la trouve point.
Quand le loup a besoin de défendre sa vie,
Ou d'attaquer celle d'autrui,
N'en sait-il pas autant que lui ?
Je crois qu'il en sait plus; et j'oserois peut-être
Avec quelque raison contredire mon maître.
Voici pourtant un cas où tout l'honneur échut

[1] Un insensé, un homme sans jugement. C'est le *fatuus* des Latins. Ce mot ne se prend plus guère dans ce sens.

[2] Reguier, part. I, fab. XVIII.

Digitized by Google

A l'hôte des terriers. Un soir il aperçut
La lune au fond d'un puits : l'orbiculaire image
Lui parut un ample fromage,
Deux seaux alternativement
Puisoient le liquide élément :
Notre renard, pressé par une faim canine,
S'accommode en celui qu'au haut de la machine
L'autre seau tenoit suspendu.
Voilà l'animal descendu,
Tiré d'erreur, mais fort en peine,
Et voyant sa perte prochaine :
Car comment remonter, si quelque autre affamé,
De la même image charmé,
Et succédant à sa misère,
Par le même chemin ne le tiroit d'affaire ?
Deux jours s'étoient passés sans qu'aucun vînt au puits.
Le temps, qui toujours marche, avoit pendant deux nuits
Échancré, selon l'ordinaire,
De l'astre au front d'argent la face circulaire.
Sire renard étoit désespéré.
Compère loup, le gosier altéré,
Passe par là. L'autre dit : Camarade,
Je vous veux régaler : Voyez-vous cet objet ?
C'est un fromage exquis. Le dieu Faune l'a fait ;
La vache Io donna le lait.
Jupiter, s'il étoit malade,
Reprendroit l'appétit en tâtant d'un tel mets.
J'en ai mangé cette échancrure ;
Le reste vous sera suffisante pâture.
Descendez dans un seau que j'ai là mis exprès.

Digitized by Google

Bien qu'au moins mal qu'il put il ajustât l'histoire,
Le loup fut un sot de le croire:
Il descend; et son poids emportant l'autre part,
Reguinde [1] en haut maître renard.

Ne nous en moquons point: nous nous laissons séduire
Sur aussi peu de fondement;
Et chacun croit fort aisément
Ce qu'il craint et ce qu'il désire [2].

FABLE VII.

LE PAYSAN DU DANUBE [3].

Il ne faut point juger des gens sur l'apparence.
Le conseil en est bon; mais il n'est pas nouveau.
Jadis l'erreur du souriceau
Me servit à prouver le discours que j'avance:
J'ai, pour le fonder à présent,
Le bon Socrate, Ésope, et certain paysan

1 Terme de fauconnerie. « *Reguinder* se dit de l'oiseau qui fait une nouvelle « pointe au-dessus des nues, c'est-à-dire qui s'élève en haut par un nouvel ef- « fort. » Langlois, *Dictionnaire des chasses*, 1739, in-12, p. 165.

2 Prona venit cupidis in sua vota fides.
Ovid., *Art. am.*, III, v. 674.

3 Cassandre, *Parallèles historiques*, 1680, in-12, p. 433-370; *Le Paysan du Danube*. Guevara, *L'Horloge des princes*, traduit du castillan en françois par R. B. de Grise, Lyon, 1575, liv. III, ch. III, p. 386-398. Le livre de Cassandre parut d'abord en 1676, deux ans avant la publication de cette quatrième partie des fables de notre auteur.

Digitized by Google

Des rives du Danube, homme dont Marc-Aurèle [1]
Nous fait un portrait fort fidèle.
On connoît les premiers : quant à l'autre, voici
Le personnage en raccourci.
Son menton nourrissoit une barbe touffue;
Toute sa personne velue
Représentoit un ours, mais un ours mal léché :
Sous un sourcil épais il avoit l'œil caché,
Le regard de travers, nez tortu, grosse lèvre,
Portoit sayon [2] de poil de chèvre,
Et ceinture de joncs marins.
Cet homme ainsi bâti fut député des villes
Que lave le Danube. Il n'étoit point d'asiles
Où l'avarice des Romains
Ne pénétrât alors et ne portât les mains.
Le député vint donc, et fit cette harangue :
Romains, et vous sénat assis pour m'écouter,
Je supplie avant tout les dieux de m'assister :
Veuillent les immortels, conducteurs de ma langue,
Que je ne dise rien qui doive être repris!
Sans leur aide, il ne peut entrer dans les esprits
Que tout mal et toute injustice :
Faute d'y recourir, on viole leurs lois.

[1] Il n'y a rien qui soit relatif à cet apologue dans ce qui nous reste de Marc-Aurèle : c'est une fiction de Guevara, qui a cru devoir attribuer ce récit à cet empereur.

[2] Mot dérivé de *sagum*, sorte de manteau court qui chez les Romains remplaçoit la toge en temps de guerre. La *saye* ou le *sayon* des Gaulois avoit des manches. On trouve encore le mot *seyon* dans le dictionnaire de Nicot, et dans la traduction de cet apologue par R. B. de Grise. L'emploi du mot *saye* ou *sayon* pour manteau subsista long-temps ; et Marot a dit :

Bref, le vilain ne s'en voulut aller
Pour si petit, mais encore il me hape
Saye et bonnets, chausses, pourpoints, et cape.

Digitized by Google

Témoin nous que punit la romaine avarice :
Rome est, par nos forfaits, plus que par ses exploits,
L'instrument de notre supplice.
Craignez, Romains, craignez que le ciel quelque jour
Ne transporte chez vous les pleurs et la misère;
Et mettant en nos mains, par un juste retour,
Les armes dont se sert sa vengeance sévère,
Il ne vous fasse, en sa colère,
Nos esclaves à votre tour.
Et pourquoi sommes-nous les vôtres? Qu'on me die
En quoi vous valez mieux que cent peuples divers.
Quel droit vous a rendus maîtres de l'univers?
Pourquoi venir troubler une innocente vie?
Nous cultivions en paix d'heureux champs; et nos mains
Étoient propre aux arts ainsi qu'au labourage.
Qu'avez-vous appris aux Germains?
Ils ont l'adresse et le courage :
S'ils avoient eu l'avidité,
Comme vous, et la violence,
Peut-être en votre place ils auroient la puissance,
Et sauroient en user sans inhumanité.
Celle que vos préteurs ont sur nous exercée
N'entre qu'à peine en la pensée.
La majesté de vos autels
Elle-même en est offensée;
Car sachez que les immortels
Ont les regards sur nous. Graces à vos exemples,
Ils n'ont devant les yeux que des objets d'horreur,
De mépris d'eux et de leurs temples,
D'avarice qui va jusques à la fureur.

Digitized by Google

Rien ne suffit aux gens qui nous viennent de Rome :
La terre et le travail de l'homme
Font pour les assouvir des efforts superflus.
Retirez-les : on ne veut plus
Cultiver pour eux les campagnes.
Nous quittons les cités, nous fuyons aux montagnes ;
Nous laissons nos chères compagnes ;
Nous ne conversons plus qu'avec des ours affreux,
Découragés de mettre au jour des malheureux,
Et de peupler pour Rome un pays qu'elle opprime.
Quant à nos enfants déjà nés,
Nous souhaitons de voir leurs jours bientôt bornés :
Vos préteurs au malheur nous font joindre le crime.
Retirez-les : ils ne nous apprendront
Que la mollesse et que le vice ;
Les Germains comme eux deviendront
Gens de rapine et d'avarice.
C'est tout ce que j'ai vu dans Rome à mon abord.
N'a-t-on point de présent à faire,
Point de pourpre à donner ; c'est en vain qu'on espère
Quelque refuge aux lois : encor leur ministère
A-t-il mille longueurs. Ce discours un peu fort
Doit commencer à vous déplaire.
Je finis. Punissez de mort
Une plainte un peu trop sincère.
A ces mots, il se couche ; et chacun étonné
Admire le grand cœur, le bon sens, l'éloquence,
Du sauvage ainsi prosterné.
On le créa patrice [1] ; et ce fut la vengeance

[1] C'est-à-dire on le fit noble ou patricien ; car la dignité de patrice est pos-

Digitized by Google

Qu'on crut qu'un tel discours méritoit. On choisit
D'autres préteurs; et par écrit
Le sénat demanda ce qu'avoit dit cet homme,
Pour servir de modèle aux parleurs à venir.
On ne sut pas long-temps à Rome
Cette éloquence entretenir.

FABLE VIII.

LE VIEILLARD ET LES TROIS JEUNES HOMMES [1].

Un octogénaire plantoit.
Passe encor de bâtir; mais planter à cet âge!
Disoient trois jouvenceaux, enfants du voisinage:
Assurément il radotoit.
Car, au nom des dieux, je vous prie,
Quel fruit de ce labeur pouvez-vous recueillir [2]?
Autant qu'un patriarche il vous faudroit vieillir.
A quoi bon charger votre vie
Des soins d'un avenir qui n'est pas fait pour vous [3]?
Ne songez désormais qu'à vos erreurs passées:

térieure à Marc-Aurèle, et fut créée par Constantin. Mais on trouve dans Suétone le mot *patritiatus*.

1 Abstemius, 167.

2 . . . . . Quem fructum capis
Hoc ex labore, quodve tantum est præmium?
PHÆDR., IV, 19, v. 8.

3 Quid brevi fortes jaculamur ævo
Multa?
HORAT, *Carm.*, II, 16, v. 17.

Digitized by Google

Quittez le long espoir et les vastes pensées [1];
Tout cela ne convient qu'à nous.
Il ne convient pas à vous-mêmes,
Repartit le vieillard. Tout établissement
Vient tard, et dure peu. La main des Parques blêmes
De vos jours et des miens se joue également.
Nos termes sont pareils par leur courte durée.
Qui de nous des clartés de la voûte azurée
Doit jouir le dernier? Est-il aucun moment
Qui vous puisse assurer d'un second seulement?
Mes arrière-neveux me devront cet ombrage:
Eh bien! défendez-vous au sage
De se donner des soins pour le plaisir d'autrui?
Cela même est un fruit que je goûte aujourd'hui:
J'en puis jouir demain, et quelques jours encore;
Je puis enfin compter l'aurore
Plus d'une fois sur vos tombeaux.
Le vieillard eut raison: l'un des trois jouvenceaux
Se noya dès le port, allant à l'Amérique;
L'autre, afin de monter aux grandes dignités,
Dans les emplois de Mars servant la république,
Par un coup imprévu vit ses jours emportés;
Le troisième tomba d'un arbre
Que lui-même il voulut enter;
Et, pleurés du vieillard, il grava sur leur marbre
Ce que je viens de raconter.

1 . . . . . Et spatio brevi
Spem longam resecces.
HORAT., *Carm.*, I, II. v. 6.

Digitized by Google

FABLE IX.

LES SOURIS ET LE CHAT-HUANT.

Il ne faut jamais dire aux gens :
Écoutez un bon mot, oyez une merveille.
Savez-vous si les écoutants
En feront une estime à la vôtre pareille?
Voici pourtant un cas qui peut être excepté :
Je le maintiens prodige, et tel que d'une fable
Il a l'air et les traits, encor que véritable.

On abattit un pin pour son antiquité,
Vieux palais d'un hibou, triste et sombre retraite
De l'oiseau qu'Atropos [1] prend pour son interprète.
Dans son tronc caverneux, et miné par le temps,
Logeoient, entre autres habitants,
Force souris sans pieds, toutes rondes de graisse.
L'oiseau les nourrissoit parmi des tas de blé,
Et de son bec avoit leur troupeau mutilé.
Cet oiseau raisonnoit : il faut qu'on le confesse.
En son temps, aux souris le compagnon chassa :
Les premières qu'il prit du logis échappées,
Pour y remédier, le drôle estropia
Tout ce qu'il prit ensuite, et leurs jambes coupées
Firent qu'il les mangeoit à sa commodité,

[1] Atropos étoit considérée comme la plus féroce des trois Parques; et la rencontre d'une chouette ou d'un hibou étoit d'un augure sinistre.

Digitized by Google

Aujourd'hui l'une, et demain l'autre.
Tout manger à la fois, l'impossibilité
S'y trouvoit, joint aussi le soin de sa santé.
Sa prévoyance alloit aussi loin que la nôtre :
Elle alloit jusqu'à leur porter
Vivres et grains pour subsister.
Puis, qu'un cartésien s'obstine
A traiter ce hibou de montre et de machine !
Quel ressort lui pouvoit donner
Le conseil de tronquer un peuple mis en mue [1] ?
Si ce n'est pas là raisonner,
La raison m'est chose inconnue.
Voyez que d'arguments il fit :
Quand ce peuple est pris, il s'enfuit;
Donc il faut le croquer aussitôt qu'on le happe.
Tout! il est impossible. Et puis pour le besoin
N'en dois-je point garder! Donc il faut avoir soin
De le nourrir sans qu'il échappe.
Mais comment? Otons-lui les pieds. Or, trouvez-moi
Chose par les humains à sa fin mieux conduite!
Quel autre art de penser Aristote et sa suite [2]
Enseignent-ils, par votre foi?

Ceci n'est point une fable; et la chose, quoique merveilleuse et presque incroyable, est véritablement arrivée [3]. J'ai peut-

[1] C'est-à-dire renfermé pour être engraissé. Le mot *mue* servoit à désigner une grande cage pour engraisser les volailles. La même expression se retrouve dans le conte ayant pour titre *Richard Minutolo*. (Voyez t. III, p. 35 de cette édition.)

[2] La Fontaine fait ici allusion à *l'Art de penser* composé par MM. de Port-Royal, Nicole et Arnauld.

[3] Il y a lieu de supposer que ce fait a été ou mal observé, ou exagéré.

Digitized by Google

être porté trop loin la prévoyance de ce hibou; car je ne prétends pas établir dans les bêtes un progrès de raisonnement tel que celui-ci : mais ces exagérations sont permises à la poésie, surtout dans la manière d'écrire dont je me sers.

ÉPILOGUE[1].

C'est ainsi que ma muse, aux bords d'une onde pure,
Traduisoit en langue des dieux
Tout ce que disent sous les cieux
Tant d'êtres empruntant la voix de la nature.
Truchement de peuples divers,
Je les faisois servir d'acteurs en mon ouvrage :
Car tout parle dans l'univers;
Il n'est rien qui n'ait son langage.
Plus éloquents chez eux qu'ils ne sont dans mes vers,
Si ceux que j'introduis me trouvent peu fidèle,
Si mon œuvre n'est pas un assez bon modèle,
J'ai du moins ouvert le chemin[2] :
D'autres pourront y mettre une dernière main.
Favoris des neuf sœurs, achevez l'entreprise :

[1] Cet épilogue termina pendant long-temps le recueil entier des fables de notre poète. Ce ne fut que quinze ans après sa première publication, et en 1694, qu'il donna sa dernière et cinquième partie, dont depuis on a formé le douzième livre de ses fables.

[2] Nul ne sera tenté de contester la louange que se donne ici notre fabuliste : personne n'avoit gardé la mémoire de Marie de France, de Philibert Hégemont, d'Étienne Perrot, de Guillaume de Saint-Didier, d'Antoine du Moulin, de Jean Baudoin, de Jean Nostradamus, de Gilles Corrozet, de Pierre Millot, de Guillaume Haudent, de Julien, qui chez les modernes avoient composé des fables, ou traduit celles d'Ésope avant La Fontaine.

Digitized by Google

Donnez mainte leçon que j'ai sans doute omise;
Sous ces inventions il faut l'envelopper.
Mais vous n'avez que trop de quoi vous occuper:
Pendant le doux emploi de ma muse innocente [1],
Louis dompte l'Europe; et, d'une main puissante,
Il conduit à leur fin les plus nobles projets
Qu'ait jamais formés un monarque.
Favoris des neuf sœurs, ce sont là des sujets
Vainqueurs du Temps et de la Parque [2].

[1] Hæc super arvorum cultu pecorumque canebam,
Et super arboribus, Cæsar dum magnus ad altum
Fulminat Euphratem bello, victorque volentes
Per populos dat jura viamque affectat Olympo.
VIRG., *Georg.*, lib. IV, v. 559.

[2] Après des campagnes brillantes, Louis XIV avoit dicté à Nimègue les conditions de la paix auxquelles l'Europe se soumit; et ce fut l'année d'après qui suivit la publication de cette quatrième partie des fables de notre poète, c'est-à-dire en 1680, que les étrangers eux-mêmes commencèrent à donner à Louis XIV le surnom de GRAND.

FIN DU ONZIÈME LIVRE.

Digitized by Google

Digitized by Google

LIVRE DOUZIÈME.

Digitized by Google

Digitized by Google

A MONSEIGNEUR

LE DUC DE BOURGOGNE[1].

MONSEIGNEUR,

Je ne puis employer, pour mes fables, de protection qui me soit plus glorieuse que la vôtre. Ce goût exquis et ce jugement si solide que vous faites paroître dans toutes choses au-delà d'un âge où à peine les autres princes sont-ils touchés de ce qui les environne avec le plus d'éclat[2]; tout cela, joint au devoir de vous obéir et à la passion de vous plaire, m'a obligé de vous présenter un ouvrage[3] dont l'original a été l'admiration de tous les siècles aussi bien que celle de tous les sages. Vous m'avez même ordonné de continuer; et, si vous me permettez de le dire, il y a des sujets dont je vous suis redevable, et où

[1] Louis, duc de Bourgogne, petit-fils de Louis XIV, élève de Fénélon, naquit à Versailles, le 6 août 1682, et mourut le 18 février 1712. Il avoit douze ans lorsque La Fontaine, dont il goûtoit les productions, et dont il fut le bienfaiteur, lui dédia ce dernier livre de ses fables.

[2] Ceci n'étoit point une exagération ni une flatterie : à onze ans le duc de Bourgogne avoit lu Tite-Live tout entier en latin; il avoit traduit les Commentaires de César, et commencé une traduction de Tacite.

[3] On voit par ces mots que La Fontaine présenta au jeune prince un exemplaire de ses fables.

Digitized by Google

vous avez jeté des graces qui ont été admirées de tout le monde. Nous n'avons plus besoin de consulter ni Apollon, ni les Muses, ni aucune des divinités du Parnasse : elles se rencontrent toutes dans les présents que vous a faits la nature, et dans cette science de bien juger les ouvrages de l'esprit, à quoi vous joignez déjà celle de connoître toutes les règles qui y conviennent. Les fables d'Ésope sont une ample matière pour ces talents; elles embrassent toutes sortes d'événements et de caractères. Ces mensonges sont proprement une manière d'histoire où on ne flatte personne. Ce ne sont pas choses de peu d'importance que ces sujets : les animaux sont les précepteurs des hommes dans mon ouvrage. Je ne m'étendrai pas davantage là-dessus : vous voyez mieux que moi le profit qu'on en peut tirer. Si vous vous connoissez maintenant en orateurs et en poètes, vous vous connoîtrez encore mieux quelque jour en bons politiques et en bons généraux d'armée; et vous vous tromperez aussi peu au choix des personnes qu'au mérite des actions. Je ne suis pas d'un âge à espérer d'en être témoin [1]. Il faut que je me contente de travailler sous vos ordres. L'envie de vous plaire me tiendra lieu d'une imagination que les ans ont affoiblie : quand vous souhaiterez quelque fable, je la trouverai dans ce fonds-là. Je voudrois bien que vous y pussiez trouver des louanges dignes du monarque qui fait maintenant le destin de tant de peuples et de nations, et qui rend toutes les parties du monde attentives à ses conquêtes, à ses victoires, et à la paix qui semble se rapprocher, et dont il impose les conditions avec toute la modération que peuvent souhaiter nos ennemis. Je me le figure comme un conquérant qui veut mettre des bornes à sa gloire et à sa puissance, et de qui on pourrait dire, à meilleur titre qu'on ne l'a dit d'Alexandre, qu'il va tenir

[1] La Fontaine étoit alors âgé de soixante-treize ans.

Digitized by Google

les états de l'univers, en obligeant les ministres de tant de princes de s'assembler pour terminer une guerre qui ne peut être que ruineuse à leurs maîtres [1]. Ce sont des sujets au-dessus de nos paroles : je les laisse à de meilleures plumes que la mienne, et suis avec un profond respect,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble, très-obéissant,
et très-fidèle serviteur,
DE LA FONTAINE.

1 Luxembourg avoit été vainqueur à Fleurus, à Nervinde, à Steinkerke; Catinat à Staffarde et à Marsailles. L'armée royale avoit pris Mons, Namur et Charleroy. Louis XIV offrit la paix, mais à des conditions trop dures, et qui ne furent point acceptées.

Digitized by Google

Digitized by Google

LIVRE DOUZIÈME.

FABLE PREMIÈRE.

LES COMPAGNONS D'ULYSSE [1].

A MONSEIGNEUR LE DUC DE BOURGOGNE.

Prince, l'unique objet du soin des immortels,
Souffrez que mon encens parfume vos autels.
Je vous offre un peu tard ces présents de ma muse :
Les ans et les travaux me serviront d'excuse.
Mon esprit diminue ; au lieu qu'à chaque instant
On aperçoit le vôtre aller en augmentant :
Il ne va pas, il court ; il semble avoir des ailes.
Le héros [2] dont il tient des qualités si belles
Dans le métier de Mars brûle d'en faire autant :
Il ne tient pas à lui que, forçant la victoire,
Il ne marche à pas de géant
Dans la carrière de la gloire.
Quelque dieu le retient : c'est notre souverain,
Lui qu'un mois a rendu maître et vainqueur du Rhin [3].

[1] Plutarque, *Que les bêtes usent de la raison en forme de devis* ; dialogue entre *Ulysse*, *Circé*, *Gryllus*, traduct. d'Amyot, t. XVI, p. 363 ; ou t. IV des *Œuvres morales*. — Machiavelli, *Asino d'oro*, t. V, p. 361. — Giovan Baptista Gello, *la Circe*. Cet ouvrage a été traduit en françois par le seigneur Du Parc, Champenois. A Lyon, 1550, in-8o.

[2] Louis de Bourbon, dauphin, fils de Louis XIV, et père du duc de Bourgogne, auquel cette fable est dédiée.

[3] Dans la campagne de 1688, l'armée commandée par le dauphin et le maré-

Digitized by Google

Cette rapidité fut alors nécessaire;
Peut-être elle seroit aujourd'hui téméraire [1].
Je m'en tais : aussi bien les Ris et les Amours
Ne sont pas soupçonnés d'aimer les longs discours.
De ces sortes de dieux votre cour se compose:
Ils ne vous quittent point. Ce n'est pas qu'après tout
D'autres divinités n'y tiennent le haut bout:
Le sens et la raison y règlent toute chose.
Consultez ces derniers sur un fait où les Grecs,
Imprudents et peu circonspects,
S'abandonnèrent à des charmes
Qui métamorphosoient en bêtes les humains.

Les compagnons d'Ulysse, après dix ans d'alarmes,
Erroient au gré du vent, de leur sort incertains.
Ils abordèrent un rivage
Où la fille du dieu du jour,
Circé, tenoit alors sa cour.
Elle leur fit prendre un breuvage
Délicieux, mais plein d'un funeste poison.
D'abord ils perdent la raison;
Quelques moments après, leur corps et leur visage

chal de Duras s'empara, du 25 octobre au 18 novembre, de Heidelberg, de Mayence, de Philisbourg, de Manheim, de Spire, de Worms, d'Oppenheim, de Frankendal, et de Trèves.

[1] Ceci nous prouve que cette fable a dû être composée vers la fin de l'année 1690. Le dauphin, ayant avec lui le maréchal de Lorges, commandoit alors l'armée sur le Rhin. Cette armée, après avoir passé le fleuve, eut ordre de se reployer sur la France sans avoir vu l'ennemi et trouvé l'occasion de se battre. Les faits mémorables de cette campagne se passèrent en Italie et dans les Pays-Bas. Le dauphin quitta l'armée le 30 septembre 1690, et revint à Fontainebleau, où la cour se trouvoit alors. (Voyez le *Journal de Dangeau*, t. I, p. 335, 349, et 353.)

Digitized by Google

Prennent l'air et les traits d'animaux différents :
Les voilà devenus ours, lions, éléphants;
Les uns sous une masse énorme,
Les autres sous une autre forme :
Il s'en vit de petits; EXEMPLUM, UT TALPA[1].
Le seul Ulysse en échappa;
Il sut se défier de la liqueur traîtresse.
Comme il joignoit à la sagesse
La mine d'un héros et le doux entretien,
Il fit tant que l'enchanteresse
Prit un autre poison peu différent du sien[2].
Une déesse dit tout ce qu'elle a dans l'ame :
Celle-ci déclara sa flamme.
Ulysse étoit trop fin pour ne pas profiter
D'une pareille conjoncture :
Il obtint qu'on rendroit à ses Grecs leur figure.
Mais la voudront-ils bien, dit la nymphe, accepter ?
Allez le proposer de ce pas à la troupe.
Ulysse y court, et dit : L'empoisonneuse coupe
A son remède encore, et je viens vous l'offrir :
Chers amis, voulez-vous hommes redevenir ?
On vous rend déjà la parole.

[1] La Fontaine n'a pas dédaigné d'imiter ici la bouffonnerie de Scarron :

Et surtout le Seigneur vous garde
D'être donateurs entre vifs;
Car les donateurs sont des juifs;
Sitôt que la sottise est faite,
Le trépas du sot on souhaite;
Et s'il ne meurt, c'est un larron,
Exemplum ut Paulus Scarron.

OEuvres de Scarron, t. VIII, p. 131, ép. à M. Fourreau.

[2] L'amour, qui produit le même effet que le poison dont usoit Circé, puisqu'il fait perdre aussi la raison.

Digitized by Google

Le lion dit, pensant rugir :
Je n'ai pas la tête si folle;
Moi renoncer aux dons que je viens d'acquérir !
J'ai griffe et dents, et mets en pièces qui m'attaque.
Je suis roi : deviendrai-je un citadin d'Ithaque !
Tu me rendras peut-être encor simple soldat :
Je ne veux point changer d'état.
Ulysse du lion court à l'ours : Eh ! mon frère,
Comme te voilà fait ! je t'ai vu si joli !
Ah ! vraiment nous y voici,
Reprit l'ours à sa manière :
Comme me voilà fait ! comme doit être un ours.
Qui t'a dit qu'une forme est plus belle qu'une autre ?
Est-ce à la tienne à juger de la nôtre ?
Je m'en rapporte aux yeux d'une ourse mes amours.
Te déplais-je ? va-t'en ; suis ta route, et me laisse.
Je vis libre, content, sans nul soin qui me presse ;
Et te dis tout net et tout plat :
Je ne veux point changer d'état.
Le prince grec au loup va proposer l'affaire ;
Il lui dit, au hasard d'un semblable refus :
Camarade, je suis confus
Qu'une jeune et belle bergère
Conte aux échos les appétits gloutons
Qui t'ont fait manger ses moutons.
Autrefois on t'eût vu sauver sa bergerie :
Tu menois une honnête vie.
Quitte ces bois, et redevien [1],

[1] Pour redeviens. L'*s* est retranchée par licence poétique, et pour la rime. Racine en a usé de même, *Phèdre*, act. II, sc. IV.

Digitized by Google

Au lieu de loup, homme de bien.
En est-il? dit le loup: pour moi, je n'en vois guère.
Tu t'en viens me traiter de bête carnassière;
Toi qui parles, qu'es-tu? N'auriez-vous pas, sans moi,
Mangé ces animaux que plaint tout le village?
Si j'étois homme, par ta foi,
Aimerois-je moins le carnage?
Pour un mot quelquefois vous vous étranglez tous:
Ne vous êtes-vous pas l'un à l'autre des loups?
Tout bien considéré, je te soutiens en somme
Que, scélérat pour scélérat,
Il vaut mieux être un loup qu'un homme:
Je ne veux point changer d'état.
Ulysse fit à tous une même semonce:
Chacun d'eux fit même réponce[1],
Autant le grand que le petit.
La liberté, les bois, suivre leur appétit,
C'étoit leurs délices suprêmes:
Tous renonçoient au lôs[2] des belles actions.
Ils croyoient s'affranchir suivant leurs passions:
Ils étoient esclaves d'eux-mêmes.

Prince, j'aurois voulu vous choisir un sujet
Où je pusse mêler le plaisant à l'utile:
C'étoit sans doute un beau projet,
Si ce choix eût été facile.
Les compagnons d'Ulysse enfin se sont offerts:

[1] Var. La Fontaine a écrit *réponce* pour la rime et par licence poétique.

[2] Louange, du mot latin *laus*. Ménage regrettoit que ce mot eût vieilli, et désiroit qu'on le remît en honneur. Il n'a pas tenu à notre poète qu'il n'en fût ainsi; car il s'en est servi plusieurs fois.

Digitized by Google

Ils ont force pareils en ce bas univers,
Gens à qui j'impose pour peine
Votre censure et votre haine.

FABLE II.

LE CHAT ET LES DEUX MOINEAUX [1].

A MONSEIGNEUR LE DUC DE BOURGOGNE.

Un chat, contemporain d'un fort jeune moineau,
Fut logé près de lui dès l'âge du berceau :
La cage et le panier avoient mêmes pénates.
Le chat étoit souvent agacé par l'oiseau :
L'un s'escrimoit du bec, l'autre jouoit des pates.
Ce dernier toutefois épargnoit son ami,
Ne le corrigeant qu'à demi :
Il se fût fait un grand scrupule
D'armer de pointes sa férule.
Le passereau, moins circonspec,
Lui donnoit force coups de bec.
En sage et discrète personne,
Maître chat excusoit ces jeux :
Entre amis il ne faut jamais qu'on s'abandonne
Aux traits d'un courroux sérieux.
Comme ils se connoissoient tous deux dès leur bas âge,

1 Au sujet de cette fable, on a cité à tort la fable XXXIV de Furetière (p. 149), intitulée *du Chien et du Chat :* elle n'a qu'un rapport très-éloigné avec celle de La Fontaine.

Digitized by Google

Une longue habitude en paix les maintenoit;
Jamais en vrai combat le jeu ne se tournoit :
Quand un moineau du voisinage
S'en vint les visiter, et se fit compagnon
Du pétulant Pierrot et du sage Raton.
Entre les deux oiseaux il arriva querelle;
Et Raton de prendre parti.
Cet inconnu, dit-il, nous la vient donner belle,
D'insulter ainsi notre ami!
Le moineau du voisin viendra manger le nôtre!
Non, de par tous les chats! Entrant lors au combat,
Il croque l'étranger. Vraiment, dit maître chat,
Les moineaux ont un goût exquis et délicat!
Cette réflexion fit aussi croquer l'autre.

Quelle morale puis-je inférer de ce fait ?
Sans cela, toute fable est un œuvre imparfait.
J'en crois voir quelques traits; mais leur ombre m'abuse.
Prince, vous les aurez incontinent trouvés :
Ce sont des jeux pour vous, et non point pour ma muse;
Elle et ses sœurs n'ont pas l'esprit que vous avez.

Digitized by Google

FABLE III[1].

LE THÉSAURISEUR ET LE SINGE[2].

Un homme accumuloit. On sait que cette erreur
Va souvent jusqu'à la fureur.
Celui-ci ne songeoit que ducats et pistoles.
Quand ces biens sont oisifs, je tiens qu'ils sont frivoles[3].
Pour sûreté de son trésor,
Notre avare habitoit un lieu dont Amphitrite
Défendoit aux voleurs de toutes parts l'abord.
Là, d'une volupté selon moi fort petite,
Et selon lui fort grande, il entassoit toujours:
Il passoit les nuits et les jours
A compter, calculer, supputer sans relâche,
Calculant, supputant, comptant comme à la tâche,
Car il trouvoit toujours[4] du mécompte à son fait.
Un gros singe, plus sage, à mon sens, que son maître,
Jetoit quelques doublons toujours par la fenêtre,
Et rendoit le compte imparfait:
La chambre, bien cadenassée,
Permettoit de laisser l'argent sur le comptoir.

1 Cette fable a été imprimée depuis, comme inédite, dans les *œuvres posthumes de La Fontaine*, p. 268, d'après une première copie.

2 Un auteur a remarqué que cette fable étoit tirée du *Page disgracié* de Tristan l'ermite.

3 La Fontaine a déjà dit :

Le bien n'est bien qu'autant que l'on peut s'en défaire.
Liv. X, fab. v.

4 VAR. *OEuvres posthumes*, p. 269 : *Souvent.*

Digitized by Google

Un beau jour dom Bertrand se mit dans la pensée
D'en faire un sacrifice au liquide manoir.
Quant à moi, lorsque je compare
Les plaisirs de ce singe à ceux de cet avare,
Je ne sais bonnement auquel donner le prix :
Dom Bertrand gagneroit près de certains esprits;
Les raisons en seroient trop longues à déduire.
Un jour donc l'animal, qui ne songeoit qu'à nuire,
Détachoit du monceau, tantôt quelque doublon,
Un jacobus, un ducaton,
Et puis quelque noble à la rose [1],
Éprouvoit son adresse et sa force à jeter
Ces morceaux de métal, qui se font souhaiter
Par les humains sur toute chose.
S'il n'avoit entendu son compteur à la fin
Mettre la clef dans la serrure,
Les ducats auroient tous pris le même chemin,
Et couru la même aventure [2];
Il les auroit fait tous voler jusqu'au dernier
Dans le gouffre enrichi par maint et maint naufrage.

[1] Le *ducaton* étoit une monnoie d'argent valant un peu plus d'un écu. Le *noble à la rose* et le *jacobus* étoient deux monnoies d'or d'Angleterre, la première équivalant à la guinée, la dernière valant environ un septième de plus. Il existoit encore beaucoup de ces monnoies du temps de Louis XIV, et leur valeur comparative étoit réglée par une ordonnance du roi. (Voyez l'*Évaluation et tarif des espèces d'or et d'argent*, fait et arrêté le deuxième de mai 1679. Rouen, in-8° de quatorze pages.)

[2] VAR. Dans les *OEuvres posthumes*, p. 270, au lieu des dix vers qui précèdent, on trouve ceux-ci :

Un jour donc l'animal, qui ne songeoit qu'à nuire,
S'il n'eût ouï l'homme rentrer,
Eût jeté, sans considérer
L'estime que l'on fait des biens de cette espèce,
Tous ces beaux ducats pièce à pièce;
Il les auroit fait tous voler jusqu'au dernier.

Digitized by Google

Dieu veuille préserver maint et maint financier
Qui n'en fait pas meilleur usage!

FABLE IV[1].

LES DEUX CHÈVRES.

Dès que les chèvres ont brouté,
Certain esprit de liberté
Leur fait chercher fortune: elles vont en voyage
Vers les endroits du pâturage
Les moins fréquentés des humains.
Là, s'il est quelque lieu sans route et sans chemins,
Un rocher, quelque mont pendant en précipices[2],
C'est où ces dames vont promener leurs caprices[3].
Rien ne peut arrêter cet animal grimpant.
Deux chèvres donc s'émancipant,
Toutes deux ayant pate blanche,
Quittèrent les bas prés, chacune de sa part:

[1] Imprimée depuis, comme inédite, dans les *OEuvres posthumes*, p. 270, d'après une copie imparfaite.

[2] Dumosa pendere procul de rupe videbo.
VIRG., *Eclog.*, I, v. 76.

[3] VAR. Dans les *OEuvres posthumes*, cette fable commence ainsi:

Les chèvres ont une propriété;
C'est qu'ayant fort long-temps brouté,
Elles prennent l'essor, et s'en vont en voyage
Vers les endroits du pâturage
Inaccessibles aux humains.
Est-il quelque lieu sans chemins,
Quelque rocher ou mont pendant en précipices?
Mesdames s'en vont là promener leurs caprices, etc.

Digitized by Google

L'une vers l'autre alloit pour quelque bon hasard [1].
Un ruisseau se rencontre, et pour pont une planche.
Deux belettes à peine auroient passé de front
Sur ce pont :
D'ailleurs, l'onde rapide, et le ruisseau profond
Devoient faire trembler de peur ces amazones [2].
Malgré tant de dangers, l'une de ces personnes
Pose un pied sur la planche, et l'autre en fait autant.
Je m'imagine voir, avec Louis-le-Grand,
Philippe Quatre qui s'avance
Dans l'île de la Conférence [3].
Ainsi s'avançoient pas à pas,
Nez à nez, nos aventurières,
Qui, toutes deux étant fort fières,
Vers [4] le milieu du pont ne se voulurent pas
L'une à l'autre céder. Elles avoient la gloire
De compter dans leur race, à ce que dit l'histoire,
L'une, certaine chèvre, au mérite sans pair,
Dont Polyphème fit présent à Galatée;

1 VAR. *OEuvres posthumes :*

Quittèrent certain pré. Chacune de sa part
L'une vers l'autre alloit pour quelque bon hasard.

2 VAR. *OEuvres posthumes :* Nos amazones.

3 C'est l'*île des Faisans*, formée par la rivière Bidassoa, qui sépare la France de l'Espagne, entre Fontarabie et Andaye. C'est là que se tinrent les conférences pour la paix des Pyrénées et le mariage de Louis XIV; et on donna, par cette raison, à cette île le nom d'*île de la Conférence*. En 1722 on y fit aussi l'échange de Marie-Anne-Victoire, infante d'Espagne, accordée à Louis XIV, et de mademoiselle de Montpensier, accordée au prince des Asturies. Le roi de France avoit fait bâtir dans cette île, sur pilotis, un château de bois, peint en dehors, et magnifiquement meublé. (Voyez le *Journal d'un voyage en Espagne, avec le plan de l'île de la Conférence*, 1722, in-12, p. 79.)

4 VAR. *OEuvres posthumes :* Sur.

Digitized by Google

Et l'autre, la chèvre Amalthée[1]
Par qui fut nourri Jupiter.
Faute de reculer, leur chute fut commune :
Toutes deux tombèrent dans l'eau.

Cet accident n'est pas nouveau
Dans le chemin de la fortune.

A MONSEIGNEUR

LE DUC DE BOURGOGNE,

Qui avoit demandé à M. de La Fontaine une fable qui fût nommée LE CHAT ET LA SOURIS.

Pour plaire au jeune prince à qui la Renommée
Destine un temple en mes écrits,
Comment composerai-je une fable nommée
Le chat et la souris ?

Dois-je représenter dans ces vers une belle,
Qui douce en apparence, et toutefois cruelle,
Va se jouant des cœurs que ses charmes ont pris
Comme le chat de la souris ?

[1] VAR. *OEuvres posthumes :*

L'une à l'autre céder, ayant pour devancières,
L'une certaine chèvre au mérite sans pair,
Dont Polyphème fit présent à Galatée.

Digitized by Google

Prendrai-je pour sujet les jeux de la Fortune ?
Rien ne lui convient mieux, et c'est chose commune
Que de lui voir traiter ceux qu'on croit ses amis
Comme le chat fait la souris.

Introduirai-je un roi qu'entre ses favoris
Elle respecte seul, roi qui fixe sa roue,
Qui n'est point empêché d'un monde d'ennemis,
Et qui des plus puissants, quand il lui plaît, se joue
Comme le chat de la souris ?

Mais insensiblement, dans le tour que j'ai pris,
Mon dessein se rencontre; et si je ne m'abuse,
Je pourrois tout gâter par de plus longs récits :
Le jeune prince alors se joueroit de ma muse
Comme le chat de la souris.

FABLE V[1].

LE VIEUX CHAT ET LA JEUNE SOURIS[2].

Une jeune souris, de peu d'expérience,
Crut fléchir un vieux chat, implorant sa clémence,
Et payant de raisons le Raminagrobis.
Laissez-moi vivre : une souris

[1] Publiée depuis comme inédite, sans le prologue, dans les *Œuvres posthumes*, 1696, in-12, p. 218.

[2] Abstemius, 151.

Digitized by Google

De ma taille et de ma dépense
Est-elle à charge en ce logis ?
Affamerois-je [1], à votre avis,
L'hôte, l'hôtesse, et tout leur monde ?
D'un grain de blé je me nourris :
Une noix me rend toute ronde.
A présent je suis maigre; attendez quelque temps :
Réservez ce repas à messieurs vos enfants.
Ainsi parloit au chat la souris attrapée.
L'autre lui dit : Tu t'es trompée :
Est-ce à moi que l'on tient de semblables discours ?
Tu gagnerois autant de parler à des sourds.
Chat, et vieux, pardonner ! cela n'arrive guères.
Selon ces lois, descends là-bas,
Meurs, et va-t'en tout de ce pas,
Haranguer les sœurs filandières :
Mes enfants trouveront assez d'autres repas.
Il tint parole. Et pour ma fable
Voici le sens moral qui peut y convenir :

La jeunesse se flatte, et croit tout obtenir :
La vieillesse est impitoyable.

[1] Var. *OEuvres posthumes :* Affamerai-je.

Digitized by Google

FABLE VI.

LE CERF MALADE[1].

En pays plein de cerfs un cerf tomba malade.
Incontinent maint camarade
Accourt à son grabat le voir, le secourir,
Le consoler du moins : multitude importune.
Eh ! messieurs, laissez-moi mourir :
Permettez qu'en forme commune
La parque m'expédie, et finissez vos pleurs.
Point du tout : les consolateurs
De ce triste devoir tout au long s'acquittèrent,
Quand il plut à Dieu s'en allèrent :
Ce ne fut pas sans boire un coup,
C'est-à-dire sans prendre un droit de pâturage.
Tout se mit à brouter les bois du voisinage.
La pitance du cerf en déchut de beaucoup.
Il ne trouva plus rien à frire :
D'un mal il tomba dans un pire,
Et se vit réduit à la fin
A jeûner et mourir de faim.

Il en coûte à qui vous réclame,
Médecins du corps et de l'ame !

[1] Lokman, fab. III : *La Gazelle*, p. 45 de la traduction de M. Marcel, 1803, in-18.

Digitized by Google

O temps! ô mœurs! j'ai beau crier,
Tout le monde se fait payer.

FABLE VII.

LA CHAUVE-SOURIS, LE BUISSON, ET LE CANARD [1].

Le buisson, le canard, et la chauve-souris,
Voyant tous trois qu'en leur pays
Ils faisoient petite fortune,
Vont trafiquer au loin et font bourse commune.
Ils avoient des comptoirs, des facteurs, des agents
Non moins soigneux qu'intelligents,
Des registres exacts de mise et de recette.
Tout alloit bien; quand leur emplette,
En passant par certains endroits
Remplis d'écueils et fort étroits,
Et de trajet très-difficile,
Alla tout emballée au fond des magasins
Qui du Tartare sont voisins.
Notre trio poussa maint regret inutile;
Ou plutôt il n'en poussa point:
Le plus petit marchand est savant sur ce point:
Pour sauver son crédit il faut cacher sa perte.
Celle que, par malheur, nos gens avoient soufferte,
Ne put se réparer: le cas fut découvert.

[1] Æsop., 42, 124.

Digitized by Google

Les voilà sans crédit, sans argent, sans ressource,
Prets à porter le bonnet vert [1].
Aucun ne leur ouvrit sa bourse.
Et le sort principal, et les gros intérêts,
Et les sergents et les procès,
Et le créancier à la porte
Dès devant la pointe du jour,
N'occupoient le trio qu'à chercher maint détour
Pour contenter cette cohorte.
Le buisson accrochoit les passants à tous coups.
Messieurs, leur disoit-il, de grace, apprenez-nous
En quel lieu sont les marchandises
Que certains gouffres nous ont prises.
Le plongeon sous les eaux s'en alloit les chercher.
L'oiseau chauve-souris n'osoit plus approcher
Pendant le jour nulle demeure :
Suivi de sergents à toute heure,
En des trous il s'alloit cacher.

Je connois maint detteur [2], qui n'est ni souris-chauve,

[1] C'est-à-dire prêts à se laisser revêtir du bonnet vert pour éviter la prison. Boileau a dit :

> Ou que d'un *bonnet vert* le salutaire affront
> Flétrisse les lauriers qui lui couvrent le front.
>
> Satire I, vers 15.

Sur quoi Boileau a lui-même fait cette remarque : « Du temps que cette satire « fut faite, un débiteur insolvable pouvoit sortir de prison en faisant *cession*, « c'est-à-dire en souffrant qu'on lui mît en pleine rue un bonnet vert sur le « front. » Cette coutume, si peu conforme à nos mœurs, d'échapper au châtiment par la honte, nous étoit venue d'Italie dans le seizième siècle. (Voyez Pasquier, *Recherches*, liv. IV, ch. x.)

[2] On disoit autrefois *debteur* ou *detteur*, au lieu de *débiteur*. Un commentateur de notre poète a eu tort d'avancer que ce mot étoit de l'invention de Rabelais : jusqu'au commencement du dix-septième siècle on n'en connoissoit pas d'autre

Digitized by Google

Ni buisson, ni canard, ni dans tel cas tombé,
Mais simple grand seigneur, qui tous les jours se sauve
Par un escalier dérobé.

FABLE VIII [1].

LA QUERELLE DES CHIENS ET DES CHATS, ET CELLE DES CHATS ET DES SOURIS.

La Discorde a toujours régné dans l'univers;
Notre monde en fournit mille exemples divers :
Chez nous cette déesse a plus d'un tributaire.
Commençons par les éléments :
Vous serez étonnés de voir qu'à tous moments
Ils seront appointés contraire [2].
Outre ces quatre potentats [3],
Combien d'êtres de tous états
Se font une guerre éternelle !

pour exprimer le mot *debitor* des Latins. Dans Nicot (*Thrésor de la langue françoise*, 1606, in-folio, p. 178), on trouve *debteur*, et on ne trouve pas *débiteur;* mais ce dernier mot fut peu de temps après substitué à l'autre, qui se trouva en quelque sorte proscrit par une décision de Vaugelas. (Voyez *Remarques sur la langue françoise*, tom. I, p. 939, édit. 1687, in-8°, au mot *detteur*.)

[1] Cette fable a depuis été publiée, sur une autre copie, dans les *OEuvres posthumes de La Fontaine*, p. 225.

[2] VAR. Dans les *OEuvres posthumes*, cette fable commence ainsi :

La Discorde, aux yeux de travers,
Reine du monde sublunaire,
Rit de voir que notre univers
Est devenu son tributaire.
Commençons par les éléments :
Vous trouverez qu'à tous moments
Ils sont appointés contraires.

[3] L'eau, l'air, la terre, et le feu.

Digitized by Google

Autrefois un logis plein de chiens et de chats,
Par cent arrêts rendus en forme solennelle,
Vit terminer tous leurs débats.
Le maître ayant réglé leurs emplois, leurs repas,
Et menacé du fouet quiconque auroit querelle,
Ces animaux vivoient entre eux comme cousins.
Cette union[1] si douce, et presque fraternelle,
Édifioit tous les voisins.
Enfin elle cessa. Quelque plat de potage,
Quelque os, par préférence, à quelqu'un d'eux donné,
Fit que l'autre parti s'en vint tout forcené
Représenter un tel outrage.
J'ai vu des chroniqueurs attribuer le cas
Aux passe-droits qu'avoit une chienne en gésine[2].
Quoi qu'il en soit, cet altercas[3]
Mit en combustion la salle et la cuisine :
Chacun se déclara pour son chat, pour son chien.
On fit un réglement dont les chats se plaignirent,
Et tout le quartier étourdirent.
Leur avocat disoit qu'il falloit bel et bien
Recourir aux arrêts. En vain ils les cherchèrent
Dans un coin où d'abord leurs agents les cachèrent :
Les souris enfin les mangèrent.
Autre procès nouveau. Le peuple souriquois
En pâtit : maint vieux chat, fin, subtil, et narquois,
Et d'ailleurs en voulant à toute cette race,

[1] VAR. *OEuvres posthumes :* Une union.

[2] Vieux mot, encore usité au palais : il signifie l'état d'une femme en couche, et il s'appliquoit aussi aux animaux. Rabelais a dit : « Les truies, en *leur gésine,* « ne sont nourries que de fleurs d'orangers. » *Pantagruel*, liv. IV, ch. VII.

[3] Vieux mot, pour altercation.

Digitized by Google

Les guetta, les prit, fit main basse.
Le maître du logis ne s'en trouva que mieux.

J'en reviens à mon dire. On ne voit sous les cieux
Nul animal, nul être, aucune créature,
Qui n'ait son opposé [1] : c'est la loi de nature.
D'en chercher la raison, ce sont soins superflus.
Dieu fit bien ce qu'il fit [2], et je n'en sais pas plus.
Ce que je sais [3], c'est qu'aux grosses paroles
On en vient, sur un rien, plus des trois quarts du temps.
Humains il vous faudroit encore à soixante ans
Renvoyer chez les barbacoles [4].

1 « Toutes choses corporelles ou spirituelles ont chacune leurs contraires ou « leurs sympathisantes. »

L'Astrée, première partie.

2 La Fontaine a déjà dit :

Dieu fait bien ce qu'il fait.
Liv. IX, fab. IV : *Le Gland et la Citrouille.*

3 Var. *Œuvres posthumes :* Ce que j'ai toujours vu. . . .

4 Coste explique ce mot de la manière suivante : « Terme plaisant et burlesque « emprunté des Italiens, qui l'ont inventé pour désigner un maître d'école, qui, « pour se rendre plus vénérable à ses écoliers, porte une longue barbe, *barbam* « *colit.* » Cette explication a été répétée par tous les commentateurs de notre poète. On peut douter qu'elle soit exacte. Le mot *barbacole*, ou aucun autre semblable, ne se trouve point dans le grand dictionnaire de la langue italienne d'Alberti.

Digitized by Google

FABLE IX.

LE LOUP ET LE RENARD[1].

D'où vient que personne en la vie
N'est satisfait de son état ?
Tel voudroit bien être soldat
A qui le soldat porte envie[2].

Certain renard voulut, dit-on,
Se faire loup. Eh ! qui peut dire
Que pour le métier de mouton
Jamais aucun loup ne soupire ?

Ce qui m'étonne est qu'à huit ans
Un prince[3] en fable ait mis la chose,
Pendant que sous mes cheveux blancs
Je fabrique à force de temps
Des vers moins sensés que sa prose[4].

[1] Notre poète s'avoue redevable de ce sujet au jeune duc de Bourgogne; et en effet les fables de Bidpaï, de Marie de France, et du recueil de Le Grand d'Aussy, qu'on a citées à propos de cette fable, sont différentes, et ne peuvent s'y rapporter.

[2] Qui fit Mæcenas, ut nemo, quam sibi sortem
Seu ratio dederit, seu Fors objecerit, illa
Contentus vivat.
HORAT., lib. I, sat. I,

[3] Le duc de Bourgogne.

[4] . . . . . Operosa, parvus,
Carmina fingo.
HORAT., *Carm.*, IV, 2.

Digitized by Google

Les traits dans sa fable semés
Ne sont en l'ouvrage du poète
Ni tous ni si bien exprimés :
Sa louange en est plus complète.

De la chanter sur la musette,
C'est mon talent; mais je m'attends
Que mon héros, dans peu de temps,
Me fera prendre la trompette.

Je ne suis pas un grand prophète,
Cependant je lis dans les cieux
Que bientôt ses faits glorieux
Demanderont plusieurs Homères :
Et ce temps-ci n'en produit guères.
Laissant à part tous ces mystères,
Essayons de conter la fable avec succès.

Le renard dit au loup : Notre cher, pour tout mets
J'ai souvent un vieux coq, ou de maigres poulets :
C'est une viande qui me lasse.
Tu fais meilleure chère avec moins de hasard :
J'approche des maisons; tu te tiens à l'écart.
Apprends-moi ton métier, camarade, de grace;
Rends-moi le premier de ma race
Qui fournisse son croc de quelque mouton gras :
Tu ne me mettras point au nombre des ingrats.
Je le veux, dit le loup : il m'est mort un mien frère;
Allons prendre sa peau, tu t'en revêtiras.
Il v int; et le loup dit : Voici comme il faut faire,

Digitized by Google

Si tu veux écarter les mâtins du troupeau.
Le renard ayant mis la peau,
Répétoit les leçons que lui donnoit son maître.
D'abord il s'y prit mal, puis un peu mieux, puis bien,
Puis enfin il n'y manqua rien.
A peine il fut instruit autant qu'il pouvoit l'être,
Qu'un troupeau s'approcha. Le nouveau loup y court,
Et répand la terreur dans les lieux d'alentour.
Tel, vêtu des armes d'Achille,
Patrocle mit l'alarme au camp et dans la ville :
Mères, brus, et vieillards, au temple couroient tous.
L'ost [1] du peuple [2] bêlant crut voir cinquante loups :
Chien, berger, et troupeau, tout fuit vers le village,
Et laisse seulement une brebis pour gage.
Le larron s'en saisit. A quelques pas de là
Il entendit chanter un coq du voisinage.
Le disciple aussitôt droit au coq s'en alla,
Jetant bas sa robe de classe,
Oubliant les brebis, les leçons, le régent,
Et courant d'un pas diligent.

Que sert-il qu'on se contrefasse?
Prétendre ainsi changer est une illusion :

[1] L'armée.

[2] VAR. Édit. de 1694 : *L'ost au peuple bêlant.* Cette leçon se trouve non-seulement dans les deux éditions faites à Paris en 1694 ; mais encore dans les éditions imprimées à La Haye et à Lyon la même année, et en 1700, dans celle de Paris de 1709, et dans l'édition in-4° de 1726. L'édition de Londres de 1708 est la première qui ait corrigé *l'ost du peuple bêlant ;* les éditeurs d'Amsterdam, de 1727, et de Paris en 1729, et tous ceux qui sont venus depuis sans connoître l'édition de Londres de 1708, ont corrigé de même. Il n'est pas bien certain cependant que la leçon de l'édition de 1694 soit due à une faute d'impression : dans le doute, nous avons cru devoir adopter l'avis du plus grand nombre.

Digitized by Google

L'on reprend sa première trace
A la première occasion.

De votre esprit, que nul autre n'égale,
Prince, ma muse tient tout entier ce projet :
Vous m'avez donné le sujet,
Le dialogue et la morale.

FABLE X.

L'ÉCREVISSE ET SA FILLE[1].

Les sages quelquefois, ainsi que l'écrevisse,
Marchent à reculons, tournent le dos au port.
C'est l'art des matelots : c'est aussi l'artifice
De ceux qui, pour couvrir quelque puissant effort,
Envisagent un point directement contraire,
Et font vers ce lieu-là courir leur adversaire.
Mon sujet est petit, cet accessoire est grand :
Je pourrois l'appliquer à certain conquérant
Qui tout seul déconcerte une ligue à cent têtes.
Ce qu'il n'entreprend pas, et ce qu'il entreprend,
N'est d'abord qu'un secret, puis devient des conquêtes.
En vain l'on a les yeux sur ce qu'il veut cacher,
Ce sont arrêts du Sort qu'on ne peut empêcher :
Le torrent à la fin devient insurmontable.
Cent dieux sont impuissants contre un seul Jupiter.

[1] Aphton., XI, *Fab. Æsop.*, 205.

Digitized by Google

Louis et le Destin me semblent de concert
Entraîner l'univers. Venons à notre fable.

Mère écrevisse un jour à sa fille disoit :
Comme tu vas, bon Dieu! ne peux-tu marcher droit?
Et comme vous allez vous-même! dit la fille :
Puis-je autrement marcher que ne fait ma famille?
Veut-on que j'aille droit quand on y va tortu?

Elle avoit raison : la vertu
De tout exemple domestique
Est universelle, et s'applique
En bien, en mal, en tout [1]; fait des sages, des sots;
Beaucoup plus de ceux-ci. Quant à tourner le dos
A son but, j'y reviens; la méthode en est bonne,
Surtout au métier de Bellone :
Mais il faut le faire à propos.

FABLE XI.

L'AIGLE ET LA PIE [2].

L'aigle, reine des airs, avec Margot la pie,
Différentes d'humeur, de langage, et d'esprit,
Et d'habit,
Traversoient un bout de prairie.

1 Sic Natura jubet : velocius et citius nos
Corrumpunt vitiorum exempla domestica. . . .
JUVENAL., sat. XIV, v. 31.

2 Abstemius, 26.

Digitized by Google

Le hasard les assemble en un coin détourné.
L'agace [1] eut peur : mais l'aigle, ayant fort bien dîné,
La rassure, et lui dit : Allons de compagnie :
Si le maître des dieux assez souvent s'ennuie,
Lui qui gouverne l'univers,
J'en puis bien faire autant, moi qu'on sait qui le sers.
Entretenez-moi donc, et sans cérémonie.
Caquet-bon-bec [2] alors de jaser au plus dru,
Sur ceci, sur cela, sur tout. L'homme d'Horace,
Disant le bien, le mal [3], à travers champs, n'eût su
Ce qu'en fait de babil y savoit notre agace.
Elle offre d'avertir de tout ce qui se passe,
Sautant, allant de place en place,
Bon espion, Dieu sait. Son offre ayant déplu,
L'aigle lui dit tout en colère :
Ne quittez point votre séjour,
Caquet-bon-bec, m'amie : adieu ; je n'ai que faire
D'une babillarde à ma cour :
C'est un fort méchant caractère.
Margot ne demandoit pas mieux.

Ce n'est pas ce qu'on croit que d'entrer chez les dieux :
Cet honneur a souvent de mortelles angoisses.
Rediseurs, espions, gens à l'air gracieux,
Au cœur tout différent, s'y rendent odieux :

[1] Vieux mot, pour désigner la *pie*. On le trouve dans Nicot. On dit encore en Picardie *agache*, et en provençal *agasso*.

[2] Cette expression vraiment comique est de la création de notre poète. Elle a réussi.

[3] Dicenda, tacenda, locutus.
HORAT., lib. I, epist. VII.

Digitized by Google

Quoique ainsi que la pie il faille dans ces lieux
Porter habit de deux paroisses [1].

FABLE XII.

LE ROI, LE MILAN, ET LE CHASSEUR [2].

A S. A. S. MONSEIGNEUR LE PRINCE DE CONTI [3].

Comme les dieux sont bons, ils veulent que les rois
Le soient aussi : c'est l'indulgence
Qui fait le plus beau de leurs droits,
Non les douceurs de la vengeance [4].
Prince, c'est votre avis. On sait que le courroux
S'éteint en votre cœur sitôt qu'on l'y voit naître.
Achille, qui du sien ne put se rendre maître,
Fut par là moins héros que vous.
Ce titre n'appartient qu'à ceux d'entre les hommes
Qui, comme en l'âge d'or, font cent biens ici-bas.

[1] La pie est de couleur noire, et a la poitrine et les côtés blancs.

[2] La Fontaine cite lui-même Bidpaï comme l'auteur qui lui a fourni son sujet; mais nous n'avons point trouvé cette fable dans Bidpaï; et la fable de l'auteur indien (t. II, p. 250), que cite un des commentateurs de notre poète, n'a presque pas de rapport avec celle-ci. Mais remarquons aussi que La Fontaine a dit, dans la première version de cette fable, qu'ont adoptée quelques éditeurs, qu'il changeoit tout à son original.

[3] François-Louis, prince de La Roche-sur-Yon et de Conti, né à Paris en 1664, et mort le 22 février 1709, l'un des amis et des protecteurs de notre poète.

[4] La Fontaine a exprimé la même idée dans son élégie pour Fouquet, et a dit, en parlant de Louis XIV :

Du titre de clément rendez-le ambitieux;
C'est par là que les rois sont semblables aux dieux.

Digitized by Google

Peu de grands sont nés tels en cet âge où nous sommes :
L'univers leur sait gré du mal qu'ils ne font pas [1].
Loin que vous suiviez ces exemples,
Mille actes généreux vous promettent des temples.
Apollon, citoyen de ces augustes lieux,
Prétend y célébrer votre nom sur sa lyre.
Je sais qu'on vous attend dans le palais des dieux [2] :
Un siècle de séjour doit ici vous suffire.
Hymen veut séjourner tout un siècle chez vous.
Puissent ses plaisirs les plus doux
Vous composer des destinées
Par ce temps à peine bornées!
Et la princesse et vous n'en méritez pas moins.
J'en prends ses charmes pour témoins;
Pour témoins j'en prends les merveilles
Par qui le ciel, pour vous prodigue en ses présents,
De qualités qui n'ont qu'en vous seul leurs pareilles
Voulut orner vos jeunes ans.
Bourbon de son esprit ses graces assaisonne :
Le ciel joignit en sa personne
Ce qui sait se faire estimer
A ce qui sait se faire aimer :
Il ne m'appartient pas d'étaler votre joie :
Je me tais donc, et vais rimer
Ce que fit un oiseau de proie [3].

[1] Montaigne a dit : « Les grands me donnent prou s'ils ne m'ostent rien, et me « font assez de bien quand ils ne me font pas de mal. »

[2] Ces vers et ceux qui suivent prouvent que cette fable fut composée lors du mariage du prince de Conti avec Marie-Thérèse de Bourbon, célébré le 29 juin 1688.

[3] Var. Après ce vers, dans l'édition de Londres de 1708, dans celles de Paris, in-4o, 1726, et in-8o, 1729, dans l'édition d'Amsterdam de 1727, dans celles de

Digitized by Google

Un milan, de son nid antique possesseur,
    Étant pris vif par un chasseur,
D'en faire au prince un don cet homme se propose.
La rareté du fait donnoit prix à la chose.
L'oiseau, par le chasseur humblement présenté,
    Si ce conte n'est apocryphe,
    Va tout droit imprimer sa griffe
    Sur le nez de sa majesté. —
Quoi! sur le nez du roi?—Du roi même en personne.—
Il n'avoit donc alors ni sceptre ni couronne?
Quand il en auroit eu, c'auroit été tout un :
Le nez royal fut pris comme un nez du commun.
Dire des courtisans les clameurs et la peine
Seroit se consumer en efforts impuissants.
Le roi n'éclata point : les cris sont indécents
    A la majesté souveraine.
L'oiseau garda son poste : on ne put seulement
    Hâter son départ d'un moment.

Hambourg de 1731 et 1733, on lit les vers suivants, que l'auteur a retranchés :

Je change un peu la chose. Un peu? J'y change tout :
La critique en cela va me pousser à bout;
    Car c'est une étrange femelle :
Rien ne nous sert d'entrer en raison avec elle.
Elle va m'alléguer que tout fait est sacré :
Je n'en disconviens pas, et me sais pourtant gré
D'altérer celui-ci. C'est à cette licence
    Que je dois l'acte de clémence
Par qui je donne aux rois des leçons de bonté :
    Tous ne ressemblent pas au nôtre.
    Le monde est un marchand mêlé;
    L'on y voit de l'un et de l'autre.
    Ici bas le beau et le bon
Ne sont estimés tels que par comparaison.
    Louis seul est incomparable :
Je ne lui donne pas un éloge affecté;
L'on sait que j'ai toujours entremêlé la fable
    De quelque trait de vérité.
Revenons à l'oiseau, le fait est mémorable.

Digitized by Google

Son maître le rappelle, et crie, et se tourmente,
Lui présente le leurre [1], et le poing [2], mais en vain.
On crut que jusqu'au lendemain
Le maudit animal à la serre insolente
Nicheroit là malgré le bruit,
Et sur le nez sacré voudroit passer la nuit.
Tâcher de l'en tirer irritoit son caprice.
Il quitte enfin le roi, qui dit: Laissez aller
Ce milan, et celui qui m'a cru régaler.
Ils se sont acquittés tous deux de leur office,
L'un en milan, et l'autre en citoyen des bois:
Pour moi, qui sais comment doivent agir les rois,
Je les affranchis du supplice.
Et la cour d'admirer. Les courtisans ravis
Élèvent de tels faits, par eux si mal suivis:
Bien peu, même des rois, prendroient un tel modèle.
Et le veneur l'échappa belle;
Coupables seulement, tant lui que l'animal,
D'ignorer le danger d'approcher trop du maître:
Ils n'avoient appris à connoître
Que les hôtes des bois: étoit-ce un si grand mal?

Pilpay fait près du Gange arriver l'aventure [3].

1 Terme de fauconnerie. Le *leurre* est un morceau de cuir rouge, façonné en forme d'oiseau, auquel on attache de quoi manger, et dont les fauconniers se servent pour rappeler les oiseaux de fauconnerie lorsqu'ils ne viennent pas à la réclame.

2 Pour qu'il vienne se placer dessus. C'est ce qui s'appelle *réclamer* en terme de fauconnerie.

3 VAR. Au lieu de ce vers, on trouve ceux qui suivent dans les éditions précédemment citées. L'auteur les a retranchés.

Si je craignois quelque censure,

Digitized by Google

Là, nulle humaine créature
Ne touche aux animaux pour leur sang épancher:
Le roi même feroit scrupule d'y toucher.
Savons-nous, disent-ils, si cet oiseau de proie
N'étoit point au siége de Troie?
Peut-être y tint-il lieu d'un prince ou d'un héros
Des plus huppés et des plus hauts:
Ce qu'il fut autrefois il pourra l'être encore.
Nous croyons, après Pythagore,
Qu'avec les animaux de forme nous changeons;
Tantôt milans, tantôt pigeons,
Tantôt humains, puis volatilles [1]
Ayant dans les airs leurs familles.

Comme l'on conte en deux façons
L'accident du chasseur, voici l'autre manière:
Un certain fauconnier ayant pris, ce dit-on,
A la chasse un milan (ce qui n'arrive guère),
En voulut au roi faire un don,
Comme de chose singulière:
Ce cas n'arrive pas quelquefois en cent ans;
C'est le *non plus ultra* de la fauconnerie.
Ce chasseur perce donc un gros de courtisans,
Plein de zèle, échauffé, s'il le fut de sa vie.

Je citerois Pilpay touchant cette aventure.
Ses récits en ont l'air : il me seroit aisé
De la tirer d'un lieu par le Gange arrosé.
Là, nulle humaine créature, etc.

[1] *Volatille* se dit seulement des oiseaux bons à manger. La nécessité de la rime a forcé La Fontaine d'employer ce mot au lieu de celui de *volatile*. Ce dernier mot sert à désigner tout animal qui vole, ou les oiseaux en général. Du temps de notre poète, ces deux mots, quoique presque semblables, avoient la même signification qu'ils ont aujourd'hui, et n'étoient nullement synonymes.

Digitized by Google

Par ce parangon [1] des présents
Il croyoit sa fortune faite :
Quand l'animal porte-sonnette,
Sauvage encore et tout grossier,
Avec ses ongles tout d'acier,
Prend le nez du chasseur, happe le pauvre sire.
Lui de crier, chacun de rire [2],
Monarque et courtisans. Qui n'eût ri? Quant à moi,
Je n'en eusse quitté ma part pour un empire.
Qu'un pape rie, en bonne foi
Je ne l'ose assurer, mais je tiendrois un roi
Bien malheureux s'il n'osoit rire :
C'est le plaisir des dieux. Malgré son noir souci [3],

[1] Modèle parfait. On disoit autrefois plus communément *paragon*. On trouve ce mot dans Nicot, qui le définit ainsi : « C'est une chose si excellemment par« faite, qu'elle est comme une idée, un sep, un estelon à toutes les autres de « son espèce, et lesquelles on rapporte et compare à luy pour savoir à quel de« gré de perfection elles atteignent. Ainsi dit-on *paragon* de chevalerie, de prud« homie, de sçavoir. » *Thrésor de la langue françoise*, 1606, in-folio, p. 469. Le mot de *paragon* est à regretter, et encore plus le verbe *paragonner*, qui s'employoit fréquemment, et qui n'a plus d'équivalent.

[2] Var. Dans l'édition de 1708, dans celle de 1729 :

Il croyoit sa fortune faite,
Lorsque sur ce chasseur l'animal se rejette,
Et de ses ongles tout d'acier,
Sauvage encore et tout grossier,
Happe le nez du pauvre sire :
Lui de crier, l'autre de rire.

Mais dans les éditions de 1726 et de 1727, de 1731 et de 1733, il y a comme dans le texte.

[3] Var. Au lieu de ce vers et des suivants, on lit ceux-ci dans l'édit. de 1708, dans celle de 1726, in-4°, dans celles de 1727, de 1731, et de 1733 :

C'est le plaisir des dieux. Jupiter rit aussi.
Bien qu'Homère en ses vers lui donne un noir souci,
Ce poète assure en son histoire
Qu'un rire inextinguible en l'Olympe éclata.
Petit ni grand n'y résista,
Quand Vulcain, clopinant, lui vint donner à boire.
Que le peuple immortel fût assez grave ou non,
J'ai changé mon sujet avec juste raison.

Digitized by Google

Jupiter et le peuple immortel rit aussi.
Il en fit des éclats [1], à ce que dit l'histoire,
Quand Vulcain, clopinant, lui vint donner à boire [2].
Que le peuple immortel se montrât sage, ou non,
J'ai changé mon sujet avec juste raison;
Car, puisqu'il s'agit de morale,
Que nous eût du chasseur l'aventure fatale
Enseigné de nouveau? L'on a vu de tout temps
Plus de sots fauconniers que de rois indulgents.

FABLE XIII.

LE RENARD, LES MOUCHES, ET LE HÉRISSON [3].

Aux traces de son sang un vieux hôte des bois,
Renard fin, subtil, et matois,
Blessé par des chasseurs, et tombé dans la fange,
Autrefois attira ce parasite ailé
Que nous avons mouche appelé.
Il accusoit les dieux, et trouvoit fort étrange
Que le sort à tel point le voulût affliger,
Et le fît aux mouches manger.
Quoi! se jeter sur moi, sur moi le plus habile

[1] Des éclats de rire. Ellipse.

[2] La Fontaine a mis ici en vers un passage de son roman de Psyché, liv. I. (Voyez t. V, p. 99 de cette édition.)

[3] Æsop., *apud Aristotel. rhetoricor.*, lib. II, cap. xx, tom. II, p. 570, édit. du Val., 1619, in-folio; trad. de Cassandre, édit. 1733, p. 291. *Fabulæ Æsopicæ* 384, édit. Lipsiæ, 1810, in-8o, p. 165. Philibert Hégemont, fab. xix, édit. 1583, p. 56.

Digitized by Google

De tous les hôtes des forêts!
Depuis quand les renards sont-ils un si bon mets?
Et que me sert ma queue? est-ce un poids inutile [1]?
Va, le ciel te confonde, animal importun!
Que ne vis-tu sur le commun!
Un hérisson du voisinage,
Dans mes vers nouveau personnage,
Voulut le délivrer de l'importunité
Du peuple plein d'avidité:
Je les vais de mes dards enfiler par centaines,
Voisin renard, dit-il, et terminer tes peines.
Garde-t'en bien, dit l'autre; ami, ne le fais pas:
Laisse-les, je te prie, achever leur repas.
Ces animaux sont soûls [2]; une troupe nouvelle
Viendroit fondre sur moi, plus âpre et plus cruelle.

Nous ne trouvons que trop de mangeurs ici-bas:
Ceux-ci sont courtisans, ceux-là sont magistrats.
Aristote appliquoit cet apologue aux hommes.
Les exemples en sont communs,
Surtout au pays où nous sommes.
Plus telles gens sont pleins, moins ils sont importuns [3].

[1] Dans la fable v du livre V, le Renard, auquel on a coupé la queue, dit:

. . . . Que faisons-nous de ce poids inutile?
Que nous sert cette queue?

[2] La même expression se trouve dans la traduction de Cassandre. « C'est, dit « le renard, que ces mouches-ci sont déjà *saoules*. »

[3] VARIANTE.

La Fontaine avoit d'abord composé cette fable autrement: on a retrouvé le brouillon de cette première manière entièrement écrit de sa main. Voici cette

Digitized by Google

FABLE XIV[1].

L'AMOUR ET LA FOLIE[2].

Tout est mystère dans l'Amour,
Ses flèches, son carquois, son flambeau, son enfance:
Ce n'est pas l'ouvrage d'un jour
Que d'épuiser cette science.
Je ne prétends donc point tout expliquer ici:
Mon but est seulement de dire, à ma manière,
Comment l'aveugle que voici
(C'est un dieu), comment dis-je, il perdit la lumière,

première version telle que nous l'avons publiée dans les *nouvelles OEuvres diverses de La Fontaine et de François de Maucroix*, in-8o, p. 119.

LE RENARD ET LES MOUCHES.

Un renard tombé dans la fange,
Et des mouches presque mangé,
Trouvoit Jupiter fort étrange
De souffrir qu'à ce point le sort l'eût outragé.
Un hérisson du voisinage,
Dans mes vers nouveau personnage,
Voulut le délivrer de l'importun essaim.
Le renard aima mieux les garder, et fut sage.
Vois-tu pas, dit-il, que la faim
Va rendre une autre troupe encor plus importune,
Celle-ci, déjà soûle, aura moins d'âpreté.

Trouver à cette fable une moralité
Me semble chose assez commune:
On peut, sans grand effort d'esprit,
En appliquer l'exemple aux hommes.
Que de mouches voit-on dans le siècle où nous sommes!
Cette fable est d'Ésope, Aristote le dit.

1 Publiée d'abord dans le recueil des *Ouvrages de prose et de poésie des sieurs de Maucroix et de La Fontaine*, 1685, in-12, p. 6.

2 Commire, *Dementia Amorem ducens*. Louis Labbé, *OEuvres*, édit. 1762, p. 1 à 102: *Débat de l'Amour et de la Folie*.

Digitized by Google

Quelle suite eut ce mal, qui peut-être est un bien :
J'en fais juge un amant, et ne décide rien.

La Folie et l'Amour jouoient un jour ensemble :
Celui-ci n'étoit pas encor privé des yeux.
Une dispute vint : l'Amour veut qu'on assemble
Là-dessus le conseil des dieux;
L'autre n'eut pas la patience;
Elle lui donne un coup si furieux,
Qu'il en perd la clarté des cieux.
Vénus en demande vengeance.
Femme et mère, il suffit pour juger de ses cris :
Les dieux en furent étourdis,
Et Jupiter, et Némésis,
Et les juges d'enfer, enfin toute la bande.
Elle représenta l'énormité du cas;
Son fils, sans un bâton, ne pouvoit faire un pas :
Nulle peine n'étoit pour ce crime assez grande :
Le dommage devoit être aussi réparé.
Quand on eut bien considéré
L'intérêt du public, celui de la partie,
Le résultat enfin de la suprême cour
Fut de condamner la Folie
A servir de guide à l'Amour.

Digitized by Google

FABLE XV[1].

LE CORBEAU, LA GAZELLE, LA TORTUE, ET LE RAT[2].

A MADAME DE LA SABLIÈRE.

Je vous gardois un temple dans mes vers :
Il n'eût fini qu'avecque l'univers.
Déjà ma main en fondoit la durée
Sur ce bel art qu'ont les dieux inventé,
Et sur le nom de la divinité
Que dans ce temple on auroit adorée.
Sur le portail j'aurois ces mots écrits :
PALAIS SACRÉ DE LA DÉESSE IRIS :
Non celle-là qu'a Junon à ses gages ;
Car Junon même et le maître des dieux
Serviroient l'autre, et seroient glorieux
Du seul honneur de porter ses messages.
L'apothéose à la voûte eût paru :
Là, tout l'Olympe en pompe eût été vu
Plaçant Iris sous un dais de lumière.
Les murs auroient amplement contenu
Toute sa vie; agréable matière,

1 Cette fable parut d'abord dans le recueil des *Ouvrages de prose et de poésie des sieurs de Maucroix et de La Fontaine*, 1685, in-12, t. I, p. 13; mais notre poète, en l'insérant dans la cinquième partie de ses *fables*, publiée en 1694, en retrancha les dix derniers vers par scrupule de conscience.

2 *Contes et Fables indiennes*, seconde partie, chap. III, t. II, p. 262-270, et p. 306 à 314 : *Le Corbeau, le Rat, le Pigeon, et la Gazelle.*

Digitized by Google

Mais peu féconde en ces événements
Qui des états font les renversements.
Au fond du temple eût été son image,
Avec ses traits, son souris, ses appas,
Son art de plaire et de n'y penser pas,
Ses agréments à qui tout rend hommage.
J'aurois fait voir à ses pieds des mortels
Et des héros, des demi-dieux encore,
Même des dieux [1] : ce que le monde adore
Vient quelquefois parfumer ses autels.
J'eusse en ses yeux fait briller de son ame
Tous les trésors, quoique imparfaitement :
Car ce cœur vif et tendre infiniment
Pour ses amis, et non point autrement ;
Car cet esprit, qui, né du firmament,
A beauté d'homme avec grace de femme,
Ne se peut pas, comme on veut, exprimer.
O vous, Iris, qui savez tout charmer,
Qui savez plaire en un degré suprême,
Vous que l'on aime à l'égal de soi-même
(Ceci soit dit sans nul soupçon d'amour,
Car c'est un mot banni de votre cour,
Laissons-le donc), agréez que ma muse
Achève un jour cette ébauche confuse.
J'en ai placé l'idée et le projet,
Pour plus de grace, au-devant d'un sujet
Où l'amitié donne de telles marques,
Et d'un tel prix, que leur simple récit

[1] Entre autres Jean Sobieski, qui depuis fut roi de Pologne, et qui fit une cour assidue à madame de La Sablière.

Digitized by Google

Peut quelque temps amuser votre esprit.
Non que ceci se passe entre monarques :
Ce que chez vous nous voyons estimer
N'est pas un roi qui ne sait point aimer ;
C'est un mortel qui sait mettre sa vie
Pour son ami. J'en vois peu de si bons.
Quatre animaux, vivant de compagnie,
Vont aux humains en donner des leçons.

La gazelle, le rat, le corbeau, la tortue,
Vivoient ensemble unis : douce société.
Le choix d'une demeure aux humains inconnue
Assuroit leur félicité.
Mais quoi ! l'homme découvre enfin toutes retraites.
Soyez au milieu des déserts,
Au fond des eaux, au haut des airs,
Vous n'éviterez point ses embûches secrètes.
La gazelle s'alloit ébattre innocemment,
Quand un chien, maudit instrument
Du plaisir barbare des hommes,
Vint sur l'herbe éventer les traces de ses pas.
Elle fuit. Et le rat, à l'heure du repas,
Dit aux amis restants : D'où vient que nous ne sommes
Aujourd'hui que trois conviés ?
La gazelle déjà nous a-t-elle oubliés ?
A ces paroles, la tortue
S'écrie, et dit : Ah ! si j'étois
Comme un corbeau d'ailes pourvue,
Tout de ce pas je m'en irois
Apprendre au moins quelle contrée,

Digitized by Google

Quel accident tient arrêtée
Notre compagne au pied léger :
Car, à l'égard du cœur, il en faut mieux juger.
Le corbeau part à tire-d'aile :
Il aperçoit de loin l'imprudente gazelle
Prise au piége et se tourmentant.
Il retourne avertir les autres à l'instant ;
Car, de lui demander quand, pourquoi, ni comment
Ce malheur est tombé sur elle,
Et perdre en vains discours cet utile moment,
Comme eût fait un maître d'école [1],
Il avoit trop de jugement.
Le corbeau donc vole et revole.
Sur son rapport les trois amis
Tiennent conseil. Deux sont d'avis
De se transporter sans remise
Aux lieux où la gazelle est prise.
L'autre, dit le corbeau, gardera le logis :
Avec son marcher lent, quand arriveroit-elle ?
Après la mort de la gazelle.
Ces mots à peine dits, ils s'en vont secourir
Leur chère et fidèle compagne,
Pauvre chevrette de montagne.
La tortue y voulut courir :
La voilà comme eux en campagne,
Maudissant ses pieds courts avec juste raison,
Et la nécessité de porter sa maison.
Rongemaille (le rat eut à bon droit ce nom)
Coupe les nœuds du lacs : on peut penser la joie.

[1] Voyez la fable XIX du premier livre, et la fable V du livre IX.

Digitized by Google

Le chasseur vient, et dit : Qui m'a ravi ma proie?
Rongemaille, à ces mots, se retire en un trou,
Le corbeau sur un arbre, en un bois la gazelle :
Et le chasseur, à demi fou
De n'en avoir nulle nouvelle,
Aperçoit la tortue, et retient son courroux.
D'où vient, dit-il, que je m'effraie?
Je veux qu'à mon souper celle-ci me défraie.
Il la mit dans son sac. Elle eût payé pour tous,
Si le corbeau n'en eût averti la chevrette.
Celle-ci, quittant sa retraite,
Contrefait la boiteuse, et vient se présenter.
L'homme de suivre, et de jeter
Tout ce qui lui pesoit : si bien que Rongemaille
Autour des nœuds du sac tant opère et travaille,
Qu'il délivre encor l'autre sœur,
Sur qui s'étoit fondé le souper du chasseur.

Pilpay conte qu'ainsi la chose s'est passée.
Pour peu que je voulusse invoquer Apollon,
J'en ferois, pour vous plaire, un ouvrage aussi long
Que l'Iliade ou l'Odyssée.
Rongemaille feroit le principal héros,
Quoiqu'à vrai dire ici chacun soit nécessaire.
Porte-maison l'infante y tient de tels propos,
Que monsieur du corbeau va faire
Office d'espion, et puis de messager.
La gazelle a d'ailleurs l'adresse d'engager
Le chasseur à donner du temps à Rongemaille.
Ainsi chacun dans son endroit

Digitized by Google

S'entremet, agit, et travaille.
A qui donner le prix? Au cœur [1], si l'on m'en croit [2].
Que n'ose et que ne peut l'amitié violente!
Cet autre sentiment que l'on appelle amour
Mérite moins d'honneur; cependant chaque jour
Je le célèbre et je le chante.
Hélas! il n'en rend pas mon ame plus contente!
Vous protégez sa sœur, il suffit; et mes vers
Vont s'engager pour elle à des tons tout divers.
Mon maître étoit l'Amour; j'en vais servir un autre,
Et porter par tout l'univers
Sa gloire aussi bien que la vôtre.

1 Dans *Belphégor*, La Fontaine a dit :

Le cœur fait tout : le reste est inutile.

Et dans *Philémon et Baucis* :

Mais quand nous serions rois, que donner à des dieux?
C'est le cœur qui fait tout.

2 Cette fable se termine à ce vers dans les deux éditions de la cinquième partie, imprimée sous les yeux de l'auteur en 1694, ainsi que dans celle d'Anvers de la même année, dans celle de La Haye, 1700, dans celle de Paris, 1709, et dans celle d'Anvers, 1726, in-4°. Les dix derniers vers qui suivent, et que La Fontaine avoit retranchés, furent rétablis dans l'édition de Londres, 1708 (fable CCXXVI, page 292), ensuite dans l'édition d'Amsterdam, 1727, et enfin dans l'édition de Paris, 1729 : depuis ils ont été insérés dans toutes les éditions.

Digitized by Google

FABLE XVI[1].

LA FORÊT ET LE BUCHERON[2].

Un bûcheron venoit de rompre ou d'égarer
Le bois dont il avoit emmanché sa cognée.
Cette perte ne put sitôt se réparer
Que la forêt n'en fût quelque temps épargnée.
L'homme enfin la prie humblement
De lui laisser tout doucement
Emporter une unique branche,
Afin de faire un autre manche :
Il iroit employer ailleurs son gagne-pain ;
Il laisseroit debout maint chêne et maint sapin
Dont chacun respectoit la vieillesse et les charmes.
L'innocente forêt lui fournit d'autres armes.
Elle en eut du regret. Il emmanche son fer :
Le misérable ne s'en sert
Qu'à dépouiller sa bienfaitrice
De ses principaux ornements.
Elle gémit à tous moments :
Son propre don fait son supplice.

Voilà le train du monde et de ses sectateurs :

[1] Publiée d'abord en 1685, dans le recueil des *Œuvres de Maucroix et de La Fontaine*, t. I, p. 6.

[2] Anonymus, 53 dans Nevelet, p. 524. Camerarius, fab. CLXXVIII, p. 291. *Notice des manuscrits*, t. II, p. 722, fab. XXII : *Le Chêne*.

Digitized by Google

On s'y sert du bienfait contre les bienfaiteurs.
Je suis las d'en parler. Mais que de doux ombrages
Soient exposés à ces outrages,
Qui ne se plaindroit là-dessus?
Hélas! j'ai beau crier et me rendre incommode,
L'ingratitude et les abus
N'en seront pas moins à la mode.

FABLE XVII.

LE RENARD, LE LOUP, ET LE CHEVAL[1].

Un renard jeune encor, quoique des plus madrés,
Vit le premier cheval qu'il eût vu de sa vie.
Il dit à certain loup, franc novice: Accourez,
Un animal paît dans nos prés,
Beau, grand; j'en ai la vue encor toute ravie.
Est-il plus fort que nous? dit le loup en riant:
Fais-moi son portrait, je te prie.
Si j'étois quelque peintre ou quelque étudiant,
Repartit le renard, j'avancerois la joie
Que vous aurez en le voyant.
Mais venez: que sait-on? peut-être est-ce une proie
Que la fortune nous envoie.
Ils vont; et le cheval, qu'à l'herbe on avoit mis,
Assez peu curieux de semblables amis,

[1] Regnier, sat. III, Æsop., 263, 134. Voyez ci-dessus, lib. V, fab. VIII.

Digitized by Google

Fut presque sur le point d'enfiler la venelle [1].
Seigneur, dit le renard, vos humbles serviteurs
Apprendroient volontiers comment on vous appelle.
Le cheval, qui n'étoit dépourvu de cervelle,
Leur dit : Lisez mon nom, vous le pouvez, messieurs;
Mon cordonnier l'a mis autour de ma semelle.
Le renard s'excusa sur son peu de savoir.
Mes parents, reprit-il, ne m'ont point fait instruire;
Ils sont pauvres, et n'ont qu'un trou pour tout avoir :
Ceux du loup, gros messieurs, l'ont fait apprendre à lire.
Le loup, par ce discours flatté,
S'approcha. Mais sa vanité
Lui coûta quatre dents : le cheval lui desserre
Un coup; et haut le pied. Voilà mon loup par terre,
Mal en point [2], sanglant, et gâté.
Frère, dit le renard, ceci nous justifie
Ce que m'ont dit des gens d'esprit:
Cet animal vous a sur la mâchoire écrit
Que de tout inconnu le sage se méfie.

[1] *Venelle* signifie sentier, passage étroit; et *enfiler la venelle* est une expression proverbiale qui signifie *s'enfuir*.

[2] C'est-à-dire vaincu, maltraité. *Mal en point* est l'inverse de *bien en point*, employé par nos anciens auteurs comme synonyme d'*accompli*, de *triomphant*. Ainsi dans Louise Labbé, « Combien plustôt choisiriez-vous un homme propre, « *bien en point*, et bien portant! »

Desbats de l'Amour et de la Folie, p. 45.

Digitized by Google

FABLE XVIII[1].

LE RENARD ET LES POULETS D'INDE[2].

Contre les assauts d'un renard
Un arbre à des dindons servoit de citadelle.
Le perfide ayant fait tout le tour du rempart,
Et vu chacun en sentinelle,
S'écria : Quoi ! ces gens se moqueront de moi !
Eux seuls seront exempts de la commune loi !
Non, par tous les dieux ! non. Il accomplit son dire.
La lune, alors luisant, sembloit contre le sire
Vouloir favoriser la dindonnière gent.
Lui, qui n'étoit novice au métier d'assiégeant,
Eut recours à son sac de ruses scélérates,
Feignit vouloir gravir, se guinda sur ses pates,
Puis contrefit le mort, puis le ressuscité.
Arlequin n'eût exécuté
Tant de différents personnages.
Il élevoit sa queue, il la faisoit briller,
Et cent mille autres badinages,
Pendant quoi nul dindon n'eût osé sommeiller.
L'ennemi les lassoit en leur tenant la vue
Sur même objet toujours tendue.
Les pauvres gens étant à la longue éblouis,

1 Publiée d'abord en 1685, dans le recueil des *Ouvrages de prose et de poésie des sieurs de Maucroix et de La Fontaine*, t. I, p. 29.

2 Abstemius, 139.

Digitized by Google

Toujours il en tomboit quelqu'un : autant de pris,
Autant de mis à part : près de moitié succombe.
Le compagnon les porte en son garde-manger.

Le trop d'attention qu'on a pour le danger
Fait le plus souvent qu'on y tombe.

FABLE XIX [1].

LE SINGE.

Il est un singe dans Paris
A qui l'on avoit donné femme :
Singe en effet d'aucuns maris [2],
Il la battoit. La pauvre dame
En a tant soupiré, qu'enfin elle n'est plus.
Leur fils se plaint d'étrange sorte,
Il éclate en cris superflus :
Le père en rit, sa femme est morte;
Il a déjà d'autres amours,
Que l'on croit qu'il battra toujours;
Il hante la taverne, et souvent il s'enivre.

N'attendez rien de bon du peuple imitateur,

[1] Publiée en 1685, dans le recueil des *Ouvrages de prose et de poésie des sieurs de Maucroix et de La Fontaine*, t. I, p. 32.

[2] C'est-à-dire *de certains* ou *de plusieurs* maris. *Aucuns* ne s'emploie au pluriel, dans le sens de *plusieurs*, de *quelques-uns*, que dans le style marotique ou badin. La Fontaine s'est servi encore de ce mot liv. VI, fab. I et fab. VI. Voltaire l'a aussi employé plusieurs fois.

Digitized by Google

Qu'il soit singe ou qu'il fasse un livre :
La pire espèce, c'est l'auteur.

FABLE XX[1].

LE PHILOSOPHE SCYTHE[2].

Un philosophe austère, et né dans la Scythie,
Se proposant de suivre une plus douce vie,
Voyagea chez les Grecs, et vit en certains lieux
Un sage assez semblable au vieillard de Virgile[3],
Homme égalant les rois, homme approchant des dieux,
Et comme ces derniers, satisfait et tranquille.
Son bonheur consistoit aux beautés d'un jardin.
Le Scythe l'y trouva qui, la serpe à la main,
De ses arbres à fruit retranchoit l'inutile,
Ébranchoit, émondoit, ôtoit ceci, cela,
Corrigeant partout la nature
Excessive à payer ses soins avec usure.
Le Scythe alors lui demanda
Pourquoi cette ruine : étoit-il d'homme sage[4]

1 Publiée d'abord en 1685, dans le recueil des *Œuvres de prose et de poésie des sieurs de Maucroix et de La Fontaine*, t. I, p. 34.

2 Aul. Gellii, *Noct. Attic.*, lib. XIX, cap. XII, p. 482, edit. Lipsiæ, 1762, in-8°.

3 C'est le vieillard des bords du Galèze,

. . . . . Cui pauca relicti
Jugera ruris erant. . . . . .
Regum æquabat opes animis; seraque revertens
Nocte domum, dapibus mensas onerabat inemptis.
VIRG., *Georg.*, lib. IV, v. 127-133.

4 Étoit-ce l'action d'un homme sage. Ellipse.

Digitized by Google

De mutiler ainsi ces pauvres habitants?
Quittez-moi votre serpe, instrument de dommage;
Laissez agir la faux du temps:
Ils iront assez tôt border le noir rivage.
J'ôte le superflu, dit l'autre; et l'abattant,
Le reste en profite d'autant.
Le Scythe, retourné dans sa triste demeure,
Prend la serpe à son tour, coupe et taille à toute heure;
Conseille à ses voisins, prescrit à ses amis
Un universel abatis.
Il ôte de chez lui les branches les plus belles,
Il tronque son verger contre toute raison,
Sans observer temps ni saison,
Lunes ni vieilles ni nouvelles.
Tout languit et tout meurt.

Ce Scythe exprime bien
Un indiscret stoïcien:
Celui-ci retranche de l'ame
Désirs et passions, le bon et le mauvais,
Jusqu'aux plus innocents souhaits.
Contre de telles gens, quant à moi, je réclame.
Ils ôtent à nos cœurs le principal ressort;
Ils font cesser de vivre avant que l'on soit mort [1].

[1] Sic isti apathiæ, qui videri esse tranquillos, et intrepidos, et immobiles volunt, dum nihil cupiunt, nihil dolent, nihil irascuntur, nihil gaudent; omnibus vehementioris animi officiis amputatis, in corpore ignavæ et quasi enervatæ vitæ consenescunt. *Aul. Gell.*

Digitized by Google

FABLE XXI[1].

L'ÉLÉPHANT, ET LE SINGE DE JUPITER.

Autrefois l'éléphant et le rhinocéros,
En dispute du pas et des droits de l'empire,
Voulurent terminer la querelle en champ clos.
Le jour en étoit pris, quand quelqu'un vint leur dire
Que le singe de Jupiter,
Portant un caducée, avoit paru dans l'air.
Ce singe avoit nom Gille, à ce que dit l'histoire.
Aussitôt l'éléphant de croire
Qu'en qualité d'ambassadeur
Il venoit trouver sa grandeur.
Tout fier de ce sujet de gloire,
Il attend maître Gille, et le trouve un peu lent
A lui présenter sa créance.
Maître Gille enfin, en passant,
Va saluer son excellence.
L'autre étoit préparé sur la légation :
Mais pas un mot. L'attention
Qu'il croyoit que les dieux eussent à sa querelle
N'agitoit pas encor chez eux cette nouvelle.
Qu'importe à ceux du firmament
Qu'on soit mouche ou bien éléphant ?
Il se vit donc réduit à commencer lui-même.

[1] Publiée d'abord en 1685, dans le recueil des *Ouvrages de prose et de poésie des sieurs de Maucroix et de La Fontaine*, t. I, p. 38.

Digitized by Google

Mon cousin Jupiter, dit-il, verra dans peu
Un assez beau combat, de son trône suprême;
Toute sa cour verra beau jeu.
Quel combat? dit le singe, avec un front sévère.
L'éléphant repartit : Quoi! vous ne savez pas
Que le rhinocéros me dispute le pas;
Qu'Éléphantide a guerre avecque Rhinocère?
Vous connoissez ces lieux, ils ont quelque renom.
Vraiment je suis ravi d'en apprendre le nom,
Repartit maître Gille : on ne s'entretient guère
De semblables sujets dans nos vastes lambris.
L'éléphant, honteux et surpris,
Lui dit: Eh! parmi nous que venez-vous donc faire?—
Partager un brin d'herbe entre quelques fourmis:
Nous avons soin de tout. Et quant à votre affaire,
On n'en dit rien encor dans le conseil des dieux :
Les petits et les grands sont égaux à leurs yeux.

FABLE XXII[1].

UN FOU ET UN SAGE[2].

Certain fou poursuivoit à coups de pierre un sage.
Le sage se retourne, et lui dit : Mon ami,
C'est fort bien fait à toi, reçois cet écu-ci.
Tu fatigues assez pour gagner davantage;

[1] Publiée en 1685 dans le recueil des *Ouvrages de prose et de poésie des sieurs de Maucroix et de La Fontaine*, t. I, p. 42.
[2] Phædr. III, 5.

Digitized by Google

Toute peine, dit-on, est digne de loyer [1] :
Vois cet homme qui passe, il a de quoi payer;
Adresse-lui tes dons, ils auront leur salaire.
Amorcé par le gain, notre fou s'en va faire
Même insulte à l'autre bourgeois.
On ne le paya pas en argent cette fois.
Maint estafier accourt : on vous happe notre homme,
On vous l'échine, on vous l'assomme.

Auprès des rois il est de pareils fous :
A vos dépens ils font rire le maître.
Pour réprimer leur babil, irez-vous
Les maltraiter? vous n'êtes pas peut-être
Assez puissant. Il faut les engager
A s'adresser à qui peut se venger [2].

[1] De salaire, de récompense. Ce mot est encore employé dans ce sens par les poètes modernes.

D'un service si grand quel sera le *loyer?*
Votre cœur et les dieux peuvent seuls vous payer.
LEBRUN, *les Veillées du Parnasse*, ch. II.

[2] Dans un exemplaire des *Ouvrages de prose et de poésie des sieurs de Maucroix et de La Fontaine*, je trouve à la suite de cette fable (p. 44) une note manuscrite, en écriture du temps, ainsi conçue : « Cette fable fut faite contre le « sieur abbé du Plessis, une espèce de fou sérieux, qui s'étoit mis sur le pied de « censurer à la cour les ecclésiastiques, et même les évêques, et que M. l'arche- « vêque de Reims fit bien châtier. »

Digitized by Google

FABLE XXIII[1].

LE RENARD ANGLOIS.

A MADAME HARVEY[2].

Le bon cœur est chez vous compagnon du bon sens,
Avec cent qualités trop longues à déduire,
Une noblesse d'ame, un talent pour conduire
Et les affaires et les gens,
Une humeur franche et libre, et le don d'être amie
Malgré Jupiter même et les temps orageux,
Tout cela méritoit un éloge pompeux :
Il en eût été moins selon votre génie;
La pompe vous déplaît, l'éloge vous ennuie.
J'ai donc fait celui-ci court et simple. Je veux
Y coudre encore un mot ou deux
En faveur de votre patrie :
Vous l'aimez. Les Anglois pensent profondément;
Leur esprit, en cela, suit leur tempérament;

[1] Publiée d'abord en 1685 dans le recueil des *Ouvrages des sieurs de Maucroix et de La Fontaine*, t. I, p. 45.

[2] Élisabeth Montaigu, veuve du chevalier Harvey, mort à Constantinople au service de Charles II. Madame Harvey eut beaucoup de part aux divers changements de ministère qui eurent lieu sous le règne de ce roi, et elle contribua fortement à attirer en Angleterre la duchesse de Mazarin, dont elle étoit devenue l'amie. En 1683 madame Harvey vint à Paris, et La Fontaine eut souvent occasion de la voir chez milord Montaigu, son frère, ambassadeur d'Angleterre auprès de la cour de France. Madame Harvey mourut en 1702. Consultez, sur ce qui la regarde, les *OEuvres de Saint-Évremond*, t. I, p. 184, et t. V, p. 36, édit. de 1753; La Fontaine a toujours écrit *Hervay* ou *Harvay*, mais il paroît, d'après l'éditeur de Saint-Évremond, que c'est à tort.

Digitized by Google

Creusant dans les sujets, et forts d'expériences,
Ils étendent partout l'empire des sciences.
Je ne dis point ceci pour vous faire ma cour :
Vos gens, à pénétrer, l'emportent sur les autres;
Même les chiens de leur séjour
Ont meilleur nez que n'ont les nôtres.
Vos renards sont plus fins; je m'en vais le prouver
Par un d'eux, qui, pour se sauver,
Mit en usage un stratagème
Non encor pratiqué, des mieux imaginés.

Le scélérat, réduit en un péril extrême,
Et presque mis à bout par ces chiens au bon nez,
Passa près d'un patibulaire [1].
Là, des animaux ravissants,
Blaireaux, renards, hiboux, race encline à mal faire,
Pour l'exemple pendus, instruisoient les passants.
Leur confrère, aux abois, entre ces morts s'arrange.
Je crois voir Annibal, qui, pressé des Romains,
Met leur chef en défaut, ou leur donne le change,
Et sait, en vieux renard, s'échapper de leurs mains.
Les clefs de meute [2], parvenues
A l'endroit où pour mort le traître se pendit,
Remplirent l'air de cris : leur maître les rompit,
Bien que de leurs abois ils perçassent les nues.
Il ne put soupçonner ce tour assez plaisant.
Quelque terrier, dit-il, a sauvé mon galant :

[1] C'est-à-dire près d'une potence.

[2] Terme de vénerie, pour désigner les chiens qui relèvent de défaut les autres chiens accoutumés à les suivre.

Digitized by Google

Mes chiens n'appellent point au-delà des colonnes [1]
Où sont tant d'honnêtes personnes.
Il y viendra, le drôle ! Il y vint à son dam.
Voilà maint basset clabaudant;
Voilà notre renard au charnier se guindant.
Maître pendu croyoit qu'il en iroit de même
Que le jour qu'il tendit de semblables panneaux;
Mais le pauvret, ce coup, y laissa ses houseaux [2]:
Tant il est vrai qu'il faut changer de stratagème !
Le chasseur, pour trouver sa propre sûreté,
N'auroit pas cependant un tel tour inventé;
Non point par peu d'esprit : est-il quelqu'un qui nie
Que tout Anglois n'en ait bonne provision ?
Mais le peu d'amour pour la vie
Leur nuit en mainte occasion.

Je reviens à vous, non pour dire
D'autres traits sur votre sujet;
Tout long éloge est un projet
Peu favorable pour ma lyre [3] :

[1] Des fourches patibulaires où les animaux étoient pendus.

[2] Expression proverbiale, pour dire qu'il y mourut. Les *houseaux* étoient des espèces de bottines ou de brodequins qui se fermoient avec des boucles et des courroies. Il paroît que c'étoit la chaussure des Parisiens dans le treizième siècle, car Jean de Meung, décrivant de quelle manière Pygmalion habilla sa statue, dit :

N'est pas de *hosiaus* estrenée,
Car el n'est pas de Paris née.
Roman de la Rose, v. 2151, édit. 1814.

[3] Var. Dans l'édition des fables de 1694 on lit :

Je reviens à vous, non pour dire
D'autres traits sur votre sujet,
Trop abondant pour ma lyre :
Peu de nos chants, etc.

De cette manière il y a un vers sans rime. La leçon du texte est celle que La

Digitized by Google

Peu de nos chants, peu de nos vers,
Par un encens flatteur amusent l'univers,
Et se font écouter des nations étranges [1].
Votre prince [2] vous dit un jour
Qu'il aimoit mieux un trait d'amour
Que quatre pages de louanges.
Agréez seulement le don que je vous fais
Des derniers efforts de ma muse.
C'est peu de chose; elle est confuse
De ces ouvrages imparfaits.
Cependant ne pourriez-vous faire
Que le même hommage pût plaire
A celle qui remplit vos climats d'habitants
Tirés de l'île de Cythère?
Vous voyez par là que j'entends
Mazarin [3], des Amours déesse tutélaire.

Fontaine avoit lui-même donnée en 1685, lorsqu'il publia la première fois cette fable : elle est plus correcte, mais moins heureuse pour le sens. La leçon de l'édition des fables de 1694 a été conservée dans l'édition d'Anvers de 1684, dans celle de La Haye de 1700, et même dans celle de Paris de 1709. Cependant la leçon d'abord donnée par l'auteur en 1685 avoit été rétablie dans l'édition des fables publiée à Londres en 1708, aux dépens de Paul et d'Isaac Vaillant. Dans l'édition de 1726, on a changé un mot, et on a mis :

Trop long éloge est un projet
Peu favorable pour ma lyre.

[1] Pour dire les nations étrangères. Le mot *étrange* étoit en usage, dans ce sens, au temps de Nicot, qui traduit dans son dictionnaire *nations étranges* par *gentes exteræ*. Corneille a aussi employé cette expression; mais elle étoit déjà vieille du temps de La Fontaine.

[2] Charles II.

[3] Hortense Mancini, duchesse de Mazarin, née à Rome en 1646, et morte à Chelsey, près de Londres, le 2 juillet 1699, étoit la nièce du cardinal de Mazarin : elle fut mariée en 1661 à Armand-Charles de La Porte, duc de la Meilleraie, à condition qu'il prendroit le nom et les armes de Mazarin.

Digitized by Google

FABLE XXIV[1].

LE SOLEIL ET LES GRENOUILLES[2].

Les filles du limon tiroient du roi des astres
Assistance et protection :
Guerre ni pauvreté, ni semblables désastres,
Ne pouvoient approcher de cette nation ;
Elle faisoit valoir en cent lieux son empire.
Les reines des étangs, grenouilles veux-je dire,
(Car que coûte-t-il d'appeler
Les choses par noms honorables ?)
Contre leur bienfaiteur[3] osèrent cabaler,
Et devinrent insupportables.
L'imprudence, l'orgueil, et l'oubli des bienfaits,
Enfants de la bonne fortune,

[1] La Fontaine n'a point inséré cette fable dans le volume qu'il a publié en 1694. Elle avoit cependant alors déjà paru sous son nom dans le *recueil de vers choisis* du P. Bouhours, en 1693 (p. 13 ou 17 de l'édition de Hollande). Madame Ulrich la publia de nouveau comme inédite dans les *œuvres posthumes* de notre poète, en 1696. Elle n'est point dans l'édition de ses fables faite à Amsterdam en 1700, ni dans celle imprimée à Paris en 1709 : cependant elle avoit déjà été insérée dans l'édition de Londres de 1708, et on la retrouve ensuite dans l'édition in-4° de 1726, et dans toutes les éditions qui suivirent.

[2] Le P. Commire, t. I, p. 248, et t. II, p. 134. Voyez encore ci-dessus la fable XII du livre VI. Cette fable est allégorique ; elle faisoit allusion aux démêlés des Hollandois avec Louis XIV. Ce monarque avoit pris pour emblême le soleil. On fit dans le temps d'autres traductions de cette fable du P. Commire : elles servent à montrer combien notre fabuliste, même lorsqu'il est le plus foible et le plus inférieur à lui-même, est encore supérieur aux autres poètes de son temps dans ce genre de composition.

[3] VAR. Dans le recueil du P. Bouhours on lit *bienfacteur*, et dans l'édition de 1726 *bienfaicteur*. L'orthographe de ce mot, qui étoit nouveau alors, n'étoit pas encore fixée.

Digitized by Google

Firent bientôt crier cette troupe importune :
On ne pouvoit dormir en paix.
Si l'on eût cru leur murmure,
Elles auroient par leurs cris,
Soulevé grands et petits
Contre l'œil de la Nature [1],
Le soleil, à leur dire, alloit tout consumer;
Il falloit promptement s'armer,
Et lever des troupes puissantes.
Aussitôt qu'il faisoit un pas,
Ambassades coassantes
Alloient dans tous les états :
A les ouïr, tout le monde,
Toute la machine ronde
Rouloit sur les intérêts
De quatre méchants marais [2].
Cette plainte téméraire
Dure toujours : et pourtant
Grenouilles doivent se taire,
Et ne murmurer pas tant :
Car si le soleil se pique,
Il le leur fera sentir;
La république aquatique
Pourroit bien s'en repentir.

[1] La Fontaine s'est servi ailleurs de cette expression.

Que seroit-ce à mes yeux que l'œil de la Nature?
Liv. VII, fab. XVIII.

[2] VAR. Dans les trois éditions du recueil du P. Bouhours, que j'ai sous les yeux, celle de Paris, 1693, p. 14, celle de Hollande même année, p. 18, celle de Paris, 1701, p. 13, on trouve *marets ;* et il est évident que ce mot a été ainsi écrit par l'auteur pour rimer avec *intérêts;* car cette orthographe n'étoit plus en usage de son temps.

Digitized by Google

FABLE XXV[1].

LA LIGUE DES RATS[2].

Une souris craignoit un chat
Qui dès long-temps la guettoit au passage.
Que faire en cet état ? Elle, prudente et sage,
Consulte son voisin : c'étoit un maître rat,
Dont la rateuse seigneurie
S'étoit logée en bonne hôtellerie,
Et qui cent fois s'étoit vanté, dit-on,
De ne craindre ni chat, ni chatte,
Ni coup de dent, ni coup de pate.
Dame souris, lui dit ce fanfaron,
Ma foi ! quoi que je fasse,
Seul, je ne puis chasser le chat qui vous menace :
Mais assemblons tous les rats d'alentour,
Je lui pourrai jouer d'un mauvais tour.
La souris fait une humble révérence,
Et le rat court en diligence

[1] Par la suppression de l'épithalame dont on avoit formé la fable XXV, et qui, ainsi que nous l'avons expliqué dans la préface, a dû être placé dans les *OEuvres diverses*, le chiffre de cette fable, et celui de chacune des deux fables qui suivent, a dû être diminué d'une unité.

[2] Cette fable ne se trouve pas dans le volume publié en 1694 par La Fontaine, ni même dans l'édition de Paris de 1709; mais un commentateur a eu tort de dire qu'elle n'a été insérée dans les ouvrages de notre poète que long-temps après sa mort : elle fut publiée un an après dans ses *œuvres posthumes* (Paris, 1696, in-12, p. 266), et fut insérée dans l'édition de ses fables faite à Londres en 1708 (p. 300), puis dans l'édition de Paris de 1726, in-4°, et ensuite dans toutes les autres éditions.

Digitized by Google

A l'office, qu'on nomme autrement la dépense,
Où maints rats assemblés
Faisoient, aux frais de l'hôte, une entière bombance.
Il arrive, les sens troublés,
Et tous les poumons essoufflés.
Qu'avez-vous donc? lui dit un de ces rats; parlez.
En deux mots, répond-il, ce qui fait mon voyage,
C'est qu'il faut promptement secourir la souris;
Car Raminagrobis
Fait en tous lieux un étrange carnage.
Ce chat, le plus diable des chats,
S'il manque de souris voudra manger des rats.
Chacun dit : il est vrai. Sus! sus! courons aux armes!
Quelques rates [1], dit-on, répandirent des larmes.
N'importe, rien n'arrête un si noble projet :
Chacun se met en équipage,
Chacun met dans son sac un morceau de fromage;
Chacun promet enfin de risquer le paquet.
Ils alloient tous comme à la fête,
L'esprit content, le cœur joyeux.
Cependant, le chat, plus fin qu'eux,
Tenoit déjà la souris par la tête.
Ils s'avancèrent à grands pas
Pour secourir leur bonne amie :
Mais le chat, qui n'en démord pas,
Gronde, et marche au-devant de la troupe ennemie.
A ce bruit, nos très-prudents rats,
Craignant mauvaise destinée,
Font, sans pousser plus loin leur prétendu fracas,

[1] Ce mot est forgé, et n'est point françois.

Digitized by Google

Une retraite fortunée.
Chaque rat rentre dans son trou :
Et si quelqu'un en sort, gare encor le matou.

FABLE XXVI[1].

DAPHNIS ET ALCIMADURE.

IMITATION DE THÉOCRITE.

A MADAME DE LA MÉSANGÈRE[2].

Aimable fille d'une mère
A qui seule[3] aujourd'hui mille cœurs font la cour,
Sans ceux que l'amitié rend soigneux de vous plaire,
Et quelques-uns encor que vous garde l'amour,
Je ne puis qu'en[4] cette préface
Je ne partage entre elle et vous
Un peu de cet encens qu'on recueille au Parnasse,

1 Publiée d'abord, non comme fable, mais comme idylle, en 1685, dans les *Ouvrages de prose et de poésie des sieurs de Maucroix et de La Fontaine*, t. I, pag. 70, et ensuite insérée par l'auteur dans son recueil imprimé en 1694, dont elle forme la vingt-quatrième fable. On voit par là qu'un commentateur a commis une double erreur en disant que La Fontaine n'avoit pas compris cette idylle parmi ses fables, et qu'il l'avoit composée dans les dernières années de sa vie.

2 Madame de La Mésangère étoit la fille de madame de La Sablière. C'est elle que Fontenelle désigne sous le nom de *la Marquise* dans son ouvrage intitulé *de la Pluralité des mondes*.

3 Un commentateur demande, Pourquoi le poète dit-il *à qui seule?* Je réponds, Parce qu'alors madame de La Sablière, encore dans l'âge de plaire, s'étoit retirée du monde, et étoit livrée à la dévotion.

4 Latinisme : *Non possum quin*. Madame de Sévigné commence ainsi une de ses lettres (12 février 1672, t. II, p. 324) : « Je ne puis ma chère fille, qu'être « en peine de vous. »

Digitized by Google

Et que j'ai le secret de rendre exquis et doux.
Je vous dirai donc.... Mais tout dire,
Ce seroit trop; il faut choisir,
Ménageant ma voix et ma lyre,
Qui bientôt vont manquer de force et de loisir.
Je louerai seulement un cœur plein de tendresse,
Ces nobles sentiments, ces graces, cet esprit :
Vous n'auriez en cela ni maître ni maîtresse,
Sans celle dont sur vous l'éloge rejaillit [1].
Gardez d'environner ces roses
De trop d'épines, si jamais
L'Amour vous dit les mêmes choses :
Il les dit mieux que je ne fais;
Aussi sait-il punir ceux qui ferment l'oreille
A ses conseils. Vous l'allez voir.

Jadis une jeune merveille
Méprisoit de ce dieu le souverain pouvoir;
On l'appeloit Alcimadure :
Fier et farouche objet, toujours courant aux bois,
Toujours sautant aux prés, dansant sur la verdure,
Et ne connoissant autres lois
Que son caprice; au reste égalant les plus belles,
Et surpassant les plus cruelles;
N'ayant trait qui ne plût, pas même en ses rigueurs:
Quelle l'eût-on trouvée au fort de ses faveurs [2] !

[1] C'est-à-dire sans votre mère. Le reconnoissant La Fontaine place toujours madame de La Sablière au-dessus de toutes les autres femmes.

[2] Ellipse. Si on la trouvoit aimable, même en ses rigueurs, combien l'eût-elle paru davantage à ceux qu'elle auroit comblés de ses faveurs? Ce passage rappelle le fameux vers d'Andromaque :

Je t'aimois inconstant, qu'eussé-je fait fidèle?

Digitized by Google

Le jeune et beau Daphnis, berger de noble race,
L'aima pour son malheur : jamais la moindre grace,
Ni le moindre regard, le moindre mot enfin,
Ne lui fut accordé par ce cœur inhumain.
Las de continuer une poursuite vaine,
Il ne songea plus qu'à mourir.
Le désespoir le fit courir
A la porte de l'inhumaine.
Hélas ! ce fut aux vents qu'il raconta sa peine;
On ne daigna lui faire ouvrir
Cette maison fatale, où, parmi ses compagnes,
L'ingrate, pour le jour de sa nativité [1],
Joignoit aux fleurs de sa beauté
Les trésors des jardins et des vertes campagnes.
J'espérois, cria-t-il, expirer à vos yeux;
Mais je vous suis trop odieux,
Et ne m'étonne pas qu'ainsi que tout le reste
Vous me refusiez même un plaisir si funeste.
Mon père, après ma mort, et je l'en ai chargé,
Doit mettre à vos pieds l'héritage
Que votre cœur a négligé.
Je veux que l'on y joigne aussi le pâturage,
Tous mes troupeaux, avec mon chien;
Et que du reste de mon bien
Mes compagnons fondent un temple

[1] Le mot *nativité* ne s'emploie plus guère que dans le style de liturgie; mais il n'en étoit pas ainsi au temps de La Fontaine. Saint-Évremond a dit aussi :

Pour faire la solemnité
De sa vieille *nativité*.

(Voyez encore à ce sujet Nicot, *Thrésor de la langue françoise*, p. 426, au mot *Naistre*.)

Digitized by Google

Où votre image se contemple,
Renouvelant de fleurs l'autel à tout moment.
J'aurai près de ce temple un simple monument :
On gravera sur la bordure :
« Daphnis mourut d'amour. Passant, arrête-toi ;
« Pleure, et dis : Celui-ci succomba sous la loi
« De la cruelle Alcimadure. »

A ces mots par la Parque il se sentit atteint :
Il auroit poursuivi ; la douleur le prévint.
Son ingrate sortit triomphante et parée.
On voulut, mais en vain l'arrêter un moment
Pour donner quelques pleurs au sort de son amant :
Elle insulta toujours au fils de Cythérée,
Menant dès ce soir même, au mépris de ses lois,
Ses compagnes danser autour de sa statue.
Le dieu tomba sur elle, et l'accabla du poids :
Une voix sortit de la nue,
Écho redit ces mots dans les airs épandus :
« Que tout aime à présent : l'insensible n'est plus. »
Cependant de Daphnis l'ombre au Styx descendue
Frémit et s'étonna la voyant accourir.
Tout l'Érèbe entendit cette belle homicide
S'excuser au berger qui ne daigna l'ouïr
Non plus qu'Ajax Ulysse [1], et Didon son perfide [2].

[1] Hom., *Odyss.*, lib. XI, v. 563.
[2] Virgil., *Æneid.*, lib. VI, v. 450.

Digitized by Google

FABLE XXVII[1].

LE JUGE ARBITRE, L'HOSPITALIER, ET LE SOLITAIRE.

Trois saints, également jaloux de leur salut,
Portés d'un même esprit, tendoient à même but.
Ils s'y prirent tous trois par des routes diverses :
Tous chemins vont à Rome; ainsi nos concurrents
Crurent pouvoir choisir des sentiers différents.
L'un, touché des soucis, des longueurs, des traverses,
Qu'en apanage on voit aux procès attachés,
S'offrit de les juger sans récompense aucune,
Peu soigneux d'établir ici-bas sa fortune.
Depuis qu'il est des lois, l'homme, pour ses péchés,
Se condamne à plaider la moitié de sa vie[2] :
La moitié ! les trois quarts, et bien souvent le tout.
Le conciliateur crut qu'il viendroit à bout
De guérir cette folle et détestable envie[3].

[1] Imprimée d'abord dans le *Recueil de vers choisis* du P. Bouhours, 1693, (p. 328 de l'édition de Paris, et 375 de l'édition de Hollande), ensuite insérée par l'auteur à la fin de son dernier volume de fables publié en 1694, puis donnée de nouveau comme inédite par madame Ulrich, dans les *OEuvres posthumes* de notre poète, 1696, in-12, p. 272.

[2] VAR. *Recueil de vers choisis*, et *OEuvres posthumes* :

L'un, touché des soucis, des longueurs, des traverses,
Qu'en apanage on voit aux procès attachés,
Se fit arbitre né. L'homme, pour ses péchés,
Se condamne à plaider la moitié de sa vie.

[3] VAR. *Recueil de vers choisis*, et *OEuvres posthumes* :

De guérir cette folle et perverse manie.

Digitized by Google

Le second de nos saints choisit les hôpitaux.
Je le loue; et le soin de soulager les maux
Est une charité que je préfère aux autres.
Les malades d'alors étant tels que les nôtres,
Donnoient de l'exercice au pauvre hospitalier;
Chagrins, impatients, et se plaignant sans cesse :
« Il a pour tels et tels un soin particulier,
« Ce sont ses amis; il nous laisse. »
Ces plaintes n'étoient rien au prix de l'embarras
Où se trouva réduit l'appointeur de débats :
Aucun n'étoit content; la sentence arbitrale
A nul des deux ne convenoit :
Jamais le juge ne tenoit
A leur gré la balance égale [1] :
De semblables discours rebutoient l'appointeur :
Il court aux hôpitaux, va voir leur directeur.
Tous deux ne recueillant que plainte et que murmure,
Affligés, et contraints de quitter ces emplois,
Vont confier leur peine au silence des bois [2].
Là, sous d'âpres rochers, près d'une source pure,
Lieu respecté des vents, ignoré du soleil,
Ils trouvent l'autre saint, lui demandent conseil.
Il faut, dit leur ami, le prendre de soi-même [3].

[1] VAR. *Recueil de vers choisis*, et *OEuvres posthumes* : Au lieu des quatre vers qui précèdent, on lit les deux suivants :

Nul ne lui savait gré; l'arbitrale sentence
Toujours selon leur compte inclinoit la balance.

[2] VAR. *Recueil de vers choisis*, et *OEuvres posthumes* :

Tous deux ne recueillant que plainte et que murmure,
Pour ne point retomber dans ce qu'ils ont souffert,
Cherchent à s'établir dans le fond d'un désert.

[3] VAR. *Recueil de vers choisis*, et *OEuvres posthumes* :

Mes amis, leur dit-il, demandez-le à vous-même.

Digitized by Google

Qui, mieux que vous, sait vos besoins ?
Apprendre à se connoître est le premier des soins
Qu'impose à tout mortel la majesté suprême [1].
Vous êtes-vous connus dans le monde habité ?
L'on ne le peut qu'aux lieux pleins de tranquillité :
Chercher ailleurs ce bien est une erreur extrême.
Troublez l'eau : vous y voyez-vous ?
Agitez celle-ci. — Comment nous verrions-nous ?
La vase est un épais nuage
Qu'aux effets du cristal nous venons d'opposer.
Mes frères, dit le saint, laissez-la reposer,
Vous verrez alors votre image.
Pour vous mieux contempler, demeurez au désert [2].
Ainsi parla le solitaire.
Il fut cru ; l'on suivit ce conseil salutaire.

Ce n'est pas qu'un emploi ne doive être souffert.
Puisqu'on plaide et qu'on meurt, et qu'on devient malade,
Il faut des médecins, il faut des avocats ;
Ces secours, grace à Dieu, ne nous manqueront pas :
Les honneurs et le gain, tout me le persuade.
Cependant on s'oublie en ces communs besoins [3].

1 . . . . E cœlo descendit γνῶθι σεαυτόν.
JUVENAL, sat. XI, v. 27.

2 VAR. *Recueil de vers choisis*, et *OEuvres posthumes :*

Pour mieux vous contempler, habitez un lieu coi.

3 VAR. Dans le *Recueil de vers choisis*, et *OEuvres posthumes*, au lieu des six vers qui précèdent, on lit ceux-ci :

Ce n'est pas que chacun doive fuir tout emploi.
Puisqu'on plaide et qu'on meurt, il faut qu'on se propose
D'avoir des appointeurs, et d'autres gens aussi.
On n'en manque pas, Dieu merci :
L'ambition d'agir, et l'or sur toute chose,
N'en font naître que trop pour les communs besoins.

Digitized by Google

O vous, dont le public emporte tous les soins,
Magistrats, princes, et ministres,
Vous que doivent troubler mille accidents sinistres,
Que le malheur abat, que le bonheur corrompt,
Vous ne vous voyez point, vous ne voyez personne.
Si quelque bon moment à ces pensers[1] vous donne,
Quelque flatteur vous interrompt.

Cette leçon sera la fin de ces ouvrages :
Puisse-t-elle être utile aux siècles à venir !
Je la présente aux rois, je la propose aux sages :
Par où saurois-je mieux finir ?

[1] Vieux mot, qui exprime plus que le mot *pensée*, et qui heureusement est encore en usage en poésie. Voltaire a dit :

Ainsi je m'occupois, sans suite et sans méthode,
De ces *pensers* divers où j'étais égaré.
Épître à mon vaisseau (1768).

Et on trouve dans Delille :

Cependant, agité par des projets contraires,
Énée en entretient ses *pensers* solitaires.
Traduit de l'Énéide, liv. VIII.

FIN DES FABLES.

Digitized by Google

PHILÉMON ET BAUCIS.

LES FILLES DE MINÉE.

SUJETS TIRÉS DES MÉTAMORPHOSES D'OVIDE.

Digitized by Google

Digitized by Google

PHILÉMON ET BAUCIS.

SUJET TIRÉ DES MÉTAMORPHOSÉS D'OVIDE [1].

A Mgr LE DUC DE VENDOME [2].

Ni l'or ni la grandeur ne nous rendent heureux.
Ces deux divinités n'accordent à nos vœux
Que des biens peu certains, qu'un plaisir peu tranquille :
Des soucis dévorants c'est l'éternel asile ;
Véritables vautours [3], que le fils de Japet
Représente, enchaîné sur son triste sommet [4].
L'humble toit est exempt d'un tribut si funeste.
Le sage y vit en paix, et méprise le reste :
Content de ses douceurs, errant parmi les bois,
Il regarde à ses pieds les favoris des rois ;
Il lit au front de ceux qu'un vain luxe environne
Que la fortune vend ce qu'on croit qu'elle donne [5].

1 P. Ovidii *Metamorphoseon* lib. VIII, fab. VII-IX, tom. II, p. 602, édit. Burman., in-4°.

2 Louis-Joseph, duc de Vendôme, arrière-petit-fils de Henri IV, naquit le 1er juillet 1654, et mourut le 11 juin 1712 en Catalogne. Il fut, ainsi que son frère le grand-prieur, un des amis et un des protecteurs les plus généreux de notre poète.

3 Var. Dans l'édition de Coste de 1743, et dans d'autres, on lit : *Véritable vautour*, etc.; mais cette leçon n'est autorisée par aucune des éditions originales, qui toutes portent le pluriel.

4 C'est-à-dire : Ces soucis dévorants sont des vautours qui sont semblables à celui que la fable représente déchirant les entrailles sans cesse renaissantes de Prométhée, fils de Japet, enchaîné sur le sommet du mont Caucase.

5 Voiture, dans sa lettre CXXIII, adressée au comte de Guiche, lui dit : « Sans

Digitized by Google

Approche-t-il du but, quitte-t-il ce séjour;
Rien ne trouble sa fin : c'est le soir d'un beau jour.

Philémon et Baucis nous en offrent l'exemple :
Tous deux virent changer leur cabane en un temple.
Hyménée et l'Amour, par des désirs constants,
Avoient uni leurs cœurs dès leur plus doux printemps :
Ni le temps ni l'hymen n'éteignirent leur flamme;
Clothon prenoit plaisir à filer cette trame.
Ils surent cultiver, sans se voir assistés,
Leur enclos et leur champ par deux fois vingt étés.
Eux seuls ils composoient toute leur république :
Heureux de ne devoir à pas un domestique
Le plaisir ou le gré des soins qu'ils se rendoient [1] !
Tout vieillit : sur leur front les rides s'étendoient;
L'amitié modéra leurs feux sans les détruire,
Et par des traits d'amour sut encor se produire.

Ils habitoient un bourg plein de gens dont le cœur
Joignoit aux duretés un sentiment moqueur.
Jupiter résolut d'abolir cette engeance.
Il part avec son fils, le dieu de l'éloquence [2];

« mentir, monsieur, la fortune est une grande trompeuse! et pour l'ordinaire « elle nous vend bien chèrement les choses qu'elle semble nous donner. »
OEuvres de Voiture, t. I, p. 255, Paris, 1677, in-12.

[1] Sed pia Baucis anus, parilique ætate Philemon
Illa sunt annis juncti juvenilibus; illa
Consenuere casa; paupertatemque fatendo
Effecere levem, nec iniqua mente ferendam.
Nec refert, dominos illic, famulosne requiras;
Tota domus, duo sunt; idem parentque, jubentque.
Ovid., *Metamorph.*, 631-636.

[2] Mercure.

Digitized by Google

Tous deux en pélerins vont visiter ces lieux.
Mille logis y sont, un seul ne s'ouvre aux dieux.
Prêts enfin à quitter un séjour si profane,
Ils virent à l'écart une étroite cabane,
Demeure hospitalière, humble et chaste maison [1].
Mercure frappe : on ouvre. Aussitôt Philémon
Vient au-devant des dieux, et leur tient ce langage :
Vous me semblez tous deux fatigués du voyage,
Reposez-vous. Usez du peu que nous avons ;
L'aide des dieux a fait que nous le conservons :
Usez-en. Saluez ces pénates d'argile :
Jamais le ciel ne fut aux humains si facile,
Que quand Jupiter même étoit de simple bois ;
Depuis qu'on l'a fait d'or, il est sourd à nos voix.
Baucis, ne tardez point : faites tiédir cette onde :
Encor que le pouvoir au désir ne réponde,
Nos hôtes agréeront les soins qui leur sont dus.

Quelques restes de feu sous la cendre épandus
D'un souffle haletant par Baucis s'allumèrent :
Des branches de bois sec aussitôt s'enflammèrent [2].
L'onde tiède, on lava les pieds des voyageurs.
Philémon les pria d'excuser ces longueurs :
Et pour tromper l'ennui d'une attente importune,

1 Mille domos adiere, locum requiemque petentes :
Mille domos clausere seræ. Tamen una recepit,
Parva quidem, stipulis et canna tecta palustri.
OVID, *Metamorph.*, VIII, 628-630.

2 Inde foco tepidum cinerem dimovit : et ignes
Suscitat hesternos ; foliisque et cortice sicco
Nutrit; et ad flammas anima produxit anili.
OVID., *Metamorph.*, VIII, 641-3.

Digitized by Google

Il entretint les dieux non point sur la fortune,
Sur ses jeux, sur la pompe et la grandeur des rois;
Mais sur ce que les champs, les vergers et les bois
Ont de plus innocent, de plus doux, de plus rare.
Cependant par Baucis le festin se prépare.
La table où l'on servit le champêtre repas
Fut d'ais non façonnés à l'aide du compas :
Encore assure-t-on, si l'histoire en est crue,
Qu'en un de ses supports le temps l'avoit rompue.
Baucis en égala les appuis chancelants
Du débris d'un vieux vase, autre injure des ans [1].
Un tapis tout usé couvrit deux escabelles :
Il ne servoit pourtant qu'aux fêtes solennelles [2].
Le linge orné de fleurs fut couvert, pour tout mets,
D'un peu de lait, de fruits, et des dons de Cérès.

Les divins voyageurs, altérés de leur course,
Mêloient au vin grossier le cristal d'une source.
Plus le vase versoit, moins il s'alloit vidant [3].
Philémon reconnut ce miracle évident;

1 . . . . . Mensam succinta tremensque
Ponit anus. Mensæ sed erat pes tertius impar :
Testa parem fecit.
Ovid., *Metamorph.*, VIII, 660-2.

2 . . . . In medio torus est de mollibus ulvis
Impositus lecto, sponda pedibusque salignis :
Vestibus hunc velant, quas non nisi tempore festo
Sternere consuerant.
Ovid., *Metamorph.*, VIII, 655-8.

3 Interea, quoties haustum cratera repleri
Sponte sua, per seque vident succrescere vina,
Attoniti novitate pavent, manibusque supinis
Concipiunt Baucisque preces, timidusque Philemon
Et veniam dapibus nullisque paratibus orant.
Ovid., *Metamorph.*, VIII, 679-82.

Digitized by Google

Baucis n'en fit pas moins : tous deux s'agenouillèrent ;
A ce signe d'abord leurs yeux se dessillèrent.
Jupiter leur parut avec ces noirs sourcils
Qui font trembler les cieux sur leurs pôles assis [1].
Grand dieu, dit Philémon, excusez notre faute :
Quels humains auroient cru recevoir un tel hôte ?
Ces mets, nous l'avouons, sont peu délicieux :
Mais, quand nous serions rois, que donner à des dieux ?
C'est le cœur qui fait tout [2] : que la terre et que l'onde
Apprêtent un repas pour les maîtres du monde ;
Ils lui préféreront les seuls présents du cœur.
Baucis sort à ces mots pour réparer l'erreur.
Dans le verger couroit une perdrix privée,
Et par de tendres soins dès l'enfance élevée ;
Elle en veut faire un mets, et la poursuit en vain :
La volatille échappe à sa tremblante main ;
Entre les pieds des dieux elle cherche un asile.
Ce recours à l'oiseau ne fut pas inutile :
Jupiter intercède [3]. Et déjà les vallons
Voyoient l'ombre en croissant tomber du haut des monts [4].

Les dieux sortent enfin, et font sortir leurs hôtes.

[1] Homer., *Ilias*, I, v. 528, 530.

[2] La Fontaine a répété cette pensée dans *Belphégor*, et dans la fable xv du livre XII.

[3] Unicus anser erat, minimæ custodia villæ :
Quem Dis hospitibus domini mactare parabant :
Ille celer penna tardos ætate fatigat ;
Eluditque diu : tandemque est visus ad ipsos
Confugisse Deos.
Ovid., *Metamorph.*, VIII, 684-7.

[4] Majoresque cadunt altis de montibus umbræ.
Virg., Eclog. I.

Digitized by Google

De ce bourg, dit Jupin, je veux punir les fautes :
Suivez-nous. Toi, Mercure, appelle les vapeurs.
O gens durs ! vous n'ouvrez vos logis ni vos cœurs [1] !
Il dit : et les autans troublent déjà la plaine.
Nos deux époux suivoient, ne marchant qu'avec peine ;
Un appui de roseau soulageoit leurs vieux ans :
Moitié secours des dieux, moitié peur, se hâtants,
Sur un mont assez proche enfin ils arrivèrent [2].
A leurs pieds aussitôt cent nuages crevèrent.
Des ministres du dieu les escadrons flottants
Entraînèrent, sans choix, animaux, habitants,
Arbres, maisons, vergers, toute cette demeure ;
Sans vestiges du bourg, tout disparut sur l'heure.
Les vieillards déploroient ces sévères destins.
Les animaux périr ! car encor les humains,
Tous avoient dû tomber sous les célestes armes :
Baucis en répandit en secret quelques larmes.

Cependant l'humble toit devient temple, et ses murs
Changent leur frêle enduit aux marbres les plus durs.
De pilastres massifs les cloisons revêtues
En moins de deux instants s'élèvent jusqu'aux nues;

[1] La grammaire exigeroit, *Vous n'ouvrez ni vos logis ni vos cœurs ;* mais cette suppression est permise aux poètes. J. B. Rousseau a dit :

N'épargnons contre lui mensonge ni parjure.

Et Voltaire, dans *Rome sauvée :*

Je ne veux l'un ni l'autre.

[2] . . . . Parent ambo, baculisque levati
Nituntur longo vestigia ponere clivo.
Ovid., *Metamorph.*, VIII, 693-4.

Digitized by Google

Le chaume devient or[1], tout brille en ce pourpris[2].
Tous ces événements sont peints sur le lambris.
Loin, bien loin les tableaux de Zeuxis et d'Apelle!
Ceux-ci furent tracés d'une main immortelle.
Nos deux époux, surpris, étonnés, confondus,
Se crurent, par miracle, en l'Olympe rendus.
Vous comblez, dirent-ils, vos moindres créatures:
Aurions-nous bien le cœur et les mains assez pures
Pour présider ici sur les honneurs divins,
Et prêtres vous offrir les vœux des pélerins?
Jupiter exauça leur prière innocente.
Hélas! dit Philémon, si votre main puissante
Vouloit favoriser jusqu'au bout deux mortels,
Ensemble nous mourrions en servant vos autels.
Clothon feroit d'un coup ce double sacrifice;
D'autres mains nous rendroient un vain et triste office:
Je ne pleurerois point celle-ci, ni ses yeux
Ne troubleroient non plus de leurs larmes ces lieux[3].

1 Illa vetus dominis etiam casa parva duobus,
Vertitur in templum; furcas subiere columnæ;
Stramina flavescunt; adopertaque marmore tellus,
Cælatæque forés, auraque tecta videntur.
OVID., *Metamorph.*, VIII, 699-702.

2 Enceinte. *Pourpris* a vieilli pour la prose, mais les poètes l'ont avec raison conservé. Gresset a dit:

Jugez si toute solitude,
Qui nous sauve de leurs vains bruits,
N'est pas l'asile et le *pourpris*
De l'entière béatitude.
La Chartreuse.

Et Voltaire, dans un poème trop célèbre, a employé l'expression de *sacré pourpris* pour désigner le *ciel*.

3 Esse sacerdotes, delubraque vestra tueri
Poscimus: et quoniam concordes egimus annos,
Auferat hora duos eadem; nec conjugis unquam

Digitized by Google

Jupiter à ce vœu fut encor favorable.
Mais oserai-je dire un fait presque incroyable?
Un jour qu'assis tout deux dans le sacré parvis
Ils contoient cette histoire aux pélerins ravis,
La troupe à l'entour d'eux debout prêtoit l'oreille;
Philémon leur disoit : Ce lieu plein de merveille
N'a pas toujours servi de temple aux immortels :
Un bourg étoit autour, ennemi des autels,
Gens barbares, gens durs, habitacle [1] d'impies :
Du céleste courroux tous furent les hosties [2].
Il ne resta que nous d'un si triste débris [3] :
Vous en verrez tantôt la suite en nos lambris;
Jupiter l'y peignit. En contant ces annales,
Philémon regardoit Baucis par intervalles;
Elle devenoit arbre, et lui tendoit les bras;
Il veut lui tendre aussi les siens, et ne peut pas.
Il veut parler, l'écorce a sa langue pressée.

Busta meæ videam : neu sim tumulandus ab illa.
Vota fides sequitur.

OVID., *Metamorph.*, VIII, 707-11.

[1] Habitation. Le mot *habitacle* semble réservé à la poésie sacrée : cependant Gresset s'en est servi dans le style badin :

Non loin de l'Armorique plage
Il est une île, affreux rivage,
Habitacle marécageux.

[2] Les victimes. Corneille a dit :

Père barbare, achève, achève ton ouvrage;
Cette seconde *hostie* est digne de ta rage.

Polyeucte, act. V, sc. v.

Voltaire regrettoit déjà que de son temps le mot *hostie* ne pût s'employer dans ce sens.

[3] Les grammairiens ont dit que le mot *débris* ne s'employoit pas seul et sans régime, et qu'il ne devoit pas se dire des personnes. Plusieurs beaux vers de nos plus grands poètes, auxquels le goût ne voudroit rien changer, prouvent que la règle des grammairiens est fausse.

Digitized by Google

L'un et l'autre se dit [1] adieu de la pensée :
Le corps n'est tantôt [2] plus que feuillage et que bois [3].
D'étonnement la troupe, ainsi qu'eux, perd la voix.
Même instant, même sort à leur fin les entraîne;
Baucis devient tilleul, Philémon devient chêne.
On les va voir encore, afin de mériter
Les douceurs qu'en hymen Amour leur fit goûter.
Ils courbent sous le poids des offrandes sans nombre.
Pour peu que des époux séjournent sous leur ombre,
Ils s'aiment jusqu'au bout, malgré l'effort des ans.
Ah! si.... Mais autre part j'ai porté mes présents [4].
Célébrons seulement cette métamorphose.
De fidèles témoins m'ayant conté la chose,
Clio me conseilla de l'étendre en ces vers,
Qui pourront quelque jour l'apprendre à l'univers.
Quelque jour on verra chez les races futures,
Sous l'appui d'un grand nom passer ces aventures.
Vendôme, consentez au lôs [5] que j'en attends;
Faites-moi triompher de l'Envie et du Temps :
Enchaînez ces démons, que sur nous ils n'attentent,

[1] En prose, il faudroit *l'un et l'autre se disent;* mais cette licence est permise aux poètes : le verbe alors se rapporte à chacun des pronoms pris séparément.

[2] *Tantôt* est dans ce vers synonyme de *bientôt*, et il s'emploie encore ainsi dans le style familier.

[3] . . . . . Frondere Philemona Baucis,
Baucida conspexit senior frondere Philemon.
Jamque super gelidos crescente cacumine vultus,
Mutua, dum licuit, reddebant dicta; Valeque,
O conjux, dixere simul, simul abdita texit
Ora frutex.
Ovid., *Metamorph.*, VIII, 714-19.

[4] La pensée de La Fontaine se reporte ici vers sa femme, avec laquelle il ne vivoit pas bien; il regrette d'une manière touchante de ne pouvoir goûter les douceurs d'une union conjugale bien assortie.

[5] Louange.

Digitized by Google

Ennemis des héros et de ceux qui les chantent.
Je voudrois pouvoir dire en un style assez haut
Qu'ayant mille vertus vous n'avez nul défaut.
Toutes les célébrer seroit œuvre infinie;
L'entreprise demande un plus vaste génie:
Car quel mérite enfin ne vous fait estimer?
Sans parler de celui qui force à vous aimer.
Vous joignez à ces dons l'amour des beaux ouvrages;
Vous y joignez un goût plus sûr que nos suffrages;
Don du ciel, qui peut seul tenir lieu des présents
Que nous font à regret le travail et les ans.
Peu de gens élevés, peu d'autres encor même,
Font voir par ces faveurs que Jupiter les aime.
Si quelque enfant des dieux les possède, c'est vous;
Je l'ose dans ces vers soutenir devant tous.
Clio, sur son giron, à l'exemple d'Homère,
Vient de les retoucher, attentive à vous plaire:
On dit qu'elle et ses sœurs, par l'ordre d'Apollon,
Transportent dans Anet[1] tout le sacré vallon:

[1] *Anet*, château célèbre que Henri II, en 1552, fit construire pour Diane de Poitiers, par Philibert de Lorme, son architecte. Les sculptures avoient été exécutées par Goujon, et les arabesques et les peintures sur verre par Jean Cousin. Ce château étoit situé sur la rivière d'Eure, au confluent de celle de l'Aure, à trois lieues et un quart au nord-est de Dreux, dans le département d'Eure-et-Loir. Il est aujourd'hui détruit; et quelques débris intéressants de cette superbe construction furent transportés à Paris au Musée des monuments françois. (Voyez Le Noir, *Musée des monuments françois*, t. IV, p. 49 et 86.) Lorsque La Fontaine écrivoit, ce château appartenoit au duc de Vendôme, et avoit le titre de principauté. Le duc y reçut le dauphin en 1686, et y fit alors représenter *Acis et Galatée*, le dernier des opéras de Lulli. Le domaine d'*Anet* a appartenu depuis à la duchesse du Maine; et Voltaire, qui fut accueilli par elle comme il l'avoit été aussi par le duc de Vendôme, n'a pas manqué, dans sa Henriade, d'illustrer ces lieux où il avoit passé quelques-uns des beaux jours de sa jeunesse. En décrivant le voyage de l'Amour aux plaines d'Ivry, il dit:

Il voit les murs d'*Anet* bâtis aux bords de l'Eure;

Digitized by Google

Je le crois. Puissions-nous chanter sous les ombrages
Des arbres dont ce lieu va border ses rivages!
Puissent-ils tout d'un coup élever leurs sourcils,
Comme on vit autrefois Philémon et Baucis!

Lui-même en ordonna la superbe structure :
Par ses adroites mains, avec art enlacés,
Les chiffres de Diane y sont encor tracés.
Sur sa tombe, en passant, les Plaisirs et les Graces
Répandirent les fleurs qui naissent sur leurs traces.

Henriade, ch. IX.

Digitized by Google

Digitized by Google

LES FILLES DE MINÉE.

SUJET TIRÉ DES MÉTAMORPHOSES D'OVIDE[1].

Je chante dans ces vers les filles de Minée,
Troupe aux arts de Pallas dès l'enfance adonnée,
Et de qui le travail fit entrer en courroux
Bacchus, à juste droit de ses honneurs jaloux.
Tout dieu veut aux humains se faire reconnoître :
On ne voit point les champs répondre aux soins du maître,
Si dans les jours sacrés, autour de ses guérets,
Il ne marche en triomphe à l'honneur de Cérès.

La Grèce étoit en jeux pour le fils de Sémèle.
Seules on vit trois sœurs condamner ce saint zèle :
Alcithoé l'aînée, ayant pris ses fuseaux,
Dit aux autres : Quoi donc ! toujours des dieux nouveaux !
L'Olympe ne peut plus contenir tant de têtes,
Ni l'an fournir de jours assez pour tant de fêtes.
Je ne dis rien des vœux dus aux travaux divers
De ce dieu qui purgea de monstres l'univers :
Mais à quoi sert Bacchus, qu'à causer des querelles,
Affoiblir les plus sains, enlaidir les plus belles,
Souvent mener au Styx par de tristes chemins ?
Et nous irons chômer la peste des humains !
Pour moi, j'ai résolu de poursuivre ma tâche.

[1] Ovid., *Metamorph.*, lib. IV et VII. — Boccacio, *Decameron*, giornata v.

Digitized by Google

Se donne, qui voudra, ce jour-ci du relâche;
Ces mains n'en prendront point. Je suis encor d'avis
Que nous rendions le temps moins long par des récits:
Toutes trois, tour-à-tour, racontons quelque histoire[1].
Je pourrois retrouver sans peine en ma mémoire
Du monarque des dieux les divers changements;
Mais, comme chacun sait tous ces événements,
Disons ce que l'Amour inspire à nos pareilles:
Non toutefois qu'il faille, en contant ses merveilles,
Accoutumer nos cœurs à goûter son poison;
Car, ainsi que Bacchus, il trouble la raison.
Récitons-nous les maux que ses biens nous attirent.
Alcithoé se tut, et ses sœurs applaudirent.
Après quelques moments, haussant un peu la voix:

Dans Thèbes, reprit-elle, on conte qu'autrefois
Deux jeunes cœurs s'aimoient d'une égale tendresse:
Pyrame, c'est l'amant, eut Thisbé pour maîtresse.
Jamais couple ne fut si bien assorti qu'eux[2]:
L'un bien fait, l'autre belle, agréables tous deux,
Tous deux dignes de plaire, ils s'aimèrent sans peine;
D'autant plus tôt épris, qu'une invincible haine
Divisant leurs parents ces deux amants unit,

1 Nos quoque, quas Pallas, melior dea, detinet, inquit,
Utile opus manuum vario sermone levemus:
Perque vices aliquid, quod tempora longa videri
Non sinat, in medium vacuas referamus ad aures.
Dicta probant; primamque jubent narrare sorores.
Ovid., *Metamorph.*, IV, 38-43.

3 Pyramus et Thisbe, juvenum pulcherrimus alter;
Altera, quas oriens habuit, prælata puellis;
Contiguas tenuere domos.
Ovid., *Metamorph.*, IV, 55-7.

Digitized by Google

Et concourut aux traits dont l'Amour se servit [1].
Le hasard, non le choix, avoit rendu voisines
Leurs maisons, où régnoient ces guerres intestines :
Ce fut un avantage à leurs désirs naissants.
Le cours en commença par des jeux innocents :
La première étincelle eut embrasé leur ame,
Qu'ils ignoroient encor ce que c'étoit que flamme.
Chacun favorisoit leurs transports mutuels ;
Mais c'étoit à l'insu de leurs parents cruels.
La défense est un charme : on dit qu'elle assaisonne
Les plaisirs, et surtout ceux que l'Amour nous donne.
D'un des logis à l'autre, elle instruisit du moins
Nos amants à se dire avec signes leurs soins.
Ce léger réconfort ne les put satisfaire ;
Il fallut recourir à quelque autre mystère.
Un vieux mur entr'ouvert séparoit leurs maisons ;
Le temps avoit miné ses antiques cloisons :
Là, souvent de leurs maux ils déploroient la cause ;
Les paroles passoient, mais c'étoit peu de chose [2].

Se plaignant d'un tel sort, Pyrame dit un jour :

1 Notitiam, primosque gradus vicinia fecit.
Tempore crevit amor, tedæ quoque jure coïssent ;
Sed vetuere patres : quod non potuere vetare,
Ex æquo captis ardebant mentibus ambo.
OVID., *Metamorph.*, IV, 59-62.

2 Conscius omnis abest. Nutu signisque loquuntur.
Quoque magis tegitur, tectus magis æstuat ignis.
Fissus erat tenui rima, quam duxerat olim,
Cum fieret, paries domui communis utrique.
Id vitium nulli per sæcula longa notatum,
(Quid non sentit amor ?) Primi sensistis amantes,
Et voci fecistis iter : tutæque per illud
Murmure blanditiæ minimo transire solebant.
OVID., *Metamorph.*, IV, 63-70.

Digitized by Google

Chère Thisbé, le ciel veut qu'on s'aide en amour;
Nous avons à nous voir une peine infinie;
Fuyons de nos parents l'injuste tyrannie:
J'en ai d'autres en Grèce; ils se tiendront heureux
Que vous daigniez chercher un asile chez eux;
Leur amitié, leur bien, leur pouvoir, tout m'invite
A prendre le parti dont je vous sollicite.
C'est votre seul repos qui me le fait choisir;
Car je n'ose parler, hélas! de mon désir.
Faut-il à votre gloire en faire un sacrifice?
De crainte de vains bruits faut-il que je languisse?
Ordonnez: j'y consens; tout me semblera doux:
Je vous aime, Thisbé, moins pour moi que pour vous.
J'en pourrois dire autant, lui repartit l'amante:
Votre amour étant pure, encor que véhémente,
Je vous suivrai partout; notre commun repos
Me doit mettre au-dessus de tous les vains propos:
Tant que de ma vertu je serai satisfaite,
Je rirai des discours d'une langue indiscrète,
Et m'abandonnerai sans crainte à votre ardeur,
Contente que je suis des soins de ma pudeur.

Jugez ce que sentit Pyrame à ces paroles.
Je n'en fais point ici de peintures frivoles:
Suppléez au peu d'art que le ciel mit en moi;
Vous-même peignez-vous cet amant hors de soi.
Demain, dit-il, il faut sortir avant l'aurore;
N'attendez point les traits que son char fait éclore.
Trouvez-vous aux degrés du terme de Cérès;
Là, nous nous attendrons: le rivage est tout près,

Digitized by Google

Une barque est au bord; les rameurs, le vent même,
Tout pour notre départ montre une hâte extrême;
L'augure en est heureux; notre sort va changer;
Et les dieux sont pour nous, si je sais bien juger.
Thisbé consent à tout : elle en donne pour gage
Deux baisers, par le mur arrêtés au passage.
Heureux mur, tu devois servir mieux leur désir;
Ils n'obtinrent de toi qu'une ombre de plaisir.

Le lendemain Thisbé sort, et prévient Pyrame;
L'impatience, hélas! maîtresse de son ame,
La fait arriver seule et sans guide aux degrés.
L'ombre et le jour luttoient dans les champs azurés.
Une lionne vient, monstre imprimant la crainte;
D'un carnage récent sa gueule est toute teinte.
Thisbé fuit; et son voile, emporté par les airs,
Source d'un sort cruel, tombe dans ces déserts [1].
La lionne le voit, le souille, le déchire;
Et, l'ayant teint de sang, aux forêts se retire [2].
Thisbé s'étoit cachée en un buisson épais.
Pyrame arrive, et voit ces vestiges tout frais.

1 Callida per tenebras, versato cardine, Thisbe
Egreditur, fallitque suos : adopertaque vultum
Pervenit ad tumulum; dictaque sub arbore sedit;
Audacem faciebat amor. Venit ecce recenti
Cæde leæna boum spumantes oblita rictus,
Depositura sitim vicini fontis in unda.
Quam procul ad lunæ radios Babylonia Thisbe
Vidit : et obscurum trepido pede fugit in antrum,
Dumque fugit tergo velamina lapsa relinquit.
Ovid., *Metamorph.*, IV, 93-101.

2 Ut læa sæva sitim multa compescuit unda,
Dum redit in silvas, inventos forte sine ipsa
Ore cruentato tenues laniavit amictus.
Ovid., *Metamorph.*, IV, 102-4.

Digitized by Google

O dieux! que devient-il! Un froid court dans ses veines.
Il aperçoit le voile étendu dans ces plaines,
Il le lève; et le sang, joint aux traces des pas,
L'empêche de douter d'un funeste trépas [1].
Thisbé! s'écria-t-il, Thisbé, je t'ai perdue!
Te voilà, par ma faute, aux enfers descendue!
Je l'ai voulu; c'est moi qui suis le monstre affreux
Par qui tu t'en vas voir le séjour ténébreux:
Attends-moi, je te vais rejoindre aux rives sombres.
Mais m'oserai-je à toi présenter chez les ombres?
Jouis au moins du sang que je te vais offrir [2],
Malheureux de n'avoir qu'une mort à souffrir.
Il dit, et d'un poignard coupe aussitôt sa trame [3].
Thisbé vient; Thisbé voit tomber son cher Pyrame.
Que devient-elle aussi? tout lui manque à la fois,
Les sens et les esprits, aussi bien que la voix.
Elle revient enfin; Clothon, pour l'amour d'elle,
Laisse à Pyrame ouvrir sa mourante prunelle [4].
Il ne regarde point la lumière des cieux;
Sur Thisbé seulement il tourne encor les yeux.
Il voudroit lui parler; sa langue est retenue:

1 Serius egressus vestigia vidit in alto
Pulvere certa feræ, totoque expallnit ore
Pyramus. Ut vero vestem quoque sanguine tinctam
Reperit.
OVID., *Metamorph.*, IV, 105-8.

2 Accipe nunc, inquit, nostri quoque sanguinis haustus.
OVID., *Metamorph.*, IV, 118.

3 Quoque erat accinctus, demittit in alia ferrum
Nec mora.
OVID., *Metamorph.*, IV, 119-120.

4 Ad nomen Thisbes oculos, jam morte gravatos,
Pyramus erexit, visaque recondidit illa.
OVID., *Metamorph.*, IV, 145-6.

Digitized by Google

Il témoigne mourir content de l'avoir vue.
Thisbé prend le poignard; et découvrant son sein :
Je n'accuserai point, dit-elle, ton dessein,
Bien moins encor l'erreur de ton ame alarmée :
Ce seroit t'accuser de m'avoir trop aimée.
Je ne t'aime pas moins : tu vas voir que mon cœur
N'a, non plus que le tien, mérité son malheur.
Cher amant! reçois donc ce triste sacrifice.
Sa main et le poignard font alors leur office;
Elle tombe, et, tombant, range ses vêtements :
Dernier trait de pudeur même aux derniers moments.
Les nymphes d'alentour lui donnèrent des larmes,
Et du sang des amants teignirent par des charmes
Le fruit d'un mûrier proche, et blanc jusqu'à ce jour,
Éternel monument d'un si parfait amour [1].

Cette histoire attendrit les filles de Minée.
L'une accusoit l'amant, l'autre la destinée;
Et toutes, d'une voix, conclurent que nos cœurs
De cette passion devroient être vainqueurs.
Elle meurt quelquefois avant qu'être contente :
L'est-elle; elle devient aussitôt languissante :
Sans l'hymen on n'en doit recueillir aucun fruit;
Et cependant l'hymen est ce qui la détruit.
Il y joint, dit Clymène, une âpre jalousie,
Poison le plus cruel dont l'ame soit saisie :
Je n'en veux pour témoin que l'erreur de Procris.

1 Nam color in pomo est, ubi permaturuit, ater :
Quodque rogis superest, una requiescit in urna.
Ovid., *Metamorph.*, IV, 165-6.

Digitized by Google

Alcithoé ma sœur, attachant vos esprits,
Des tragiques amours vous a conté l'élite :
Celles que je vais dire ont aussi leur mérite.
J'accourcirai le temps, ainsi qu'elle, à mon tour.
Peu s'en faut que Phébus ne partage le jour;
A ses rayons perçants opposons quelques voiles :
Voyons combien nos mains ont avancé nos toiles.
Je veux que, sur la mienne, avant que d'être au soir,
Un progrès tout nouveau se fasse apercevoir.
Cependant donnez-moi quelque heure de silence :
Ne vous rebutez point de mon peu d'éloquence;
Souffrez-en les défauts, et songez seulement
Au fruit qu'on peut tirer de cet événement.

Céphale aimoit Procris [1]; il étoit aimé d'elle :
Chacun se proposoit leur hymen pour modèle.
Ce qu'amour fait sentir de piquant et de doux
Combloit abondamment les vœux de ces époux.
Ils ne s'aimoient que trop! leurs soins et leur tendresse
Approchoient des transports d'amant et de maîtresse.
Le ciel même envia cette félicité [2] :
Céphale eut à combattre une divinité.
Il étoit jeune et beau; l'Aurore en fut charmée,
N'étant pas à ces biens chez elle accoutumée.
Nos belles cacheroient un pareil sentiment :
Chez les divinités on en use autrement.
Celle-ci déclara son amour à Céphale.

1 Ovid., *Metam.*, lib. VII, fab. XXVII.

2 Hanc mihi junxit amor. Felix dicebar, eramque :
(Non ita Dis visum est :) at nunc quoque forsitan essem.
OVID., *Metamorph.*, VII, 698-9.

Digitized by Google

Il eut beau lui parler de la foi conjugale :
Les jeunes déités qui n'ont qu'un vieil époux
Ne se soumettent point à ces lois comme nous :
La déesse enleva ce héros si fidèle.
De modérer ses feux il pria l'immortelle :
Elle le fit ; l'amour devint simple amitié.
Retournez, dit l'Aurore, avec votre moitié ;
Je ne troublerai plus votre ardeur ni la sienne :
Recevez seulement ces marques de la mienne.
(C'étoit un javelot toujours sûr de ses coups.)
Un jour cette Procris qui ne vit que pour vous
Fera le désespoir de votre ame charmée,
Et vous aurez regret de l'avoir tant aimée.

Tout oracle est douteux, et porte un double sens :
Celui-ci mit d'abord notre époux en suspens.
J'aurai regret aux vœux que j'ai formés pour elle !
Et comment ? n'est-ce point qu'elle m'est infidèle ?
Ah ! finissent mes jours plutôt que de le voir !
Éprouvons toutefois ce que peut son devoir.
Des mages aussitôt consultant la science,
D'un feint adolescent il prend la ressemblance,
S'en va trouver Procris, élève jusqu'aux cieux
Ses beautés, qu'il soutient être dignes des dieux ;
Joint les pleurs aux soupirs, comme un amant sait faire ;
Et ne peut s'éclaircir par cet art ordinaire.
Il fallut recourir à ce qui porte coup,
Aux présents : il offrit, donna, promit beaucoup,
Promit tant, que Procris lui parut incertaine [1].

1 . . . . Non sum contentus ; et in mea pugno

Digitized by Google

Toute chose a son prix. Voilà Céphale en peine :
Il renonce aux cités, s'en va dans les forêts ;
Conte aux vents, conte aux bois, ses déplaisirs secrets ;
S'imagine en chassant dissiper son martyre.
C'étoit pendant ces mois où le chaud qu'on respire
Oblige d'implorer l'haleine des zéphyrs.
Doux vents, s'écrioit-il, prêtez-moi des soupirs !
Venez, légers démons par qui nos champs fleurissent ;
Aure [1], fais-les venir, je sais qu'ils t'obéissent :
Ton emploi dans ces lieux est de tout ranimer [2].
On l'entendit : on crut qu'il venoit de nommer
Quelque objet de ses vœux, autre que son épouse.
Elle en est avertie ; et la voilà jalouse.
Maint voisin charitable entretient ses ennuis.
Je ne le puis plus voir, dit-elle, que les nuits ;
Il aime donc cette Aure, et me quitte pour elle [3] ?—
Nous vous plaignons : il l'aime, et sans cesse il l'appelle :

Vulnera ; dum census dare me pro nocte paciscor.
Muneraque augendo tandem dubitare coegi.
OVID., *Metamorph.*, VII, 738-40.

1 *Aura* en latin signifie l'air soufflant avec douceur. Les *Auræ* étoient des êtres aériens assez semblables aux sylphes des modernes ; ces déités légères, vêtues de longues robes et de voiles flottants, compagnes de Zéphire, sèment l'air de fleurs, sans cesse occupées de jeux ; et satisfaites de leur bonheur, elles prennent soin de contribuer à celui des mortels.

2 . . . . . Repetebam frigus, et umbras,
Et, quæ de gelidis halabat, vallibus, auram.
Aura petebatur medio mihi lenis in æstu ;
Auram expectabam, requies erat illa labori.
Aura (recordor enim), venias, cantare solebam :
Meque juves, intresque sinus, gratissima, nostros :
Ut facis, relevare velis, quibus urimur, æstus.
OVID., *Metamorph.*, VII, 809-15.

3 Vocibus ambiguis deceptam præbuit aurem
Nescio quis : nomenque Auræ tam sæpe vocatum
Esse putans nymphæ, nympham mihi credit amari.
OVID., *Metamorph.*, VII, 821-25.

Digitized by Google

Les échos de ces lieux n'ont plus d'autres emplois
Que celui d'enseigner le nom d'Aure à nos bois;
Dans tous les environs le nom d'Aure résonne.
Profitez d'un avis qu'en passant on vous donne :
L'intérêt qu'on y prend est de vous obliger.—
Elle en profite, hélas! et ne fait qu'y songer.
Les amants sont toujours de légère croyance [1] :
S'ils pouvoient conserver un rayon de prudence,
(Je demande un grand point, la prudence en amours!)
Ils seroient aux rapports insensibles et sourds.
Notre épouse ne fut l'une ni l'autre chose.
Elle se lève un jour; et lorsque tout repose,
Que de l'Aube au teint frais la charmante douceur
Force tout au sommeil, hormis quelque chasseur,
Elle cherche Céphale : un bois l'offre à sa vue.
Il invoquoit déjà cette Aure prétendue :
Viens me voir, disoit-il, chère déesse, accours;
Je n'en puis plus, je meurs; fais que par ton secours
La peine que je sens se trouve soulagée.
L'épouse se prétend par ces mots outragée :
Elle croît y trouver, non le sens qu'ils cachoient,
Mais celui seulement que ses soupçons cherchoient [2].

1 Credula res amor est.
Ovid., *Metamorph.*, VII, 826.

Et quia amans semper, quod timet, esse putat.
Ibid., *Ars amat.*, lib. III, v. 720.

2 Postera depulerant Auroræ lumina noctem;
Egredior, silvasque peto : victorque per herbas,
Aura, veni, dixi, nostroque medere labori.
Et subito gemitus inter mea verba videbar
Nescio quos audisse.
Ovid., *Metamorph.*, VII, 835-9.

Anxia, Proeri lates. Solitas jacet ille per herbas;

Digitized by Google

O triste jalousie! ô passion amère!
Fille d'un fol amour, que l'erreur a pour mère!
Ce qu'on voit par tes yeux cause assez d'embarras,
Sans voir encor par eux ce que l'on ne voit pas!
Procris s'étoit cachée en la même retraite
Qu'un faon de biche avoit pour demeure secrète.
Il en sort; et le bruit trompe aussitôt l'époux.
Céphale prend le dard toujours sûr de ses coups,
Le lance en cet endroit, et perce sa jalouse:
Malheureux assassin d'une si chère épouse [1]!
Un cri lui fait d'abord soupçonner quelque erreur:
Il accourt, voit sa faute; et, tout plein de fureur,
Du même javelot il veut s'ôter la vie.
L'Aurore et les Destins arrêtent cette envie.
Cet office lui fut plus cruel qu'indulgent:
L'infortuné mari sans cesse s'affligeant,
Eût accru par ses pleurs le nombre des fontaines,
Si la déesse enfin, pour terminer ses peines,
N'eût obtenu du Sort que l'on tranchât ses jours!
Triste fin d'un hymen bien divers en son cours [2]!

Fuyons ce nœud, mes sœurs, je ne puis trop le dire:

Et Zephiri molles. Auraque, dixit, ades.
OVID., *Ars amat.*, III, 717-9.

1 . . . . . Veni, tamen, optima, dixi.
Fronde levem rursus strepitum faciente caduca,
Sum ratus esse feram: telumque volatile misi,
Procris erat: medioque tenens in pectore vulnus,
Hei mihi! conclamat. Vox est ubi cognita fidæ
Conjugis; ad vocem præceps ameneque cucurri.
OVID., *Metamorph.*, VII, 839-44.

2 Ovide a raconté une seconde fois cette histoire, avec d'autres circonstances, dans son *Art d'aimer*, lib. III, v. 686-746.

Digitized by Google

Jugez par le meilleur quel peut être le pire.
S'il ne nous est permis d'aimer que sous ses lois,
N'aimons point. Ce dessein fut pris par toutes trois :
Toutes trois, pour chasser de si tristes pensées,
A revoir leur travail se montrent empressées.
Clymène, en un tissu riche, pénible et grand,
Avoit presque achevé le fameux différent
D'entre le dieu des eaux et Pallas la savante.
On voyoit en lointain une ville naissante.
L'honneur de la nommer, entre eux deux contesté,
Dépendoit du présent de chaque déité.
Neptune fit le sien d'un symbole de guerre :
Un coup de son trident fit sortir de la terre
Un animal fougueux, un coursier plein d'ardeur.
Chacun de ce présent admiroit la grandeur.
Minerve l'effaça, donnant à la contrée
L'olivier, qui de paix est la marque assurée.
Elle emporta le prix, et nomma la cité :
Athène offrit ses vœux à cette déité.
Pour les lui présenter on choisit cent pucelles,
Toutes sachant broder, aussi sages que belles.
Les premières portoient force présents divers;
Tout le reste entouroit la déesse aux yeux pers [1].

[1] *Pers* est un vieux mot qui signifie un bleu d'azur foncé. Il est resté en usage en parlant de Minerve. Il est employé souvent par nos vieux poètes.

Bon drap aurès, ou *pers* ou vert.
Roman de la Rose, v. 14919, édit. 1814.

Puis li revest, en maintes guises,
Robes faites par grans maîtrises,
De biaus dras de soie ou de laine,
D'escarlate ou de tiretaine,
De vert, de *pers* ou de brunette,
De color fraische, fine, et nette.
Roman de la Rose, v. 21197.

Digitized by Google

Avec un doux souris elle acceptoit l'hommage [1].
Clymène ayant enfin reployé son ouvrage,
La jeune Iris commence en ces mots son récit :

Rarement pour les pleurs mon talent réussit;
Je suivrai toutefois la matière imposée.
Télamon pour Chloris avoit l'ame embrasée :
Chloris pour Télamon brûloit de son côté.
La naissance, l'esprit, les graces, la beauté,
Tout se trouvoit en eux, hormis ce que les hommes
Font marcher avant tout dans le siècle où nous sommes :
Ce sont les biens, c'est l'or, mérite universel.
Ces amants, quoique épris d'un désir mutuel,
N'osoient au blond Hymen sacrifier encore,
Faute de ce métal que tout le monde adore.
Amour s'en passeroit; l'autre état ne le peut :
Soit raison, soit abus, le Sort ainsi le veut.
Cette loi, qui corrompt les douceurs de la vie,
Fut par le jeune amant d'une autre erreur suivie.
Le démon des combats vint troubler l'univers :
Un pays contesté par des peuples divers

1 Cecropia Pallas scopulos Mavortis in arce
Pingit, et antiquam de terræ nomine litem.
Bis sex cœlestes, medio Jove, sedibus altis
Augusta gravitate sedent. Sua quemque deorum
Inscribit facies. Jovis est regalis imago.
Stare deum Pelagi, longoque ferire tridente
Aspera saxa facit, medioque e vulnere saxi
Exsiluisse fretum; quo pignore vindicet urbem.
At sibi dat clypeum, dat acutæ cuspidis hastam :
Dat galeam capiti : defenditur ægide pectus.
Percussamque sua simulat de cuspide terram
Prodere cum baccis fœtum canentis olivæ;
Mimarique Deos. Operi victoria finis.
Ovid., *Metamorph.*, VI, 70-82.

Digitized by Google

Engagea Télamon dans un dur exercice;
Il quitta pour un temps l'amoureuse milice.
Chloris y consentit, mais non pas sans douleur.
Il voulut mériter son estime et son cœur.
Pendant que ses exploits terminent la querelle,
Un parent de Chloris meurt, et laisse à la belle
D'amples possessions et d'immenses trésors.
Il habitoit les lieux où Mars régnoit alors.
La belle s'y transporte, et partout révérée,
Partout des deux partis Chloris considérée
Voit de ses propres yeux les champs où Télamon
Venoit de consacrer un trophée à son nom.
Lui de sa part accourt; et, tout couvert de gloire,
Il offre à ses amours les fruits de sa victoire.
Leur rencontre se fit non loin de l'élément
Qui doit être évité de tout heureux amant.
Dès ce jour l'âge d'or les eût joints sans mystère;
L'âge de fer en tout a coutume d'en faire.
Chloris ne voulut donc couronner tous ces biens
Qu'au sein de sa patrie, et de l'aveu des siens.
Tout chemin, hors la mer, alongeant leur souffrance,
Ils commettent aux flots cette douce espérance.
Zéphyre les suivoit, quand, presque en arrivant,
Un pirate survient, prend le dessus du vent,
Les attaque, les bat. En vain, par sa vaillance,
Télamon jusqu'au bout porte la résistance:
Après un long combat son parti fut défait,
Lui pris; et ses efforts n'eurent pour tout effet
Qu'un esclavage indigne. O dieux! qui l'eût pu croire?
Le Sort, sans respecter ni son sang, ni sa gloire,

Digitized by Google

Ni son bonheur prochain, ni les vœux de Chloris,
Le fit être forçat aussitôt qu'il fut pris.

Le Destin ne fut pas à Chloris si contraire.
Un célèbre marchand l'achète du corsaire :
Il l'emmène; et bientôt la belle, malgré soi,
Au milieu de ses fers range tout sous sa loi.
L'épouse du marchand la voit avec tendresse :
Ils en font leur compagne, et leur fils sa maîtresse
Chacun veut cet hymen : Chloris à leurs désirs
Répondoit seulement par de profonds soupirs.
Damon, c'étoit ce fils, lui tient ce doux langage :
Vous soupirez toujours; toujours votre visage
Baigné de pleurs nous marque un déplaisir secret :
Qu'avez-vous? vos beaux yeux verroient-ils à regret
Ce que peuvent leurs traits et l'excès de ma flamme?
Rien ne vous force ici; découvrez-nous votre ame :
Chloris, c'est moi qui suis l'esclave, et non pas vous.
Ces lieux, à votre gré, n'ont-ils rien d'assez doux?
Parlez; nous sommes prêts à changer de demeure :
Mes parents m'ont promis de partir tout-à-l'heure.
Regrettez-vous les biens que vous avez perdus?
Tout le nôtre est à vous; ne le dédaignez plus.
J'en sais qui l'agréeroient; j'ai su plaire à plus d'une :
Pour vous, vous méritez toute une autre fortune.
Quelle que soit la nôtre, usez-en : vous voyez
Ce que nous possédons et nous-même à vos pieds.
Ainsi parle Damon; et Chloris tout en larmes
Lui répond en ces mots accompagnés de charmes :
Vos moindres qualités et cet heureux séjour

Digitized by Google

Même aux filles des dieux donneroient de l'amour;
Jugez donc si Chloris, esclave et malheureuse,
Voit l'offre de ces biens d'une ame dédaigneuse.
Je sais quel est leur prix : mais de les accepter,
Je ne puis; et voudrois vous pouvoir écouter.
Ce qui me le défend ce n'est point l'esclavage :
Si toujours la naissance éleva mon courage,
Je me vois, grace aux dieux, en des mains où je puis
Garder ces sentiments, malgré tous mes ennuis;
Je puis même avouer (hélas! faut-il le dire?)
Qu'un autre a sur mon cœur conservé son empire.
Je chéris un amant, ou mort, ou dans les fers;
Je prétends le chérir encor dans les enfers.
Pourriez-vous estimer le cœur d'une inconstante?
Je ne suis déjà plus aimable ni charmante;
Chloris n'a plus ces traits que l'on trouvoit si doux,
Et, doublement esclave, est indigne de vous.
Touché de ce discours, Damon prend congé d'elle.
Fuyons, dit-il en soi; j'oublierai cette belle :
Tout passe, et même un jour ses larmes passeront;
Voyons ce que l'absence et le temps produiront.
A ces mots il s'embarque; et, quittant le rivage,
Il court de mer en mer, aborde en lieu sauvage,
Trouve des malheureux de leurs fers échappés,
Et sur le bord d'un bois à chasser occupés.
Télamon, de ce nombre, avoit brisé sa chaîne :
Aux regards de Damon il se présente à peine,
Que son air, sa fierté, son esprit, tout enfin
Fait qu'à l'abord Damon admire son destin;
Puis le plaint, puis l'emmène, et puis lui dit sa flamme.

Digitized by Google

D'une esclave, dit-il, je n'ai pu toucher l'ame :
Elle chérit un mort! Un mort, ce qui n'est plus,
L'emporte dans son cœur! mes veux sont superflus.
Là-dessus, de Chloris il lui fait la peinture.
Télamon dans son ame admire l'aventure,
Dissimule, et se laisse emmener au séjour
Où Chloris lui conserve un si parfait amour.
Comme il vouloit cacher avec soin sa fortune,
Nulle peine pour lui n'étoit vile et commune.
On apprend leur retour et leur débarquement.
Chloris, se présentant à l'un et l'autre amant,
Reconnoît Télamon sous un faix qui l'accable.
Ses chagrins le rendoient pourtant méconnoissable;
Un œil indifférent à le voir eût erré :
Tant la peine et l'amour l'avoient défiguré!
Le fardeau qu'il portoit ne fut qu'un vain obstacle;
Chloris le reconnoît, et tombe à ce spectacle :
Elle perd tous ses sens et de honte et d'amour.
Télamon, d'autre part, tombe presque à son tour.
On demande à Chloris la cause de sa peine :
Elle la dit; ce fut sans s'attirer de haine.
Son récit ingénu redoubla la pitié
Dans des cœurs prévenus d'une juste amitié.
Damon dit que son zèle avoit changé de face :
On le crut. Cependant, quoi qu'on dise et qu'on fasse,
D'un triomphe si doux l'honneur et le plaisir
Ne se perd qu'en laissant des restes de désir.
On crut pourtant Damon. Il restreignit son zèle
A sceller de l'hymen une union si belle;
Et par un sentiment à qui rien n'est égal,

Digitized by Google

Il pria ses parents de doter son rival.
Il l'obtint, renonçant dès-lors à l'hyménée.
Le soir étant venu de l'heureuse journée,
Les noces se faisoient à l'ombre d'un ormeau;
L'enfant d'un voisin vit s'y percher un corbeau;
Il fait partir de l'arc une flèche maudite,
Perce les deux époux d'une atteinte subite.
Chloris mourut du coup, non sans que son amant
Attirât ses regards en ce dernier moment.
Il s'écrie, en voyant finir ses destinées:
Quoi! la Parque a tranché le cours de ses années!
Dieux, qui l'avez voulu, ne suffisoit-il pas
Que la haine du Sort avançât mon trépas?
En achevant ces mots, il acheva de vivre:
Son amour, non le coup, l'obligea de la suivre;
Blessé légèrement, il passa chez les morts:
Le Styx vit nos époux accourir sur ses bords.
Même accident finit leurs précieuses trames;
Même tombe eut leur corps, même séjour leurs ames.
Quelques-uns ont écrit (mais ce fait est peu sûr)
Que chacun d'eux devint statue et marbre dur.
Le couple infortuné face à face repose.
Je ne garantis point cette métamorphose:
On en doute. On le croit plus que vous ne pensez,
Dit Clymène; et, cherchant dans les siècles passés
Quelque exemple d'amour et de vertu parfaite,
Tout ceci me fut dit par le sage interprète.
J'admirai, je plaignis ces amants malheureux:
On les alloit unir; tout concouroit pour eux;
Ils touchoient au moment; l'attente en étoit sûre:

Digitized by Google

Hélas! il n'en est point de telle en la nature;
Sur le point de jouir tout s'enfuit de nos mains:
Les dieux se font un jeu de l'espoir des humains.

Laissons, reprit Iris, cette triste pensée.
La fête est vers sa fin, grace au ciel, avancée;
Et nous avons passé tout ce temps en récits
Capables d'affliger les moins sombres esprits:
Effaçons, s'il se peut, leur image funeste.
Je prétends de ce jour mieux employer le reste,
Et dire un changement, non de corps, mais de cœur.
Le miracle en est grand; Amour en fut l'auteur:
Il en fait tous les jours de diverse manière.
Je changerai de style en changeant de matière.

Zoon plaisoit aux yeux; mais ce n'est pas assez:
Son peu d'esprit, son humeur sombre,
Rendoient ces talents mal placés.
Il fuyoit les cités, il ne cherchoit que l'ombre,
Vivoit parmi les bois, concitoyen des ours,
Et passoit, sans aimer, les plus beaux de ses jours.
Nous avons condamné l'amour, m'allez-vous dire.
J'en blâme en nous l'excès; mais je n'approuve pas
Qu'insensible aux plus doux appas
Jamais un homme ne soupire.
Hé quoi! ce long repos est-il d'un si grand prix?
Les morts sont donc heureux? Ce n'est pas mon avis:
Je veux des passions; et si l'état le pire
Est le néant, je ne sais point
De néant plus complet qu'un cœur froid à ce point.

Digitized by Google

Zoon n'aimant donc rien, ne s'aimant pas lui-même,
Vit Iole endormie, et le voilà frappé :
Voilà son cœur développé.
Amour, par son savoir suprême,
Ne l'eut pas fait amant qu'il en fit un héros.
Zoon rend grace au dieu qui troubloit son repos :
Il regarde en tremblant cette jeune merveille.
A la fin Iole s'éveille.
Surprise et dans l'étonnement,
Elle veut fuir; mais son amant
L'arrête, et lui tient ce langage :
Rare et charmant objet, pourquoi me fuyez-vous?
Je ne suis plus celui qu'on trouvoit si sauvage :
C'est l'effet de vos traits, aussi puissants que doux;
Ils m'ont l'ame et l'esprit et la raison donnée.
Souffrez que, vivant sous vos lois,
J'emploie à vous servir des biens que je vous dois.
Iole, à ce discours, encor plus étonnée,
Rougit, et sans répondre elle court au hameau,
Et raconte à chacun ce miracle nouveau.
Ses compagnes d'abord s'assemblent autour d'elle :
Zoon suit en triomphe, et chacun applaudit.
Je ne vous dirai point, mes sœurs, tout ce qu'il fit,
Ni ses soins pour plaire à la belle :
Leur hymen se conclut. Un satrape voisin,
Le propre jour de cette fête,
Enlève à Zoon sa conquête :
On ne soupçonnoit point qu'il eût un tel dessein.
Zoon accourt au bruit, recouvre ce cher gage,
Poursuit le ravisseur, et le joint, et l'engage

Digitized by Google

En un combat de main à main.
Iole en est le prix aussi bien que le juge.
Le satrape, vaincu, trouve encor du refuge
En la bonté de son rival.
Hélas! cette bonté lui devint inutile;
Il mourut du regret de cet hymen fatal:
Aux plus infortunés la tombe sert d'asile.
Il prit pour héritière, en finissant ses jours,
Iole, qui mouilla de pleurs son mausolée.
Que sert-il d'être plaint quand l'ame est envolée?
Ce satrape eût mieux fait d'oublier ses amours [1].

La jeune Iris à peine achevoit cette histoire,
Et ses sœurs avouoient qu'un chemin à la gloire,
C'est l'amour. On fait tout pour se voir estimé!
Est-il quelque chemin plus court pour être aimé?
Quel charme de s'ouïr louer par une bouche
Qui, même sans s'ouvrir, nous enchante et nous touche!
Ainsi disoient ces sœurs. Un orage soudain
Jette un secret remords dans leur profane sein.
Bacchus entre, et sa cour, confus et long cortége:
Où sont, dit-il, ces sœurs à la main sacrilége?
Que Pallas les défende, et vienne en leur faveur
Opposer son égide à ma juste fureur:
Rien ne m'empêchera de punir leur offense.
Voyez: et qu'on se rie après de ma puissance!
Il n'eut pas dit, qu'on vit trois monstres au plancher,

[1] C'est l'histoire de Cimon, dans Boccace, que notre poète a abrégée. (Voyez Boccacio, *Decameron*, giorn. v, novel. 1, t. V, p. 7-46, Parma, 1813. (Voyez aussi le prologue de *la Courtisane amoureuse*, t. III.)

Digitized by Google

Ailés, noirs et velus, en un coin s'attacher.
On cherche les trois sœurs; on n'en voit nulle trace.
Leurs métiers sont brisés; on élève en leur place
Une chapelle au dieu, père du vrai nectar.
Pallas a beau se plaindre, elle a beau prendre part
Au destin de ces sœurs par elle protégées;
Quand quelque dieu, voyant ses bontés négligées,
Nous fait sentir son ire [1], un autre n'y peut rien :
L'Olympe s'entretient en paix par ce moyen.
Profitons, s'il se peut, d'un si fameux exemple.
Chômons : c'est faire assez qu'aller de temple en temple
Rendre à chaque immortel les vœux qui lui sont dus :
Les jours donnés aux dieux ne sont jamais perdus.

[1] Son courroux. Ce mot se conserve encore en poésie dans le style badin. Voltaire a dit :

Par ces propos pleins d'*ire* et de menace.

Digitized by Google

Digitized by Google

LA MATRONE D'ÉPHÈSE[1].

S'il est un conte usé, commun, et rebattu,
C'est celui qu'en ces vers j'accommode à ma guise.
Et pourquoi donc le choisis-tu?
Qui t'engage à cette entreprise?
N'a-t-elle point déjà produit assez d'écrits?
Quelle grace aura ta matrone
Au prix de celle de Pétrone?
Comment la rendras-tu nouvelle à nos esprits?
Sans répondre au censeur, car c'est chose infinie,
Voyons si dans mes vers je l'aurai rajeunie.

Dans Éphèse il fut autrefois
Une dame en sagesse et vertu sans égale,
Et, selon la commune voix,
Ayant su raffiner sur l'amour conjugale.
Il n'étoit bruit que d'elle et de sa chasteté;
On l'alloit voir par rareté;
C'étoit l'honneur du sexe: heureuse sa patrie!
Chaque mère à sa bru l'alléguoit pour patron;
Chaque époux la prônoit à sa femme chérie:
D'elle descendent ceux de la Prudoterie,
Antique et célèbre maison.
Son mari l'aimoit d'amour folle.

[1] Tout le monde sait que cette nouvelle est tirée de Pétrone: elle est aussi dans Apulée.

Digitized by Google

Il mourut. De dire comment,
Ce seroit un détail frivole.
Il mourut; et son testament
N'étoit plein que de legs qui l'auroient consolée,
Si les biens réparoient la perte d'un mari
Amoureux autant que chéri.
Mainte veuve pourtant fait la déchevelée,
Qui n'abandonne pas le soin du demeurant,
Et du bien qu'elle aura fait le compte en pleurant.
Celle-ci, par ses cris, mettoit tout en alarme;
Celle-ci faisoit un vacarme,
Un bruit, et des regrets à percer tous les cœurs;
Bien qu'on sache qu'en ces malheurs,
De quelque désespoir qu'une ame soit atteinte,
La douleur est toujours moins forte que la plainte;
Toujours un peu de faste entre parmi les pleurs.
Chacun fit son devoir de dire à l'affligée
Que tout a sa mesure, et que de tels regrets
Pourroient pécher par leur excès:
Chacun rendit par là sa douleur rengrégée[1].
Enfin, ne voulant plus jouir de la clarté
Que son époux avoit perdue,
Elle entre dans sa tombe, en ferme volonté
D'accompagner cette ombre aux enfers descendue.
Et voyez ce que peut l'excessive amitié!
(Ce mouvement aussi va jusqu'à la folie.)
Une esclave en ce lieu la suivit par pitié,
Prête à mourir de compagnie;
Prête, je m'entends bien, c'est-à-dire, en un mot,

[1] De nouveau aggravée, plus forte.

Digitized by Google

N'ayant examiné qu'à demi ce complot,
Et, jusques à l'effet, courageuse et hardie.
L'esclave avec la dame avoit été nourrie;
Toutes d'eux s'entr'aimoient, et cette passion
Étoit crûe avec l'âge au cœur des deux femelles :
Le monde entier à peine eût fourni deux modèles
D'une telle inclination.
Comme l'esclave avoit plus de sens que la dame,
Elle laissa passer les premiers mouvements;
Puis tâcha, mais en vain, de remettre cette ame
Dans l'ordinaire train des communs sentiments.
Aux consolations la veuve inaccessible
S'appliquoit seulement à tout moyen possible
De suivre le défunt aux noirs et tristes lieux.
Le fer auroit été le plus court et le mieux;
Mais la dame vouloit paître encore ses yeux
Du trésor qu'enfermoit la bière,
Froide dépouille, et pourtant chère :
C'étoit là le seul aliment
Qu'elle prît en ce monument.
La faim donc fut celle des portes
Qu'entre d'autres de tant de sortes
Notre veuve choisit pour sortir d'ici-bas.
Un jour se passe, et deux, sans autre nourriture
Que ses profonds soupirs, que ses fréquents hélas,
Qu'un inutile et long murmure
Contre les dieux, le sort, et toute la nature.
Enfin sa douleur n'omit rien,
Si la douleur doit s'exprimer si bien.

Digitized by Google

Encore un autre mort faisoit sa résidence
Non loin de ce tombeau, mais bien différemment,
Car il n'avoit pour monument
Que le dessous d'une potence :
Pour exemple aux voleurs on l'avoit là laissé.
Un soldat bien récompensé
Le gardoit avec vigilance.
Il étoit dit par ordonnance
Que si d'autres voleurs, un parent, un ami,
L'enlevoient, le soldat, nonchalant, endormi,
Rempliroit aussitôt sa place.
C'étoit trop de sévérité:
Mais la publique utilité
Défendoit que l'on fît au garde aucune grace.
Pendant la nuit il vit aux fentes du tombeau
Briller quelque clarté, spectacle assez nouveau.
Curieux, il y court, entend de loin la dame
Remplissant l'air de ses clameurs.
Il entre, est étonné, demande à cette femme
Pourquoi ces cris, pourquoi ces pleurs,
Pourquoi cette triste musique,
Pourquoi cette maison noire et mélancolique.
Occupée à ses pleurs, à peine elle entendit
Toutes ces demandes frivoles.
Le mort pour elle y répondit:
Cet objet, sans autres paroles,
Disoit assez par quel malheur
La dame s'enterroit ainsi toute vivante.
Nous avons fait serment, ajouta la suivante,
De nous laisser mourir de faim et de douleur.

Digitized by Google

Encor que le soldat fût mauvais orateur,
Il leur fit concevoir ce que c'est que la vie.
La dame cette fois eut de l'attention;
Et déjà l'autre passion
Se trouvoit un peu ralentie :
Le temps avoit agi. Si la foi du serment,
Poursuivit le soldat, vous défend l'aliment,
Voyez-moi manger seulement,
Vous n'en mourrez pas moins. Un tel tempérament
Ne déplut pas aux deux femelles.
Conclusion, qu'il obtint d'elles
Une permission d'apporter son soupé :
Ce qu'il fit. Et l'esclave eut le cœur fort tenté
De renoncer dès-lors à la cruelle envie
De tenir au mort compagnie.
Madame, ce dit-elle, un penser m'est venu :
Qu'importe à votre époux que vous cessiez de vivre ?
Croyez-vous que lui-même il fût homme à vous suivre
Si par votre trépas vous l'aviez prévenu ?
Non, madame; il voudrait achever sa carrière.
La nôtre sera longue encor si nous voulons.
Se faut-il, à vingt ans, enfermer dans la bière?
Nous aurons tout loisir d'habiter ces maisons.
On ne meurt que trop tôt: qui nous presse? attendons.
Quant à moi, je voudrois ne mourir que ridée.
Voulez-vous emporter vos appas chez les morts?
Que vous servira-t-il d'en être regardée?
Tantôt, en voyant les trésors
Dont le ciel prit plaisir d'orner votre visage,
Je disois: Hélas! c'est dommage!

Digitized by Google

Nous-mêmes nous allons enterrer tout cela.
A ce discours flatteur la dame s'éveilla.
Le dieu qui fait aimer prit son temps; il tira
Deux traits de son carquois: de l'un il entama
Le soldat jusqu'au vif; l'autre effleura la dame.
Jeune et belle, elle avoit sous ses pleurs de l'éclat;
Et des gens de goût délicat
Auroient bien pu l'aimer, et même étant leur femme.
Le garde en fut épris: les pleurs et la pitié,
Sorte d'amour ayant ses charmes,
Tout y fit: une belle, alors qu'elle est en larmes,
En est plus belle de moitié.
Voilà donc notre veuve écoutant la louange,
Poison qui de l'amour est le premier degré;
La voilà qui trouve à son gré
Celui qui le lui donne. Il fait tant qu'elle mange;
Il fait tant que de plaire, et se rend en effet
Plus digne d'être aimé que le mort le mieux fait;
Il fait tant enfin qu'elle change;
Et toujours par degrés, comme l'on peut penser,
De l'un à l'autre il fait cette femme passer.
Je ne le trouve pas étrange.
Elle écoute un amant, elle en fait un mari,
Le tout au nez du mort qu'elle avoit tant chéri.

Pendant cet hyménée, un voleur se hasarde
D'enlever le dépôt commis au soin du garde:
Il en entend le bruit, il y court à grands pas;
Mais en vain, la chose étoit faite.
Il revient au tombeau conter son embarras,

Digitized by Google

Ne sachant où trouver retraite.
L'esclave alors lui dit, le voyant éperdu :
L'on vous a pris votre pendu ?
Les lois ne vous feront, dites-vous, nulle grace ?
Si madame y consent, j'y remédierai bien.
Mettons notre mort en la place,
Les passants n'y connoîtront rien.
La dame y consentit. O volages femelles!
La femme est toujours femme. Il en est qui sont belles ;
Il en est qui ne le sont pas :
S'il en étoit d'assez fidèles,
Elles auroient assez d'appas.

Prudes, vous vous devez défier de vos forces :
Ne vous vantez de rien. Si votre intention
Est de résister aux amorces,
La nôtre est bonne aussi : mais l'exécution
Nous trompe également; témoin cette matrone.
Et n'en déplaise au bon Pétrone,
Ce n'étoit pas un fait tellement merveilleux,
Qu'il en dût proposer l'exemple à nos neveux.
Cette veuve n'eut tort qu'au bruit qu'on lui vit faire,
Qu'au dessein de mourir, mal conçu, mal formé :
Car de mettre au patibulaire [1]
Le corps d'un mari tant aimé,
Ce n'étoit pas peut-être une si grande affaire;
Cela lui sauvoit l'autre : et, tout considéré,
Mieux vaut goujat debout, qu'empereur enterré.

[1] Au gibet. Patibulaire est un adjectif pris ici substantivement.

Digitized by Google

Digitized by Google

BELPHÉGOR.

NOUVELLE TIRÉE DE MACHIAVEL [1].

A Mlle DE CHAMPMESLÉ [2].

De votre nom j'orne le frontispice
Des derniers vers que ma muse a polis.
Puisse le tout, ô charmante Philis!
Aller si loin que notre lôs [3] franchisse
La nuit des temps! nous la saurons dompter,
Moi par écrire, et vous par réciter.
Nos noms unis perceront l'ombre noire;
Vous régnerez long-temps dans la mémoire
Après avoir régné jusques ici
Dans les esprits, dans les cœurs même aussi.

1 MACHIAVELLI, *Opere*, édit. de 1813, in-8°, t. V, p. 22, *Belfagor, Novella Piacevolissima.* Tannegui Le Fevre a imité cette nouvelle en prose, *le Mariage de Belphégor,* 1664, in-18, et aussi à la suite de la *Vie des poètes grecs* en abrégé, 1665, in-12. On a soupçonné Machiavel d'avoir eu sa femme en vue dans le portrait de madame Honesta : M. Ginguené (*Hist. littér. d'Italie*, t. VIII, p. 69) a refuté cette opinion : on a fait planer sur La Fontaine un soupçon semblable; nous l'en avons disculpé.

2 Actrice célèbre, amie intime de notre poète. Marie Desmares, femme de Chevillet, sieur de Champmeslé ou Champmêlé, naquit à Rouen en 1644, et mourut le 15 mars 1698.

3 Réputation, renommée, louange, du mot latin *laus.*

Pour avoir *loz* parmi la ville,
Et pour un pou de gloire vaine
Ont-ils perdu Dieu et son règne.
Roman de la Rose, v. 417-450.

Digitized by Google

Qui ne connoît l'inimitable actrice
Représentant ou Phèdre ou Bérénice,
Chimène en pleurs, ou Camille en fureur?
Est-il quelqu'un que votre voix n'enchante?
S'en trouve-t-il une autre aussi touchante,
Une autre enfin allant si droit au cœur?
N'attendez pas que je fasse l'éloge
De ce qu'en vous on trouve de parfait:
Comme il n'est point de grace qui n'y loge,
Ce seroit trop; je n'aurois jamais fait.
De mes Philis vous seriez la première,
Vous auriez eu mon ame tout entière,
Si de mes vœux j'eusse plus présumé:
Mais en aimant, qui ne veut être aimé?
Par des transports n'espérant pas vous plaire,
Je me suis dit seulement votre ami,
De ceux qui sont amants plus d'à demi:
Et plût au sort que j'eusse pu mieux faire!
Ceci soit dit: venons à notre affaire.

Un jour Satan, monarque des enfers,
Faisoit passer ses sujets en revue.
Là, confondus, tous les états divers,
Princes et rois, et la tourbe menue,
Jetoient maint pleur, poussoient maint et maint cri,
Tant que Satan en étoit étourdi.
Il demandoit en passant à chaque ame:
Qui t'a jetée en l'éternelle flamme?
L'une disoit: Hélas! c'est mon mari;
L'autre aussitôt répondoit: C'est ma femme.

Digitized by Google

Tant et tant fut ce discours répété,
Qu'enfin Satan dit en plein consistoire :
Si ces gens-ci disent la vérité,
Il est aisé d'augmenter notre gloire.
Nous n'avons donc qu'à le vérifier.
Pour cet effet, il nous faut envoyer
Quelque démon plein d'art et de prudence,
Qui, non content d'observer avec soin
Tous les hymens dont il sera témoin,
Y joigne aussi sa propre expérience.
Le prince ayant proposé sa sentence,
Le noir sénat suivit tout d'une voix.
De Belphégor aussitôt on fit choix.
Ce diable étoit tout yeux et tout oreilles,
Grand éplucheur, clairvoyant à merveilles,
Capable enfin de pénétrer dans tout,
Et de pousser l'examen jusqu'au bout.
Pour subvenir aux frais de l'entreprise,
On lui donna mainte et mainte remise,
Toutes à vue, et qu'en lieux différents
Il pût toucher par des correspondants.
Quant au surplus, les fortunes humaines,
Les biens, les maux, les plaisirs, et les peines,
Bref, ce qui suit notre condition,
Fut une annexe à sa légation.
Il se pouvoit tirer d'affliction
Par ses bons tours et par son industrie ;
Mais non mourir, ni revoir sa patrie,
Qu'il n'eût ici consumé certain temps :
Sa mission devoit durer dix ans.

Digitized by Google

Le voilà donc qui traverse et qui passe
Ce que le ciel voulut mettre d'espace
Entre ce monde et l'éternelle nuit :
Il n'en mit guère, un moment y conduit.
Notre démon s'établit à Florence,
Ville pour lors de luxe et de dépense :
Même il la crut propre pour le trafic.
Là, sous le nom du seigneur Roderic,
Il se logea, meubla comme un riche homme;
Grosse maison, grand train, nombre de gens;
Anticipant tous les jours sur la somme
Qu'il ne devoit consumer qu'en dix ans.
On s'étonnoit d'une telle bombance :
Il tenoit table, avoit de tous côtés
Gens à ses frais, soit pour ses voluptés,
Soit pour le faste et la magnificence.
L'un des plaisirs où plus il dépensa
Fut la louange : Apollon l'encensa;
Car il est maître en l'art de flatterie.
Diable n'eut onc[1] tant d'honneurs en sa vie.
Son cœur devint le but de tous les traits
Qu'Amour lançoit : il n'étoit point de belle
Qui n'employât ce qu'elle avait d'attraits
Pour le gagner, tant sauvage fût-elle;
Car de trouver une seule rebelle,
Ce n'est la mode à gens de qui la main
Par les présents s'aplanit tout chemin :
C'est un ressort en tous desseins utile.
Je l'ai jà dit, et le redis encor,

[1] Jamais.

Digitized by Google

Je ne connois d'autre premier mobile
Dans l'univers, que l'argent et que l'or.
Notre envoyé cependant tenoit compte
De chaque hymen en journaux différents :
L'un, des époux satisfaits et contents,
Si peu rempli, que le diable en eut honte :
L'autre journal incontinent fut plein.
A Belphégor il ne restoit enfin
Que d'éprouver la chose par lui-même.
Certaine fille à Florence étoit lors [1],
Belle et bien faite, et peu d'autres trésors [2];
Noble d'ailleurs, mais d'un orgueil extrême;
Et d'autant plus, que de quelque vertu
Un tel orgueil paroissoit revêtu.
Pour Roderic on en fit la demande.
Le père dit que madame Honesta,
C'étoit son nom, avoit eu jusque-là
Force partis; mais que parmi la bande
Il pourroit bien Roderic préférer,
Et demandoit temps pour délibérer.
On en convient. Le poursuivant s'applique
A gagner celle où ses vœux s'adressoient.
Fêtes et bals, sérénades, musique,
Cadeaux, festins [3], bien fort apetissoient [4],

[1] Alors.

[2] C'est-à-dire, excepté la taille et la beauté, elle avoit peu d'autres trésors : ellipse très-forte, puisque le verbe de la phrase est supprimé.

[3] Repas, réjouissances données à des femmes.

[4] Diminuoient.

Biefment Jupiter n'entendit
. . . . . .

Digitized by Google

Altéroient fort le fonds de l'ambassade.
Il n'y plaint rien, en use en grand seigneur,
S'épuise en dons. L'autre se persuade
Qu'elle lui fait encor beaucoup d'honneur.
Conclusion, qu'après force prières,
Et des façons de toutes les manières,
Il eut un oui de madame Honesta.
Auparavant le notaire y passa;
Dont Belphégor se moquant en son ame:
Hé quoi! dit-il, on acquiert une femme
Comme un château! ces gens ont tout gâté.
Il eut raison: ôtez d'entre les hommes
La simple foi, le meilleur est ôté.
Nous nous jetons, pauvres gens que nous sommes,
Dans les procès, en prenant le revers;
Les si, les cas, les contrats, sont la porte
Par où la noise entra dans l'univers:
N'espérons pas que jamais elle en sorte.
Solennités et lois n'empêchent pas
Qu'avec l'hymen amour n'ait des débats.
C'est le cœur seul qui peut rendre tranquille:
Le cœur fait tout, le reste est inutile.
Qu'ainsi ne soit, voyons d'autres états:
Chez les amis, tout s'excuse, tout passe;
Chez les amants, tout plaît, tout est parfait;
Chez les époux, tout ennuie et tout lasse.
Le devoir nuit: chacun est ainsi fait.
Mais, dira-t-on, n'est-il en nulles guises

Il fit printemps *appeticier*.
Roman de la Rose, v. 21094.

Digitized by Google

D'heureux ménage? Après mûr examen,
J'appelle un bon, voire[1] un parfait hymen,
Quand les conjoints se souffrent leurs sottises.
Sur ce point-là c'est assez raisonné.

Dès que chez lui le diable eut amené
Son épousée, il jugea par lui-même
Ce qu'est l'hymen avec un tel démon:
Toujours débats, toujours quelque sermon
Plein de sottise en un degré suprême.
Le bruit fut tel que madame Honesta
Plus d'une fois les voisins éveilla;
Plus d'une fois on courut à la noise.
Il lui falloit quelque simple bourgeoise,
Ce disoit-elle: un petit trafiquant
Traiter ainsi les filles de mon rang!
Méritoit-il femme si vertueuse?
Sur mon devoir je suis trop scrupuleuse:
J'en ai regret; et si je faisois bien....
Il n'est pas sûr qu'Honesta ne fit rien:
Ces prudes-là nous en font bien accroire.
Nos deux époux, à ce que dit l'histoire,
Sans disputer n'étoient pas un moment.
Souvent leur guerre avoit pour fondement
Le jeu, la jupe, ou quelque ameublement
D'été, d'hiver, d'entre-temps[2], bref un monde
D'inventions propres à tout gâter.
Le pauvre diable eut lieu de regretter

[1] Même. [2] Entre deux saisons.

Digitized by Google

De l'autre enfer la demeure profonde.
Pour comble enfin, Roderic épousa
La parenté de madame Honesta,
Ayant sans cesse et le père et la mère,
Et la grand'sœur, avec le petit frère;
De ses deniers mariant la grand'sœur,
Et du petit payant le précepteur.
Je n'ai pas dit la principale cause
De sa ruine, infaillible accident;
Et j'oubliois qu'il eût un intendant.
Un intendant! qu'est-ce que cette chose?
Je définis cet être, un animal
Qui, comme on dit, sait pêcher en eau trouble;
Et plus le bien de son maître va mal,
Plus le sien croît, plus son profit redouble,
Tant qu'aisément lui-même achéteroit
Ce qui de net au seigneur resteroit:
Dont par raison, bien et dûment déduite,
On pourrait voir chaque chose réduite
En son état, s'il arrivoit qu'un jour
L'autre devînt l'intendant à son tour;
Car regagnant ce qu'il eut étant maître,
Ils reprendroient tous deux leur premier être.

Le seul recours du pauvre Roderic,
Son seul espoir étoit certain trafic
Qu'il prétendoit devoir remplir sa bourse;
Espoir douteux, incertaine ressource.
Il étoit dit que tout seroit fatal
A notre époux; ainsi tout alla mal:

Digitized by Google

Ses agents, tels que la plupart des nôtres,
En abusoient : il perdit un vaisseau,
Et vit aller le commerce à vau-l'eau [1],
Trompé des uns, mal servi par les autres.
Il emprunta. Quand ce vint à payer,
Et qu'à sa porte il vit le créancier,
Force lui fut d'esquiver par la fuite,
Gagnant les champs où de l'âpre poursuite
Il se sauva chez un certain fermier,
En certain coin remparé de fumier.

A Mathéo, c'étoit le nom du sire,
Sans tant tourner, il dit ce qu'il étoit;
Qu'un double mal chez lui le tourmentoit,
Ses créanciers, et sa femme encor pire;
Qu'il n'y savoit remède que d'entrer
Au corps des gens et de s'y remparer,
D'y tenir bon; iroit-on là le prendre?
Dame Honesta viendroit-elle y prôner
Qu'elle a regret de se bien gouverner?
Chose ennuyeuse, et qu'il est las d'entendre :
Que de ces corps trois fois il sortiroit,
Sitôt que lui Mathéo l'en prieroit;
Trois fois sans plus, et ce, pour récompense
De l'avoir mis à couvert des sergents.

Tout aussitôt l'ambassadeur commence
Avec grand bruit d'entrer au corps des gens.

[1] Expression proverbiale, pour dire au courant de l'eau.

Digitized by Google

Ce que le sien, ouvrage fantastique,
Devint alors, l'histoire n'en dit rien.
Son coup d'essai fut une fille unique
Où le galant se trouvoit assez bien:
Mais Mathéo, moyennant grosse somme,
L'en fit sortir au premier mot qu'il dit.
C'étoit à Naple. Il se transporte à Rome;
Saisit un corps : Mathéo l'en bannit,
Le chasse encore : autre somme nouvelle.
Trois fois enfin, toujours d'un corps femelle,
Remarquez bien, notre diable sortit.

Le roi de Naple avoit lors une fille,
Honneur du sexe, espoir de sa famille :
Maint jeune prince étoit son poursuivant.
Là d'Honesta Belphégor se sauvant,
On ne le put tirer de cet asile.
Il n'étoit bruit, aux champs comme à la ville,
Que d'un manant qui chassoit les esprits.
Cent mille écus d'abord lui sont promis.
Bien affligé de manquer cette somme
(Car les trois fois l'empêchoient d'espérer
Que Belphégor se laissât conjurer),
Il la refuse : il se dit un pauvre homme,
Pauvre pécheur, qui, sans savoir comment,
Sans dons du ciel, par hasard seulement,
De quelque corps a chassé quelque diable,
Apparemment chétif et misérable,
Et ne connoît celui-ci nullement.
Il a beau dire; on le force, on l'amène,

Digitized by Google

On le menace; on lui dit que, sous peine
D'être pendu, d'être mis haut et court
En un gibet, il faut que sa puissance
Se manifeste avant la fin du jour.
Dès l'heure même on vous met en présence
Notre démon et son conjurateur :
D'un tel combat le prince est spectateur.
Chacun y court; n'est fils de bonne mère
Qui pour le voir ne quitte toute affaire.
D'un côté sont le gibet et la hart;
Cent mille écus bien comptés d'autre part.
Mathéo tremble, et lorgne la finance.
L'esprit malin, voyant sa contenance,
Rioit sous cape, alléguoit les trois fois;
Dont Mathéo suoit dans son harnois,
Pressoit, prioit, conjuroit avec larmes,
Le tout en vain. Plus il est en alarmes,
Plus l'autre rit. Enfin le manant dit
Que sur ce diable il n'avoit nul crédit.
On vous le happe et mène à la potence.
Comme il alloit haranguer l'assistance,
Nécessité lui suggéra ce tour :
Il dit tout bas qu'on battît le tambour.
Ce qui fut fait. De quoi l'esprit immonde
Un peu surpris au manant demanda :
Pourquoi ce bruit? coquin, qu'entends-je là?
L'autre répond : C'est madame Honesta
Qui vous réclame, et va par tout le monde
Cherchant l'époux que le ciel lui donna.
Incontinent le diable décampa,

Digitized by Google

S'enfuit au fond des enfers, et conta
Tout le succès qu'avoit eu son voyage.
Sire, dit-il, le nœud du mariage
Damne aussi dru qu'aucuns autres états;
Votre grandeur voit tomber ici-bas,
Non par flocons, mais menu comme pluie,
Ceux que l'hymen fait de sa confrérie;
J'ai par moi-même examiné le cas.
Non que de soi la chose ne soit bonne;
Elle eut jadis un plus heureux destin:
Mais comme tout se corrompt à la fin,
Plus beau fleuron n'est en votre couronne.
Satan le crut: il fut récompensé,
Encor qu'il eût son retour avancé.
Car qu'eût-il fait? Ce n'étoit pas merveilles
Qu'ayant sans cesse un diable à ses oreilles,
Toujours le même, et toujours sur un ton,
Il fût contraint d'enfiler la venelle [1]:
Dans les enfers encore en change-t-on.
L'autre peine est, à mon sens, plus cruelle.
Je voudrois voir quelque saint y durer:
Elle eût à Job fait tourner la cervelle.

De tout ceci que prétends-je inférer?
Premièrement, je ne sais pire chose
Que de changer son logis en prison.
En second lieu, si par quelque raison

[1] De s'enfuir. Expression proverbiale. *Venelle* signifie un sentier, une rue étroite, un passage. Ce mot est en usage en languedocien; et en bas-breton on dit *vanelle*.

Digitized by Google

Votre ascendant à l'hymen vous expose,
N'épousez point d'Honesta, s'il se peut:
N'a pas pourtant une Honesta qui veut.

FIN DU TOME DEUXIÈME.

Digitized by Google

Digitized by Google

TABLE

DES AUTEURS DANS LESQUELS LA FONTAINE A PUISÉ LES SUJETS DE SES FABLES.

N. B. Les chiffres romains indiquent le livre, et les chiffres arabes les numéros des fables de La Fontaine où chaque auteur se trouve cité.

ABSTEMIUS. II, 2. V, 19, 20. VI, 5, 3, 15, 19, 21. VII, 8, 14. VIII, 1, 6, 8, 14, 17, 19. IX, 8, 12, 18, 19. X, 5, 7. XI, 3, 5, 8. XII, 5, 11, 18.

ANONYME DE NEVELET. I, 8, 10, 20. IV, 15. XII, 6.

APHTONE. I, 9. VII, 13. VIII, 12. X, 11. XII, 10.

ARISTOTE. IV, 13. XII, 13.

ATHÉNÉE. VIII, 8.

AULU-GELLE. IV, 22. XII, 30.

AUSONE. IX, 16.

AUTEURS de fabliaux. VI, 21. VII, 6.

AVIENUS. I, 7, 22. VI, 18.

BABRIAS. II, 18.

BAÏF. XII, 2.

BIDPAÏ. VII, 16. VIII, 10, 11, 21, 22, 27. IX, 1, 2, 7, 15. X, 2, 3, 4, 10, 12, 14, 16. XI, 1. XII, 12, 15.

BOILEAU. IX, 9,

BONAVENTURE DES PERIERS. VII, 10. VIII, 2.

BOURGOGNE (le duc de). XII, 5, 9.

Digitized by Google

CAMERARIUS. III, 8. VIII, 27. XII, 16.
CASSANDRE. *Voyez* GUEVARA.
COMMINES (Philippe de). V, 20.
COMMIRE. VIII, 23. XII, 14, 24.
CORROZET. IV, 15. VI, 20.
ÉLIEN. VIII, 16.
ÉSOPE. I, 1, 2, 8, 9, 10, 13, 15, 16, 22. II, 5, 6, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 18, 19. III, 2, 4, 5, 7, 9, 10, 11, 12, 13, 17, 18. IV, 1, 2, 5, 7, 8, 9, 10, 11, 13, 14, 16, 18, 22. V, 1, 2, 3 5, 6, 7, 8, 9, 11, 12, 13, 14, 15, 16 20, 21. VI, 1, 4, 6, 7, 9, 10, 11, 13, 14, 16, 17. VII, 9, 13, VIII, 3, 4, 5, 9, 12, 25. IX, 3, 10, 13, 18. X, 11. XII, 6, 10, 13, 17.
FAERNE. II, 2. III, 1, 18. V, 4, 5. VI, 4, 18.
GABRIAS. III, 15.
GELLO (Jovan. Baptista). XII, 1.
GRISE (R. de). *Voyez* GUEVARA.
GUEVARA. XI, 7.
HEGEMON (Philibert). IV, 16. VI, 3, 14. X, 6.
HERBELOT. *Voyez* SAADI.
HERMAN HUGON. VII, 1.
HÉRODOTE. VIII, 16.
HÉSIODE. IX, 18.
HIPPOCRATE. VIII, 26.
HORACE. I, 39. III, 17, IV, 13. V, 10. VIII, 2.
LABBÉ (Louise). XII, 14.
LOKMAN. I, 19. V, 3. VI, 10. VIII, 12, 25. XII, 6.
MACHIAVELLE. XII, 1.
OVIDE. *Philémon et Baucis*, et *Les filles de Minée*.

Digitized by Google

PARC (du). *Voyez* GELLO.
PHÈDRE. I, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 10, 14, 17, 18, 20, 21. II, 1, 3, 4, 7, 17, 19, 20. III, 4, 5, 6, 9, 10, 11, 18. IV, 3, 6, 9, 13, 14, 17, 19, 20, 21. V, 10, 15, 16, 17. VI, 8, 9, 12, 13, 17. VII, 2, 7, 8, 9. VIII, 15. XII, 22.
PHILELPHE. VII, 1.
PHILOXÈNE de Cythère. VIII, 8.
PILPAÏ. *Voyez* BIDPAÏ.
PLINE. VIII, 16.
PLUTARQUE. VI, 16. VII, 17. VIII, 24. XII, 1.
POGGE. III, 1. VI, 19.
POULCHRE. III, 8.
RABELAIS. I, 19. III, 2. V, 1.
RAULIN. VII, 1.
REGNIER (le fabuliste latin moderne). VII, 7. VIII, 7. IX, 14, 17. XI, 6.
REGNIER. (le poète françois). XII, 17.
SAADI. XI, 4.
SÉVIGNÉ (madame de). VII, 11.
STESICHORE. IV, 13.
THÉOCRITE. XII, 25 (26e des autres éditions).
TRISTAN l'Ermite. XI, 3.
VERDIZOTTI. II, 16. III, 1, 3, 16. IV, 1. V, 18.
WEIDBRAMUS. III, 1.

Digitized by Google

Digitized by Google

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES FABLES.

Les Abdéritains et Démocrite. Liv. VIII. Fab. 26.
l'Agneau et le Loup. I. 10.
l'Aigle et l'Escarbot. II. 8.
l'Aigle et le Hibou. V. 18.
l'Aigle, la Laie, et la Chatte. III. 6.
l'Aigle et la Pie. XII. 11.
Alcimadure et Daphnis. XII. 26.
l'Alouette et ses petits, avec le maître d'un champ. IV. 22.
l'Alouette, l'Autour, et l'Oiseleur. VI. 15.
Amarante et Tircis. VIII. 13.
l'Amateur des jardins et l'Ours. VIII. 10.
les deux Amis. VIII. 11.
l'Amour et la Folie. XII. 14.
l'Ane et le Cheval. VI. 16.
l'Ane et le Lion chassant. II. 19.
l'Ane, le Meunier, et son Fils. III. 1.
l'Ane et le Vieillard. VI. 8.
l'Ane et les Voleurs. I. 13.
l'Ane chargé d'éponges, et l'Ane chargé de sel. II. 10.
l'Ane et le Chien. VIII. 17.
l'Ane et le petit Chien. IV. 5.
l'Ane et ses Maîtres. VI. 11.

Digitized by Google

l'Ane portant des reliques. Livre V. Fable 14.
l'Ane vêtu de la peau du Lion. V. 21.
un Animal dans la Lune. VII. 28.
les Animaux malades de la peste. VII. 1.
les Animaux, le Singe, et le Renard. VI. 6.
les Animaux (tribut envoyé par) à Alexandre. IV. 12.
l'Araignée et la Goutte. III. 8.
l'Araignée et l'Hirondelle. X. 7.
l'Astrologue qui se laisse tomber dans un puits. II. 13.
l'Avantage de la Science. VIII. 19.
l'Avare qui a perdu son trésor. IV. 20.
les deux Aventuriers et le Talisman. X. 14.
l'Autour, l'Alouette, et l'Oiseleur. VI. 15.
le Bassa et le Marchand. VIII. 18.
la Belette entrée dans un grenier. III. 17.
la Belette, le Chat, et le petit Lapin. VII. 16.
les deux Belettes et la Chauve-Souris. II. 5.
Belettes (combat des Rats et des). IV. 6.
le Berger et la Mer. IV. 2.
le Berger et le Roi. X. 10.
le Berger et son Troupeau. IX. 19.
le Berger qui joue de la flûte, et les Poissons. X. 11.
les Bergers et le Loup. X. 6.
la Besace. I. 7.
Borée et Phébus. VI. 3.
le Bouc et le Renard. III. 5.
la Brebis, la Chèvre, et la Génisse, en société avec le Lion. I. 6.
les Brebis et les Loups. III. 13.
le Bûcheron et Mercure. V. 1.

Digitized by Google

le Bûcheron et la Mort. Livre I. Fable 16.
le Buisson, la Chauve-Souris, et le Canard. XII. 7.
le Buste et le Renard. IV. 14.
le Canard, le Buisson, et la Chauve-Souris. XII. 7.
les deux Canards et la Tortue. X. 3.
le Cerf malade. XII. 6.
le Cerf se voyant dans l'eau. VI. 10.
le Cerf et la Vigne. V. 15.
le Chameau et les Bâtons flottants. IV. 9.
le Chapon et le Faucon. VIII. 21.
le Charlatan. VI. 19.
le Chartier embourbé. VI. 18.
le Chasseur et le Lion. VI. 2.
le Chasseur et le Loup. VIII. 27.
le Chasseur, le Roi, et le Milan.
le Chat et le Singe. IX. 17.
le Chat, le Cochet, et le Souriceau. VI. 5.
le Chat, la Belette, et le petit Lapin. VII. 16.
le Chat et les deux Moineaux. XII. 2.
le Chat et le vieux Rat. III. 18.
le Chat et le Rat. VIII. 22.
le Chat et le Renard. IX. 14.
le vieux Chat et la jeune Souris. XI. 9.
le Chat-huant et les Souris. XI. 9.
Chats (la querelle des) et des Chiens, et celle des Chats et des Souris. XII. 8.
la Chatte métamorphosée en Femme. II. 18.
la Chauve-Souris et les deux Belettes. II. 5.
la Chauve-Souris, le Buisson, et le Canard. XII. 7.
le Chêne et le Roseau. I. 22.

Digitized by Google

le Cheval s'étant voulu venger du Cerf. Livre IV. Fable 13.
le Cheval et l'Ane. VI. 16.
le Cheval et le Loup. V. 8.
le Cheval, le Renard, et le Loup. XII. 17.
la Chèvre, le Mouton, et le Cochon. VIII. 12.
la Chèvre, la Génisse, et la Brebis, en société avec le Lion. I. 6.
la Chèvre, le Chevreau, et le Loup. IV. 15.
les deux Chèvres. XII. 4.
le Chien à qui on a coupé les oreilles. X. 9.
le Chien qui lâche sa proie pour l'ombre. VI. 17.
le Chien qui porte à son cou le dîné de son maître. VIII. 7.
Le Chien, le Renard, et le Fermier. XI. 3.
le Chien et l'Ane. VIII. 17.
le petit Chien et l'Ane. IV. 5.
le Chien et le Loup. I. 5.
le Chien maigre et le Loup. IX. 10.
Chiens (la querelle des) et des Chats. XII. 8.
les deux Chiens, et l'Ane mort. VIII. 25.
la Cicogne et le Renard. I. 18.
la Cicogne et le Loup. III. 9.
le Cierge. IX. 12.
la Cigale et la Fourmi. I. 1.
la Citrouille et le Gland. IX. 4.
le Coche et la Mouche. VII. 9.
le Cochet, le Chat, et le Souriceau. VI. 5.
le Cochon, la Chèvre, et le Mouton. VIII. 12.
la Colombe et la Fourmi. II. 12.

Digitized by Google

le Combat des Rats et des Belettes. Livre IV. Fable 6.
les Compagnons d'Ulysse. XII. 1.
les deux Compagnons et l'Ours. V. 20.
Conseil tenu par les Rats. II. 2.
le Coq et la Perle. I. 20.
le Coq et le Renard. II. 15.
les deux Coqs. VII. 13.
les Coqs et la Perdrix. X. 8.
le Corbeau, la Gazelle, la Tortue, et le Rat. XII. 15.
le Corbeau voulant imiter l'Aigle. II. 16.
le Corbeau et le Renard. I. 2.
le Cormoran et les Poissons. X. 4.
la Couleuvre et l'Homme. X. 2.
la Cour du Lion. VII. 7.
le Cuisinier et le Cygne. III. 12.
le Curé et le Mort. VII. 2.
le Cygne et le Cuisinier. III. 12.
Daphnis et Alcimadure. XII. 26.
le Dauphin et le Singe. IV. 7.
Démocrite et les Abdéritains. VIII. 26.
le Dépositaire infidèle. IX. 1.
les Devineresses. VII. 15.
les Dieux voulant instruire un fils de Jupiter. XI. 2.
la Discorde. VI. 20.
le Dragon à plusieurs têtes, et le Dragon à plusieurs queues. I. 12.
l'Écolier, le Pédant, et le Maître d'un jardin. IX. 5.
l'Écrevisse et sa fille. XII. 10.
l'Éducation. VIII. 24.

Digitized by Google

l'Eléphant et le Singe de Jupiter. Livre XII. Fable 21.
l'Éléphant et le Rat. VIII. 15.
l'Enfant et le Maître d'école. I. 19.
Enfants (le Vieillard et ses). IV. 18.
Enfants (le Laboureur et ses). V. 9.
l'Enfouisseur et son Compère. X. 5.
l'Escarbot et l'Aigle. II. 8.
l'Estomac et les Membres. III. 2.
Fables (le pouvoir des). VIII. 4.
le Faucon et le Chapon. VIII. 21.
la Femme noyée. III. 16.
la Femme, le Mari, et le Voleur. IX. 15.
Femme (l'Ivrogne et sa). III. 7.
les Femmes et le Secret. VII. 6.
le Fermier, le Chien, et le Renard. XI. 3.
la Fille. VII. 5.
Fille (la Souris métamorphosée en). IX. 7.
le fils de Roi, le Gentilhomme, le Pâtre, et le Marchand. X. 16.
le Financier et le Savetier. VIII. 2.
la Folie et l'Amour. VII. 14.
la Forêt et le Bûcheron. XII. 16.
la Fortune et le jeune Enfant. V. 12.
Fortune (l'Homme qui court après la), et l'Homme qui l'attend dans son lit. VII. 12.
Fortune (ingratitude et injustice des Hommes envers la). VII. 14.
le Fou qui vend la Sagesse. IX. 8.
Un Fou et un Sage. XII. 22.
la Fourmi et la Cigale. I. 1.

Digitized by Google

la Fourmi et la Colombe. Livre. II. Fable 12.
la Fourmi et la Mouche. IV. 3.
les Frêlons et les Mouches à miel. I. 21.
la Gazelle, la Tortue, le Rat, et le Corbeau. XII. 15.
le Geai paré des plumes du Paon. IV. 9.
la Génisse, la Chèvre, et la Brebis, en société avec le Lion. I. 6.
le Gentilhomme, le Pâtre, le Fils de Roi, et le Marchand. X. 16.
le Gland et la Citrouille. IX. 4.
Goût difficile (contre ceux qui ont le). II. 1.
la Goutte et l'Araignée. III. 8.
la Grenouille qui veut se faire aussi grosse que le Bœuf. I. 3.
la Grenouille et le Rat. IV. 11.
la Grenouille et les deux Taureaux. II. 4.
les Grenouilles et le Lièvre. II. 14.
les Grenouilles et le Soleil. VI. 12. XII. 24.
les Grenouilles qui demandent un roi. III. 4.
le Hérisson, le Renard, et les Mouches. XII. 13.
le Héron. VII. 4.
le Hibou et l'Aigle. V. 18.
l'Hirondelle et l'Araignée. X. 7.
l'Hirondelle et les petits Oiseaux. I. 8.
l'Homme et la Couleuvre. X. 2.
l'Homme et la Puce. VIII. 5.
l'Homme et son Image. I. 11.
l'Homme entre deux âges, et ses deux Maîtresses. I. 17.

Digitized by Google

l'Homme et l'Idole de bois. Livre IV. Fable 8.
l'Homme qui court après la Fortune, et l'Homme qui l'attend dans son lit. VII. 12.
les deux Hommes et le Trésor. IX. 16.
les trois jeunes Hommes et le Vieillard. XI. 8.
l'Horoscope. VIII. 16.
l'Hospitalier, le Juge arbitre, et le Solitaire. XII. 28.
l'Huître et le Rat. VIII. 9.
l'Huître et les Plaideurs. IX. 9.
l'Impie et l'Oracle. IV. 19.
l'Ingratitude et l'Injustice des Hommes envers la Fortune. VII. 14.
l'Ivrogne et sa Femme. III. 7.
le Jardinier et son Seigneur. IV. 4.
le Juge arbitre, l'Hospitalier, et le Solitaire. XII. 27.
Jupiter et le Métayer. VI. 4
Jupiter et le Passager. IX. 13.
Jupiter et les Tonnerres. VIII. 20.
le Laboureur et ses Enfants. V. 9.
la Laie, la Chatte, et l'Aigle. III. 6.
la Laitière et le Pot au lait. VII. 10.
le petit Lapin, le Chat, et la Belette. VII. 16.
les Lapins. X. 15.
le Léopard et le Singe. IX. 3.
la Lice et sa Compagne. II. 7.
Lièvre (les Oreilles du). V. 4.
le Lièvre et les Grenouilles. II. 14.
le Lièvre et la Perdrix. V. 17.
le Lièvre et la Tortue. IV. 10.
la ligue des Rats. XII. 25.

Digitized by Google

la Lime et le Serpent. Livre V. Fable 16.
le Lion. XI. 1.
le Lion et le Pâtre. VI. 1.
le Lion en société avec la Génisse, la Chèvre, et la Brebis. I. 6.
le Lion abattu par l'homme. III. 10.
le Lion amoureux. IV. 1.
le Lion devenu vieux. III. 14.
le Lion malade, et le Renard. VI. 14.
le Lion s'en allant en guerre. V. 19.
le Lion et l'Ane chassant. II. 19.
le Lion et le Chasseur. VI. 2.
le Lion, le Loup, et le Renard. VIII. 3.
le Lion et le Moucheron. II. 9.
le Lion et le Rat. II. 11.
Lion (la cour du). VII. 7.
le Lion, le Singe, et les deux Anes. XI. 5.
la Lionne et l'Ourse. X. 13.
le Loup et l'Agneau. I. 10.
le Loup devenu berger. III. 3.
le Loup et les Bergers. X. 6.
le Loup et le Chasseur. VIII. 27.
le Loup et le Chien. I. 5.
le Loup et le Chien maigre. IX. 10.
le Loup et la Cicogne. III. 9.
le Loup, la Chèvre, et le Chevreau. IV. 15.
le Loup et le Cheval. V. 8.
le Loup, le Lion, et le Renard. VIII. 3.
le Loup, le Renard, et le Cheval. XII. 17.
le Loup, la Mère, et l'Enfant. IV. 16.

Digitized by Google

le Loup plaidant contre le Renard, par-devant le Singe. Livre II. Fable 3.
le Loup et le Renard. XI. 6. XII. 9.
les Loups et les Brebis. III. 13.
le Maître d'école et l'Enfant. I. 19.
le Maître d'un champ, l'Alouette, et ses Petits. IV. 22.
le Maître d'un jardin, l'Écolier, et le Pédant. IX. 5.
le Malheureux et la Mort. I. 15.
le Marchand et le Bassa. VIII. 18.
le Marchand, le Gentilhomme, le Pâtre, et le Fils de Roi. X. 16.
le Mari, la Femme, et le Voleur. IX. 15.
le mal Marié. VII. 2.
les Médecins. V. 12.
les Membres et l'Estomac. III. 2.
la Mer et le Berger. IV. 2.
Mercure et le Bûcheron. V. 1.
la Mère, l'Enfant, et le Loup. IV. 16.
le Métayer et Jupiter. VI. 4.
le Meunier, son Fils, et l'Ane. III. 1.
le Milan et le Rossignol. IX. 18.
le Milan, le Chasseur, et le Roi. XII. 12.
les deux Moineaux et le Chat. XII. 2.
la Montagne qui accouche. V. 10.
la Mort et le Bûcheron. I. 16.
la Mort et le Malheureux. I. 15.
la Mort et le Mourant. VIII. 1.
la Mouche et le Coche. VII. 9.
la Mouche et la Fourmi. IV. 3.
les Mouches à miel et les Frêlons. I. 21.

Digitized by Google

les Mouches, le Hérisson, et le Renard. Livre XII. Fable 13.
le Moucheron et le Lion. II. 9.
le Mourant et la Mort. VIII. 1.
le Mouton, la Chèvre, et le Cochon. VIII. 12.
le Mulet se vantant de sa généalogie. VI. 7.
les deux Mulets. I. 4.
les Obsèques de la Lionne. VIII. 14.
l'OEil du Maître. IV. 21.
l'OEuf, les deux Rats, et le Renard. X. 1.
l'Oiseau blessé d'une flèche. II. 6.
les petits Oiseaux et l'Hirondelle. I. 8.
l'Oiseleur, l'Autour, et l'Alouette VI. 15.
l'Oracle et l'Impie. IV. 19.
les Oreilles du Lièvre. V. 4.
l'Ours et l'Amateur des jardins. VIII. 10.
l'Ours et les deux Compagnons. V. 20.
l'Ours et la Lionne. X. 13.
le Paon se plaignant à Junon. II. 17.
Parole de Socrate. IV. 17.
le Passager et Jupiter. IX. 13.
le Passant et le Satyre. V. 7.
le Pâtre, le Marchand, le Gentilhomme, et le Fils de Roi. X. 16.
le Pâtre et le Lion. VI. 1.
le Paysan du Danube. XI. 7.
le Pêcheur et le petit Poisson. V. 3.
le Pédant, l'Écolier, et le Maître d'un jardin. XI. 5.
la Perdrix et le Lièvre. V. 17.
la Perdrix et les Coqs. X. 8.

Digitized by Google

les deux Perroquets, le Roi, et son Fils. Livre X. Fable 12.
Phébus et Borée. VI. 3.
Philomèle et Progné. III. 15.
le Philosophe scythe. XII. 20.
la Pie et l'Aigle. XII. 11.
les Pigeons et les Vautours. VII. 8.
les deux Pigeons. IX. 2.
les Plaideurs et l'Huître. IX. 9.
le petit Poisson et le Pêcheur. V. 3.
les Poissons, et le Berger qui joue de la flûte. X. 11.
les Poissons et le Cormoran. X. 4.
les Poissons et le Rieur. VIII. 8.
le Pot de terre et le Pot de fer. V. 2.
la Poule aux œufs d'or. V. 13.
les Poulets d'Inde et le Renard. XII. 18.
le Pouvoir des Fables. VIII. 4.
Progné et Philomèle. III. 15.
la Querelle des Chiens et des Chats, et celle des Chats et des Souris. XII. 8.
le Rat qui s'est retiré du monde. VII. 3.
le Rat et l'Éléphant. VIII. 15.
le Rat, le Corbeau, la Gazelle, et la Tortue. XII. 15.
le Rat et la Grenouille. IV. 11.
le Rat et l'Huître. VIII. 9.
le Rat de ville et le Rat des champs. I. 9.
le Rat et le Chat. VIII. 22.
le vieux Rat et le Chat. III. 18.
Rats (combat des Belettes et des). IV. 6.

Digitized by Google

Rats (conseil tenu par les). Livre II. Fable 2.
les deux Rats, le Renard et l'Œuf. X. 1.
le Renard qui a la queue coupée. V. 5.
le Renard anglois. XII. 23.
le Renard et le Bouc. III. 5.
le Renard et le Buste. IV. 14.
le Renard et la Cicogne. I. 18.
le Renard, le Loup, et le Cheval. XII. 17.
le Renard, les Mouches, et le Hérisson. XII. 13.
le Renard, et les Poulets d'Inde. XII. 18.
le Renard et les Raisins. III. 11.
le Renard, le Singe, et les Animaux. VI. 6.
le Renard et le Corbeau. I. 2.
le Renard, le Chien, et le Fermier. XI. 3.
le Renard, et le Lion malade. VI. 14.
le Renard plaidant contre le Loup par-devant le Singe. II. 3.
le Renard et le Loup. XI. 6. XII. 9.
le Renard, le Lion, et le Loup. VIII. 3.
le Renard et le Chat. IX. 14.
le Renard et le Coq. II. 15.
Rien de trop. IX. 11.
le Rieur et les Poissons. VIII. 8.
la Rivière et le Torrent. VIII. 23.
le Roi, son Fils, et les deux Perroquets. X. 12.
le Roi, le Milan, et le Chasseur. XII. 12.
le Roi et le Berger. X. 10.
le Roseau et le Chêne. I. 22.
le Rossignol et le Milan. IX. 18.
un Sage et un Fou. XII. 22.

Digitized by Google

le Satyre et le Passant. Livre V. Fable 7.
le Savetier et le Financier. VIII. 2.
le Serpent et la Lime. V. 16.
le Serpent et le Villageois. VI. 13.
Serpent (la tête et la queue du). VII. 17.
les deux Servantes et la Vieille. V. 6.
Simonide préservé par les Dieux. I. 14.
le Singe. XII. 19.
le Singe de Jupiter et l'Éléphant. XII. 21.
le Singe et le Chat. IX. 17.
le Singe et le Dauphin. IV. 7.
le Singe, le Renard, et les Animaux. VI. 6.
Singe (le Loup plaidant contre le Renard par-devant le). II. 3.
le Singe, le Lion, et les deux Anes. XI. 5.
le Singe et le Léopard. IX. 3.
le Singe et le Thésauriseur. XII. 3.
Socrate (parole de). IV. 17.
le Soleil et les Grenouilles. VI. 12. XII. 24.
le Solitaire, le Juge arbitre, et l'Hospitalier. XII. 28.
le Songe d'un Habitant du Mogol. XI. 4.
les Souhaits. VII. 6.
le Souriceau, le Cochet, et le Chat. VI. 5.
la jeune Souris et le vieux Chat. XII. 5.
la Souris métamorphosée en fille. IX. 7.
Souris (la querelle des) et des Chats. XII. 8.
les Souris et le Chat-huant. XI. 9.
le Statuaire, et la Statue de Jupiter. IX. 6.
les deux Taureaux et la Grenouille. II. 4.
Testament expliqué par Ésope. II. 20.

Digitized by Google

la Tête et la Queue du Serpent. Livre VII. Fable 17.
le Thésauriseur et le Singe. XII. 3.
Tircis et Amarante. VIII. 13.
le Torrent et la Rivière. VIII. 23.
la Tortue et les deux Canards. X. 3.
la Tortue, le Rat, le Corbeau, et la Gazelle. XII. 15.
la Tortue et le Lièvre. VI. 10.
le Trésor et les deux Hommes. IX. 16.
Tribut envoyé par les Animaux à Alexandre. IV. 12.
les Vautours et les Pigeons. VII. 8.
la jeune Veuve. VI. 21.
le Vieillard et l'Ane. VI. 8.
le Vieillard et ses Enfants. IV. 18.
le Vieillard et les trois jeunes Hommes. XI. 8.
la Vieille et les deux Servantes. V. 6.
le Villageois et le Serpent. VI. 13.
Ulysse (les compagnons d'). XII. 1.
le Voleur, le Mari, et la Femme. IX. 15.
les Voleurs et l'Ane. I. 13.
PHILÉMON ET BAUCIS. Tome II. Page 297
LES FILLES DE MINÉE. 311
LA MATRONE d'ÉPHÈSE. 335
BELPHÉGOR. 343

FIN DE LA TABLE.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

18

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

This book should be returned to the Library on or before the last date stamped below.

A fine of five cents a day is incurred by retaining it beyond the specified time.

Please return promptly.

APR 21 '54 H

Digitized by Google

3 2044 105 546 873

Digitized by Google